

L'APOTRE



LE MONUMENT WASHINGTON A RICHMOND, E.-U.

MAGAZINE CATHOLIQUE

Lecture pour tous, jeunes et vieux

SOMMAIRE

FÉVRIER 1930

TEXTE

PAGE		
241	— Courage	THOMAS POULIN
243	— Le proscrit.	EUGÉNIE FOA
246	— Hermann Cohen	RENÉ MILLY
253	— La santé est un trésor.	
253	— Le secret de la Roche Noire.	AUFRESNE (<i>L'Etoile Noëliste</i>)
259	— Les géants des mers.	M. W.
262	— Éphémérides canadiennes : janvier 1930	
265	— La machine humaine : Les pneumonies et leur traitement.	LE VIEUX DOCTEUR
266	— Pneumonie.	DR PIERVAL (<i>La Maison</i>)
268	— Les apparences	JEANNE LE FRANC
268	— Boîte aux lettres.	JEANNE LE FRANC
269	— Le bon cheval gris (<i>poésie</i>)	VICTOR DE LAPRADE
270	— Au coin du feu	
270	— L'enfant perdue	
272	— Les Croisés (<i>feuilleton</i>).	A. DEVOILLE

ILLUSTRATIONS

242	— L'hiver à Québec	
245	— Un chef d'œuvre de patience	
251	— L'usine hydro-électrique de Chippewa	
261	— Paysans égyptiens lavant leurs moutons dans un canal d'irrigation	
263	— Feu M. Charles Huot.	
263	— Feu M. le Chanoine Maxime Fillion.	
264	— Les animaux sauvages ne sont pas farouches dans le parc Jasper.	
267	— Vue de la tour du Parlement d'Ottawa	

L'Apôtre paraît depuis septembre 1919, et est publié par l'Action Sociale Catholique. C'est un magazine catholique, destiné particulièrement à la famille. Il donne chaque mois plusieurs articles inédits sur des questions d'actualité : politiques, économiques ou littéraires. Chaque numéro contient, en outre, une tranche d'un feuilleton intéressant et moral, et plusieurs belles reproductions de revues canadiennes ou françaises. Les illustrations de *L'Apôtre* sont nombreuses et variées, et sa page des jeux d'esprit, à la solution desquels il y a, chaque mois, deux prix à gagner, est à la portée de tous les âges.

AVANTAGES SPIRITUELS

Une messe est dite chaque semaine pour tous nos abonnés et pour les membres vivants et défunts de leur famille.

Prix d'abonnement : Canada et Etats-Unis, \$2.00 par année

" L'Apôtre " est imprimé par L'Action Sociale Ltée, 103, rue Sainte-Anne, Québec, Canada.

L'APÔTRE

PUBLICATION MENSUELLE

DE

L'ACTION SOCIALE CATHOLIQUE

Rédaction et Administration: 103, rue Ste-Anne, Québec

VOLUME XI

QUÉBEC, FÉVRIER 1930

N° 6

Courage!

*
* *

Nos luttes scolaires ontariennes sont à peine terminées que de nouvelles s'inaugurent dans la province de la Saskatchewan.

Il faut vraiment que la Providence aime bien notre peuple pour lui fournir tant de raisons de batailles, donc tant de raisons de survivance.

On a dit, en effet, et on avait raison, que l'avenir est à ceux qui luttent. Les adversaires du catholicisme en Amérique restent aveuglés par leurs préjugés et ne voient pas que plus ils nous combattront plus nous serons forts.

Et c'est ainsi que s'écrit notre histoire nationale: une série ininterrompue de persécutions qui se termine par une série jamais finie de victoires.

Toutefois, comme nous ne devons jamais nous endormir si nous voulons toujours être victorieux, pour le bien de notre race et l'avenir de notre foi, il nous faut veiller sur tous les points à la fois. A l'intérieur, nous devons voir à ce qu'il ne surgisse pas de lois qui puissent servir plus tard d'instrument de persécution contre notre foi et nos traditions catholiques. La génération d'aujourd'hui ne nous persécutera jamais, mais avec l'éducation communiste qui se donne librement aujourd'hui dans notre Métropole provinciale, nous ne savons pas du tout ce que sera demain. Les élèves du communiste d'aujourd'hui seront les hommes d'alors. S'ils réussissent à obtenir de l'influence ils seront tout désignés pour nous fournir les persécuteurs qui sauront bien trouver dans nos lois les points faibles et les interpréter à leur manière fanatique.

En tout cas, pour le moment nous devons jeter les yeux sur ce qui se passe en Saskatchewan. Un nouveau gouvernement est arrivé au pouvoir dans cette province, cela après une lutte anticatholique et antifranaise de dix-huit mois. Au cours de cette campagne, tous les préjugés ont été cultivés et on s'est même assuré le service de deux apostats pour battre tambour contre notre religion catholique et la province de Québec.

Le nouveau gouvernement, fruit du fanatisme, est maintenant à l'œuvre. S'il ne modifie pas son attitude, il nous sera un nouvel exemple de ce que peut produire la haine orangiste.

Cette fois, l'Orangiste est allié au Ku Klux Klan américain, association masquée et secrète, qui ne recule devant rien pour assouvir sa haine contre ce qui sent la religion.

Depuis qu'il est au pouvoir ce gouvernement, sous la direction de M. Anderson, a déjà donné des preuves de sa mauvaise volonté à notre égard.

Il a déjà pris les attitudes suivantes :

Il ne reconnaîtra plus les certificats d'enseignement de la province de Québec. L'ancien gouvernement reconnaissait ces certificats, afin de permettre aux Canadiens français de se procurer les services d'instituteurs et d'institutrices capables d'enseigner le français.

M. Anderson a donc voulu tarir la source de notre enseignement français.

M. le premier Ministre a de plus montré son hostilité aux écoles séparées catholiques en refusant d'accorder de nouvelles écoles du genre. Dans ces cas de refus les écoles devront

donc être publicé et tomber sous le coup des nouveaux décrets persécuteurs.

Dans les écoles publiques, il est désormais décidé qu'il n'y aura plus rien qui puisse parler confessionnalité, plus de crucifix, plus de costume religieux.

Voilà pour le moment.

Et ce n'est que le commencement.

Sa Grandeur Mgr Prud'homme, évêque de Prince-Albert, a protesté vigoureusement là-contre et a demandé aux catholiques de faire des prières publiques pour demander à Dieu d'éloigner cette persécution, ou de donner aux catholiques le courage de soutenir la lutte. Sa Grandeur Mgr Charlebois, du Keewatin, vient de féliciter Mgr Prud'homme de son attitude franche et courageuse.

Les choses en sont là.

*
* *

Ce qui rend la situation plus grave pour les nôtres c'est que la loi donne à l'école publique une définition que nous ne connaissons généralement pas ailleurs. Par école publique on entend celle de la majorité locale. Ainsi il arrive que les nôtres sont d'ordinaire groupés autour du clocher paroissial et que dans cette paroisse ils sont la majorité. Leur école est donc une école publique qui doit recevoir les enfants protestants si ces derniers n'ouvrent pas d'école séparée.

En bannissant de l'école publique tout ce qui sent le confessionnel, on s'attaque donc à la majorité des nôtres qui vivent dans cette province. Seuls quelques petits groupes pourront encore apprendre leur religion à l'école, y voir un crucifix et être enseignés par des religieux. Ce seront les enfants des écoles séparées obtenues par les catholiques.

Cependant il y a lieu de croire que le nombre des écoles séparées n'augmentera pas vite du côté catholique, car si on veut chasser le catholicisme on

ne permettra pas qu'il se propage plus librement. Il y a déjà un refus confirmant cette prétention.

Il faudra donc que les nôtres souffrent partout où ils vivent pour leur religion et leur langue. L'histoire du Canada nous apprend ce que nos pères ont eu à endurer dans Québec. Nous savons ce qui s'est passé au Nouveau-Brunswick. La lutte ontarienne est d'hier et celle du Manitoba n'est pas finie, parce que justice n'a pas encore été rendue.

C'est maintenant au tour de la Saskatchewan.

La vague de fanatisme se dirige tout de même vers l'Océan pacifique. Nous ne tenons compte ici que de ce qui se passe au Canada, car nos lecteurs savent quelles tribulations nos frères franco-américains ont eu et ont encore.

Si la souffrance et le sacrifice sont des indices de victoire et de prédilection, nous devons avoir une excellente opinion de notre race, car elle puise largement à ces deux sources.

Souhaitons pour le moment beaucoup de courage aux nôtres de la Saskatchewan.

Thomas POULIN.



L'HIVER A QUÉBEC

Monument de glace représentant une fileuse et un violoneux, érigé à Québec, en face des bureaux du Club Automobile, rue Buade.

Le proscrit



ÉTAIT deux jours après les événements du 10 août 1792 ; dix heures du soir venaient de sonner, lorsque la porte d'une maison située rue de Varennes, à Paris, s'ouvrit lentement, et une jeune fille s'avança, inquiète et en hésitant, sur le seuil. Bien qu'agée de treize ans au plus, son charmant petit visage semblait n'avoir jamais connu les joies de l'enfance ; aussi avait-elle l'air sérieux d'une femme âgée.

Soudain, et comme elle fixait ses regards d'un côté de la rue, un homme accourait de l'autre. En voyant une porte ouverte et une personne à côté, il joignit les mains, et, d'une voix dans laquelle la plus grande terreur était empreinte, il s'écria :

— Cachez-moi, cachez-moi, ou je suis perdu !

— O mon Dieu ! dit la jeune fille saisie ; puis, avec cet instinct qui révèle la femme supérieure, elle ajouta : " Chut ! suivez-moi. " Et, prenant cet homme par la main, elle rentra avec lui dans la maison et referma la porte. L'obscurité devint alors complète ; elle ne quitta pas la main de l'inconnu, et tous deux se mirent à suivre avec précaution un corridor qui conduisait à un escalier. A ce moment un coup de marteau retentit à la porte de la rue.

— Qui frappe ? dit l'inconnu.

— Sans doute mon grand-père qui rentre", répondit la jeune fille.

L'inconnu s'arrêta.

— Mademoiselle, dit-il, car, à votre son de voix et à la petitesse de la main que je tiens, je devine que vous êtes très jeune, avant d'aller plus loin, dites-moi, pouvez-vous me cacher sans dire à aucun des habitants de cette maison qu'un inconnu est ici ?

— Mon grand-père est très bon, Monsieur, et incapable...

— Un secret à trois n'en est plus un, interrompit vivement l'inconnu ; encore une fois, pouvez-vous me cacher et vous taire ?

— Je le peux, répondit la jeune fille sans hésiter ; suivez-moi."

Et toujours à tâtons, car aucune lumière n'était venue dissiper l'obscurité, la jeune enfant, continuant à monter les degrés, conduisit son hôte dans une chambre qui terminait l'escalier, où elle le fit entrer.

— Vous êtes ici chez moi, Monsieur, lui dit-elle ; chez moi seule ; c'est mon atelier de peinture. Ne remuez pas trop, car il est rempli de plâtres ; vous les casseriez, et le bruit pourrait attirer ma bonne qui couche à côté.

— Un moment encore avant de me quitter ! dit l'étranger, dont la voix faiblissait ; je n'ai rien pris d'aujourd'hui.

— Ah ! mon Dieu ! mon Dieu ! cria la pauvre enfant.

— Ne pouvez-vous donc disposer d'un morceau de pain ? demanda l'inconnu.

— Si... oh ! si... Mais il faut attendre que tout le monde soit couché.

— J'attendrai ! dit l'inconnu d'une voix si épuisée que la pauvre enfant en trassailit jusqu'au fond du cœur.

— Du courage ! du courage !" dit-elle en s'éloignant.

Et, refermant la porte de son atelier, elle dit encore à voix basse :

— Surtout, ne remuez pas !"

En descendant dans la salle basse, la jeune fille rencontra la vieille servante, qui, avec cette familiarité d'un serviteur qui a élevé ses maîtres, lui dit :

— D'où viens-tu donc, Mathilde ? Le chevalier de Bussy, ton grand-père, et mademoiselle Dorothee, sa sœur, ont à moitié soupé ; cette dernière va te gronder, je t'en préviens.

— Ah ! grand-papa est rentré ? Tant mieux !" dit Mathilde en s'élançant d'un bond dans une salle, où un vieux monsieur soupait en compagnie d'une vieille demoiselle.

Il y avait autant de bonté sur les traits du vieux monsieur que de sécheresse sur ceux de sa voisine.

A l'aspect de sa nièce, mademoiselle Dorothee dit :

— Vous n'êtes jamais exacte aux heures des repas, Mademoiselle !

— Je n'ai pas faim, ma tante, répondit Mathilde.

— Alors desservez, Lise ; car mon frère et moi nous avons fini.

— Cependant, dit Mathilde se reprenant, comme je peux avoir faim dans une heure d'ici, je demande à emporter mon souper dans ma chambre.

— Toujours des inventions nouvelles ! dit la tante en haussant les épaules ; on soupe à table, ou pas du tout.

— Pourquoi refuser à cette enfant ? ma sœur, dit le chevalier... Prends ton souper, ma fille ; ta tante le permet.

— Grand-papa gâteau ! dit la tante en posant sur une assiette une aile de poulet, un morceau de pain et une poire.

— Ah ! je veux aussi un verre d'eau et de vin.

— De vin ! vous n'en buvez jamais... répliqua la tante.

— Ma sœur !... dit le chevalier du ton de la prière.

— Merci, ma bonne petite tante, dit Mathilde, à qui sa tante avait versé un demi-verre de vin. Et, prenant son assiette d'une main, son verre de l'autre, elle allait étourdiment se retirer, lorsque son grand-papa la rappela.

— Un moment ; petite ! je ne t'ai pas vue d'aujourd'hui !"

Mathilde reposa le tout sur la table et s'assit.

— A-t-on des nouvelles de papa ? demanda-t-elle, forçant sa voix à paraître calme.

— Non, mais dans ces affreux temps, pas de nouvelles c'est bonnes nouvelles, répondit le chevalier. Je pense qu'ayant suivi mes instructions, il aura gagné la frontière et passé en pays étranger. Moi j'ai suivi les siennes ; j'ai quitté mon hôtel de la rue de Tournon ; je suis venu ici dans cette petite maison que j'ai louée avec toi, ma sœur, et seulement une domestique ; la modestie de notre vie est bien combinée pour n'éveiller aucun soupçon... Et cependant, je ne sais pourquoi... j'ai peur... comme si j'étais à la veille d'un grand malheur... Ah ! ta pauvre mère, Mathilde, si elle n'était pas morte, elle mourrait, certes, de douleur, des angoisses et de toutes les souffrances morales qui tuent les femmes nerveuses et délicates.

— Ma pauvre mère ! dit Mathilde oubliant un instant le proscrit caché dans son atelier... Je la vois encore, me prenant dans ses bras, me conduire devant ce portrait qui représente mon père dans son costume d'officier et me dire "Prie Dieu pour ton père, ma fille ; prie-le bien."

— Joli portrait ! dit mademoiselle Dorothee, tournant ses regards vers un cadre attaché à la boiserie du salon, et sur lequel Mathilde tenait les yeux fixés en parlant. Il ne ressemble pas plus à votre père qu'à moi !

— Mais si, c'est bien mon fils ! répliqua M. de Bussy.

— Hélas ! dit Mathilde, je ne me rappelle pas assez mon père pour juger sur le différend. Il y a six ans que je ne l'ai vu ; j'en avait sept quand il partit.

— Oui, et j'ai une peur affreuse, dit M. de Bussy, que ton père, qui est revenu en France je ne sais pourquoi, ne veuille pas la quitter sans passer par Paris, sans t'embrasser, toi surtout, Mathilde, qu'il a laissé si petite...

— Ce serait plus qu'une imprudence, ce serait une folie, repartit mademoiselle de Bussy ; car mon neveu, avec la loi qu'on vient de faire contre ceux qui donneraient asile à un proscrit, ne trouverait pas une porte qui voulût s'ouvrir pour lui.

— Quoi ! ma tante, s'écria Mathilde, vous pourriez supposer que sur la terre il se trouverait une personne assez barbare pour refuser un asile à un homme poursuivi qui vous dirait : "Cachez-moi !"

— Je ne suis pas barbare, et je le ferais.

— Vous, ma tante ! dit Mathilde, se sentant toute froide.

— Oui, moi, répliqua mademoiselle de Bussy ; et, je le répète, il n'y aurait aucune barbarie à cela ; car, pour sauver un inconnu, je ne livrerais pas la tête de mon frère, de votre grand-père...

— La tête de mon grand-père ! répéta Mathilde en pâlisant et toute tremblante.

— Certes, oui, puisque, si on trouvait caché un proscrit ici, votre grand-père et moi... et pas vous... vous êtes trop jeune, nous serions arrêtés... Arrêtés et guillotins, c'est tout un...

A cet instant, mademoiselle de Bussy fut interrompue par des coups redoublés frappés à la porte de la rue ; un moment après, la servante entra, introduisant plusieurs personnes dans un costume assez négligé.

"Citoyen, dit l'un d'eux, un homme que l'on poursuivait est entré dans cette rue et n'en est pas sorti ; toutes les maisons ont été visitées, excepté la tienne ; au nom de la loi, nous demandons à faire notre devoir.

— Personne n'est entré chez moi ce soir, dit M. de Bussy, en se levant ; vous pouvez vous en assurer.

— Prends une lumière et guide-nous partout" répliqua l'homme qui avait parlé.

Aux premiers mots de cet homme, Mathilde s'était sentie mourir. Elle eut un moment la pensée de se jeter aux genoux de ces hommes, de tout avouer et de demander la grâce de son grand-père et de sa tante pour prix de cet aveu ; mais cette pensée la traversa seulement comme un éclair.

"Mon Dieu ! inspirez-moi !" dit-elle. Et, profitant du trouble où cette perquisition jetait les habitants de cette petite maison, elle s'échappa inaperçue et arriva haletant dans l'escalier.

"Tout est perdu ! Monsieur, dit-elle en entrant et cherchant à tâtons l'inconnu qu'elle avait laissé sans lumière ; des hommes sont ici qui vous cherchent.

— N'y a-t-il aucun moyen de me cacher ? dit l'inconnu... Mon Dieu ! suis-je assez malheureux !

— On ne viendra peut-être pas jusqu'ici ! dit Mathilde.

— On monte, dit l'inconnu, écoutant. Ah ! Mademoiselle, pourquoi ne m'avez-vous pas repoussé !

— On approche, dit Mathilde, on approche... Que faire... que faire?... Ah ! une idée !... Chut !... Votre main... Bien... Derrière ce rideau avec moi... Ne bougez pas !"

A ce moment, on frappa à la porte.

"Ne répondez pas, dit l'inconnu à voix basse.

— Qui est là ? N'entrez pas, cria Mathilde le plus fort possible.

— Au nom de la loi, ouvrez ! cria une voix rude.

— Impossible ! dit Mathilde ; j'allais me coucher, et je suis déshabillée.

— Passez une robe et ouvrez, répondit la même voix.

— Cela vous est facile à dire, répliqua Mathilde ; mais... je me suis deshabillée dans ma chambre... et je n'ai pas ma robe ici.

— Ouvrez, ou j'enfonce, cria l'homme.

— Je le veux bien, dit Mathilde, je vais ôter le verrou ; mais promettez-moi de n'entrer que lorsque je vous le dirai.

— Soit ! dirent les hommes ; c'est juste."

Mathilde tira le verrou et revint derrière le rideau où était caché l'inconnu.

"Entrez ! cria-t-elle. — Et priez Dieu !" ajouta-t-elle tout bas à son compagnon d'infortune.

Au même instant, l'atelier fut inondé de lumière, et le premier objet que les hommes aperçurent fut la charmante tête de Mathilde, sortant seule de l'ouverture d'un rideau de croisée, hermétiquement fermé sur tout le reste de sa personne.

— Cherchez maintenant, Messieurs" dit-elle.

Le tour de l'atelier était vite fait ; un coup d'œil suffisait : un petit chevalet, un tabouret, quelques tableaux aux murs, des plâtres par terre et une table sans tapis...

"Mille pardons de vous avoir dérangée, Mademoiselle", dirent les hommes en se retirant.

Après leur départ, le rideau s'ouvrant, le chevalier de Bussy aperçut sa petite-fille tout habillée.

"Quelle charge !" dit-il avec étonnement.

Mais, le rideau s'ouvrant tout à fait, un homme en sortit qui, courant au vieillard, cria : "Mon père !" et tomba dans ses bras.

"Mon fils ! cria à son tour le vieillard, toi ici ! et sauvé par la présence d'esprit de ton enfant !

— De Mathilde ! dit Gustave se retournant vers elle, qui, à genoux, le visage baigné de larmes et les mains levées vers le ciel, disait avec effusion :

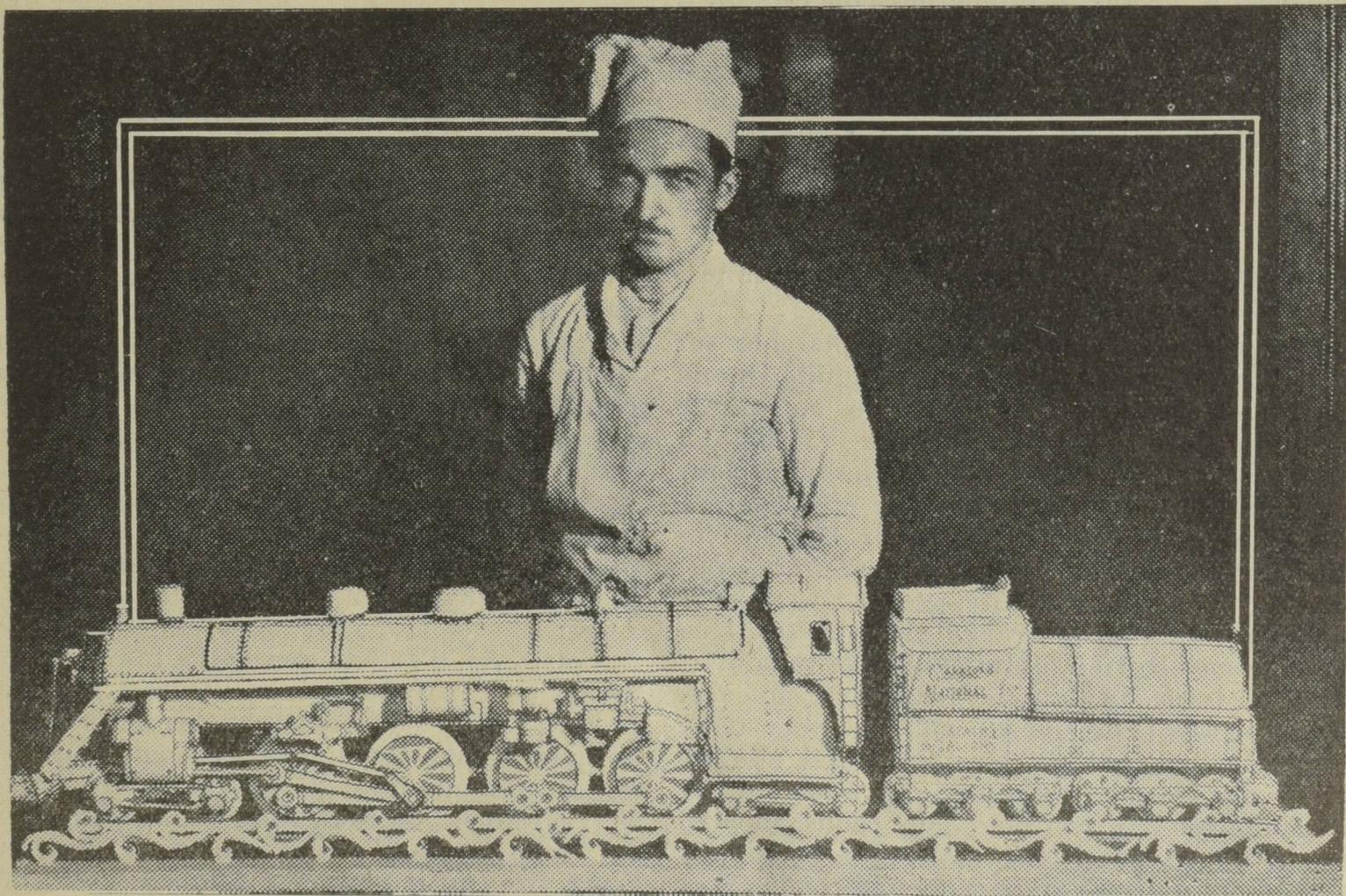
"Oh ! merci, merci, mon Dieu ! J'ai sauvé mon père !"

Une enfant aussi courageuse ne pouvait faire qu'une femme distinguée. Mathilde devint aussi heureuse mère qu'elle avait été fille tendre et dévouée.

Eugénie FOA.

Ce qu'on ne peut gagner par douceur et par humilité, jamais on ne l'emportera par colère, par trouble et par hauteur.

Saint FRANÇOIS-XAVIER.



UN CHEF-D'ŒUVRE DE PATIENCE

Locomotive du type "6100", du Chemin de fer National du Canada, construite... en sucre par M. Martin Sieber, chef des cuisines au Club des Ingénieurs à Montréal.

Hermann Cohen



DANS l'atmosphère spiritualisée d'une chapelle, un soir de clôture de retraite, une voix grave qui chante :

Ils ne sont plus, ces jours de larmes ;
J'ai retrouvé la paix du cœur,
Depuis que j'ai goûté les charmes
Des tabernacles du Seigneur !

C'est un beau souvenir d'adolescence qui survit à mille autres datant de la même époque et fait ressurgir tout entier, par la douce magie de sa mélodie, l'émoi du jour lointain.

On me dit :

— C'est un cantique du P. Hermann.

J'en entendis d'autres, tous empreints de ferveur céleste, d'amour exalté.

Et je me demandai qui était ce P. Hermann, dont l'âme ardente s'était ainsi exprimée.

Hermann Cohen, de la grande tribu juive des Cohen, naquit à Hambourg en 1820. Ce fut l'enfant prodige, né pour triompher, être adulé, capter toutes les affections. A quatre ans, il jouait tous les airs des opéras en vogue et se livrait à des improvisations sur le piano. Même précocité pour le français, le latin, les sciences. A 11 ans, il donne des concerts où il est applaudi.

— Hermann a du génie, répète son professeur.

— Hermann a du génie, répète la mère, enivrée plus que personne et qui, d'ailleurs, a une prédilection marquée pour ce fils qui sera Mozart ou Beethoven.

En attendant, il est le "tyran de la famille". Lui-même nous conte :

"Si j'étudiais le piano, il fallait marcher sur la pointe des pieds, car Hermann étudiait. Quand je composais de la musique, la contrainte devait encore être plus grande : Hermann composait... S'agissait-il de m'habiller pour aller dans le monde, ma tyrannie était alors à son comble. Ma mère, ma sœur étaient occupées autour de moi, et mon jeune frère, souvent par une pluie battante, devait traverser la rue pour aller me chercher une voiture. Une seule de mes sorties coûtait plus que la nourriture de toute la famille pour une journée. Ma mère avait, depuis son enfance, vécu dans la richesse, et quoique, à cette époque, elle eût encore des revenus suffisants, elle était obligée de s'imposer des sacrifices pour nous élever ; elle le faisait avec joie, mais je ne semblais ni le comprendre ni vouloir le comprendre. Les flatteries dont le beau monde m'entourait me persuadaient que j'étais un être exceptionnel, que mon talent, mon génie, ma position demandaient une existence brillante."

On voit que la théorie qui veut faire de l'artiste un être d'exception, à qui tout est permis et qui peut absorber, sans gratitude aucune, les efforts, le dévouement, la vie des autres, n'a pas le mérite de la nouveauté.

Elle convenait parfaitement à Hermann, né orgueilleux, dur à autrui.

Hambourg, Altona, Berlin, les cours de Meklembourg et de Schwerin étaient des théâtres trop petits pour lui. Il n'y avait que Paris. Et par un soir de juillet 1833, un jeune cœur de plus battit à la vue de Paris, aperçu de loin, dans une brume de gloire, et qu'il venait conquérir.

Mme Cohen suivait avec ses autres enfants, dont les destins étaient toujours soumis à celui d'Hermann. M. Cohen, resté à Hambourg, tâchait de rétablir une fortune compromise.

Quel maître serait digne de diriger le jeune musicien ? Le mélancolique Chopin, le classique Zimmermann ou le fougueux Liszt ? Ce fut Liszt. D'abord il refusa. Mais quand il eut entendu le jeune virtuose, il s'enthousiasma et lui donna, avec ses précieux enseignements, une affection paternelle. Hermann y répondit par un sentiment ardent, sans mesure, qui était bien de sa nature ; et une des grandes amertumes de sa vie proviendra des nuages que la calomnie parviendra à épaissir entre son maître et lui.

Liszt introduisit son jeune ami Puzzi (de Puzzig, mignon), comme il l'appelait d'un surnom qui fit fortune dans le monde d'artistes qui était le sien. Il lui ouvrit aussi les portes du faubourg Saint-Germain, qui prodigua à Hermann caresses et flatteries, que son talent précoce et son physique intéressant et mélancolique semblaient expliquer jusqu'à un certain point. Des artistes demandèrent à faire son portrait, son buste.

— Est-ce vous Puzzi, dont parle George Sand ? demandaient les belles dames qui le rencontraient en voyage.

Car, dans ce cercle d'artistes, où il avait ses entrées, il avait rencontré la célèbre romancière. Elle s'éprit de sa gentillesse et l'admit même dans le cabinet de travail, où il lui roulait des cigarettes, ou bien improvisait sur le piano, tandis qu'elle écrivait, *Jacques* ou *Lélia*.

Cette vie d'artiste qui jette toute loi par-dessus bord paraissait la meilleure à Hermann, la seule. Il ne s'étonnait pas des désordres qui déroulèrent devant lui une partie de leurs péripéties romanesques. Il trouvait "poétique" et "sublime" de tout abandonner pour suivre sa "folle passion", et le jour vint, fatalement assez vite, où il voulut goûter ce "sublime" et cette "poésie".

Un peu plus tard, ce fut la vie de Bohême, célébrée par Murger. Il y roula même assez bas, et ce fut le dégoût qui le ramena, un jour,

au foyer qu'il avait quitté pour vivre plus libre, et où Mme Cohen veillait dans les larmes, — non tout à fait celles de Monique, hélas !

Peu après, il entra dans une nouvelle phase de sa vie, la plus brillante.

La belle et romanesque princesse Belgiojoso, éprise de son talent empreint de mélancolie, de vague religiosité, le fit pénétrer dans ce monde aristocratique, politique aussi, et largement cosmopolite, dont elle était la reine et où l'orgueil du musicien devait trouver d'amples satisfactions. Pas de fête sans le pianiste Hermann, et non seulement chez la princesse, mais dans tous les salons élégants de cette époque. Il était obligé de partager ses soirées entre cinq ou six maisons. On joue partout ses *Fleurs d'Hiver* et sa valse ; *Les bords de l'Elbe* a un moment la vogue, comme l'auront plus tard la *Vague* de Metra et la *Valse des Roses*.

Pourquoi Hermann n'est-il pas heureux ? Il ne le sait pas lui-même. Mais il y a les voyages, car l'idée de s'évader de soi et de ses inquiétudes vers les paysages inconnus n'est pas nouvelle non plus.

C'est Londres, où il connaît de grands succès ; l'Italie, où le ciel, les souvenirs, les œuvres d'art enchantent son âme d'artiste sans la fixer ; le retour à Paris, Londres encore, et Venise, l'Allemagne, etc., véritable vie de Juif errant que Mme Cohen, qui avait rejoint son fils à Venise, a renoncé à partager. Au reste, Hermann n'avait trouvé nulle part le bonheur qu'il cherchait.

Un soir du mois de mai 1847, le prince de la Moskowa le prie d'aller le remplacer dans la direction d'un chœur d'amateurs, dans l'église Sainte-Valère, rue de Bourgogne. C'est près de chez lui, il ne peut refuser ce service. Au moment du Salut, il éprouve une émotion confuse, profonde pourtant, où se confondent une douceur inconnue et un vague remords de profiter d'une faveur qui ne lui était pas destinée. Il revient tous les soirs (c'est le mois de Marie) ; même il se munit d'un vieux livre de prières qui a servi jadis à la mère d'Adalbert de Beaumont, son ami, chez qui il loge en ce moment.

Il s'ouvre de cet état de choses à la duchesse de Rauzan, qui lui conseille de voir l'abbé Legrand, promoteur de l'archevêque de Paris. Et pour commencer, l'abbé Legrand, rien que par son aspect et son entretien, fait tomber toutes ses préventions contre les curés, car Hermann était encore à *Torquemada* de Victor Hugo et au *Rodin* d'Eugène Sue. Ce n'est pas George Sand ni le bon Dumas et consorts qui auraient pu faire son éducation à ce sujet. Mais ce fut à Ems, où il s'était rendu pour un concert, que se produisit le complet revirement de son âme.

C'était le 8 août, et malgré le sourire de ses amis, il se rendit à la messe. Il raconte :

Au moment de l'Élévation, tout à coup je sens éclater, à travers mes paupières, un déluge de larmes qui ne cessent de couler avec une douce abondance le long de mes joues enflammées... O moment à jamais mémorable pour de salut de mon âme !... Je t'ai là présent dans mon esprit avec toutes les sensations célestes d'en haut !... En sortant de cette église d'Ems, j'étais déjà chrétien... Oui, aussi chrétien qu'il est possible de l'être quand on n'a pas encore reçu le baptême."

Ce baptême, il le recevait le 28 août suivant dans la chapelle des Dames de Sion, témoin de celui d'un autre converti célèbre, le P. Ratisbonne. La duchesse de Rauzan fut sa marraine. Il fit sa première Communion le 8 septembre. Avec quelle ferveur ! Ces lignes hâtives sur un carnet intime le laissent supposer :

"9 heures : Messe du Saint Sacrement à l'Abbaye-au-Bois, répétition du miracle à la communion, larmes, saveur, attendrissement."

Un peu plus tard, il écrit :

"10 novembre 1847, vingt-septième anniversaire de ma naissance renouvelé devant l'autel de la Sainte Vierge le vœu de prendre les ordres et de me consacrer au service du Seigneur aussitôt que mes devoirs envers mes créanciers me rendront libre."

Eh ! oui, il y a les créanciers ! Au temps où on jouait les scènes de la *Vie de Bohême*, c'était très joli d'en avoir, de ne pas les payer et de s'en moquer avec les camarades ; mais un chrétien se sent liés envers eux par la plus stricte des obligations.

Trente mille francs ! Il mettra deux ans à les payer — deux ans de purgatoire, bien mérité d'ailleurs, il en convient — qui le séparent de cette vie à laquelle il aspire, comme on aspire au paradis. Leçons, concerts, soirées mondaines ; mais c'est un nouvel Hermann qu'à peine le monde reconnaît.

"Ce n'était plus le jeune artiste au frac coupé à la dernière mode, au castor fin et aux bottes vernies, raconte le chevalier Asnarez ; il était pâle, son regard avait un caractère frappant de modestie. Sa toilette surtout avait bien changé : il portait une longue redingote, un chapeau de feutre à larges bords et une chaussure commune.

Ce que ne disait pas l'élégant ami, c'est qu'entre deux courses Hermann récitait son chapelet, lisait un chapitre, entra dans une église, s'oubliait devant le Saint-Sacrement. Il faisait partie de la Conférence de Saint-Vincent-de Paul et trouva moyen d'établir, avec l'aide de l'abbé de La Bouillerie et de son ami, le capitaine de frégate de Cuers, l'œuvre de l'Adoration nocturne, qui lui fut chère toute sa vie.

Purgatoire, avons-nous dit, auquel les amis ajoutèrent leurs railleries ou leur incompréhension, comme Adalbert de Beaumont qui le traita de fou, puis "lui tourna le dos". Sa

famille ne fut pas plus douce à son âme tendre de néophyte, pour qui l'expansion était presque un besoin. De longtemps on n'osa informer Mme Cohen de la conversion de son fils, et, quand elle l'apprit enfin, la chose lui parut une folie, et Hermann en avait fait tant d'autres, sans conséquences durables, qu'elle n'y ajouta pas toute l'importance qu'on avait cru. Les larmes, le désespoir seraient pour plus tard.

Il y avait aussi cette ardeur de néophyte qui se manifestait par un prosélytisme quelquefois maladroit que son confesseur, le P. Ratisbonne, lui interdit "parce qu'il est trop tôt et que je suis encore trop ignorant".

Il y avait enfin lui-même, car, hélas ! on n'a pas d'ennemi plus tenace que soi-même.

Enfin, il touche à la libération. Il donne son dernier concert, où il se surpasse. Les applaudissements crépitent, les rappels n'en finissent plus. La foule ignorait cependant qu'elle entendait le pianiste Hermann pour la dernière fois. Il s'échappe et venant, radieux, vers le Père Mariste qui l'a accompagné et l'attend dans un salon voisin :

— Ah ! s'écrie-t-il, c'est donc fini à jamais avec le monde ! Avec quel bonheur je l'ai salué pour lui dire adieu !

Il est libre, libre d'embrasser la vie la plus rude qui soit, de s'y engager corps et âme. Il a consulté ses guides spirituels.

— Avez-vous le courage, lui demande Lacordaire, de vous laisser cracher au visage sans rien dire ?

— Oui s'écrie Hermann.

— Alors, faites-vous moine.

Il choisit l'Ordre des Carmes Déchaussés.

Le 16 juillet 1850, il s'acheminait vers la gare d'Orléans, où sa mère l'avait précédé. Elle ne sait pas où il va, il a tant voyagé ! Mais quand elle l'aperçoit dans sa longue redingote sans grâce, un modeste sac à la main, si différent du bel Hermann qu'elle a connu, elle pressent quelque chose d'extraordinaire. Elle pleure. Elle voudrait conserver une boucle de ses cheveux. Il est devenu simple, et, sans souci des curieux qui se groupent, il se laisse couper une mèche de ses cheveux encore abondants et lustrés. Il a d'ailleurs le cœur meurtri. Dernière station, la plus cruelle, de son purgatoire.

Il arriva à Agen le 19 et s'en vint frapper à la porte de l'Ermitage, qui était la maison d'étude des Carmes.

Les Carmes Déchaussés sont rentrés en France depuis peu, profitant de cette atmosphère moins hostile aux Ordres monastiques à laquelle ne sont point étrangers les écrits de Dom Guéranger, de Montalembert et de Lacordaire. Le Broussay, près de Bordeaux, a été leur premier pied-à-terre, l'Ermitage d'Agen, le second.

Hermann est au comble de ses vœux. Il écrit à la Sœur Marie-Pauline de Fougeraie.

"J'habite ici une délicieuse solitude, un ermitage sanctifié par le séjour de deux martyrs de la foi dans ce pays, saint Caprais et saint Vincent ; les deux premiers évêques d'Agen se sont réfugiés ici, et ensuite il y a eu toute une hiérarchie d'ermites qui ont perpétué le service divin dans ces grottes taillées dans le roc. On croirait être dans les catacombes et vivre dans les premiers temps de la chrétienté, lorsqu'on assiste à la sainte Messe dans ces étroites grottes. Ce silence, cette nudité portent l'âme à Dieu avec facilité. — Le 31 juillet, fête de saint Ignace, j'entre en retraite."

Et un peu plus tard :

"Vous exprimer le bonheur que j'éprouve ici est impossible ; il faudrait la plume d'un ange pour décrire les délices de la vie intérieure que l'on mène ici, au noviciat. Etant continuellement en présence du Saint Sacrement et n'ayant aucune occupation qui vienne distraire l'âme de son application aux exercices de la vie religieuse, on oublie la terre et l'on vit avec les séraphins et les chérubins prosternés éternellement devant l'Agneau."

Hermann embrasse avec ardeur toutes les austérités de la règle : jeûne presque continuel, abstinence sévère, cellule sans siège, sommeil sur une planche, coupé par les heures d'office, silence et solitude, pieds nus hiver comme été. Il trouve encore moyen d'ajouter à cette rigueur. Il arrose ses pois chiches ou les saupoudre d'aloès, de peur de les trouver trop bons, et il pense à autre chose pour ne pas savourer ses choux.

Il y a aussi la discipline, dont il use abondamment ; mais ce n'est peut-être pas le plus dur. La Sœur Marie-Pauline de la Fougeraie lui a envoyé les paroles d'un nouveau cantique, mais Hermann ne fera pas la musique.

La Sœur Marie-Pauline était une religieuse de la Visitation, qu'il avait connue à la faveur d'une œuvre de charité. Très bien douée pour la poésie, elle avait occupé les loisirs forcés d'une longue maladie en composant des cantiques, qui dormirent sept ans dans des cartons. C'est Hermann qui leur avait donné la vie musicale durant son "purgatoire", à Paris, et ils avaient eu un immense succès.

Il écrit donc à la Sœur Marie-Pauline :

Louons Jésus ! Aimons Jésus ! Jésus ne veut pas que je compose maintenant la musique du beau cantique que vous m'avez envoyé. Hier, en le lisant une unique fois, il me semblait entendre en dedans de moi la musique du cantique, et, à mesure que j'avais dans la lecture, le désir de composer augmentait, et je crois que, si j'avais pu lire une seconde fois, je l'aurais retenue par cœur et aurais pu écrire les notes. Mais Jésus a prononcé : avant ma sainte profession, je ne dois m'occuper de rien et, du reste, le temps est court. Il a fallu faire le

sacrifice et si un sacrifice à Jésus peut paraître pénible c'est celui-là."

Refuser l'inspiration quand elle se présente, il faut n'être artiste à aucun degré, même le plus infime, pour ne croire pas que c'est là le sacrifice héroïque.

Hermann composera, plus tard, par ordre de ses supérieurs.

Une femme élégante excite depuis quelque temps la curiosité des habitants du pays. Un jour, elle se dirige vers le couvent des Carmes, demandée à voir M. Hermann Cohen. Il arrive au parloir, et quand elle l'aperçoit :

— Ah ! s'écrie-t-elle, comme *ils* me l'ont défiguré avec ce froc, ces sandales, cette tête rasée !

C'est du désespoir, où s'exacerbent toute sa vanité maternelle, toutes ces ambitions déçues. Elle s'évanouit. Hermann la couvre de baisers, la rappelle à la vie, lui fait entendre des paroles de consolation.

— Ma mère, je suis heureux.

Encore des larmes de Mme Cohen durant l'office, car, derrière la grille qui la sépare du chœur, elle a reconnu le jeu de son fils sur l'harmonium. Nouveaux assauts de sa tendresse, qui se brisent devant la fermeté du jeune novice, que renforce, s'il est possible, l'espoir qu'il nourrit de la convertir. Mais elle repart plus endolorie et plus juive que jamais.

Le 7 octobre 1850, le Fr Marie-Augustin du Saint-Sacrement fit sa profession religieuse.

Enfin, le 19 avril suivant, il reçoit l'ordination sacerdotale. Avec quelle émotion, on le devine. Longtemps après, une religieuse lui demandait ce qui s'était passé en lui durant sa première Messe ; il répondit :

— J'ai reçu ce jour-là une impression si profonde que j'ai toujours été malade depuis.

Moine et prêtre, Hermann pouvait se livrer à corps et âme perdus à cette vie consumante d'apôtre, de bâtisseur de couvents, de prédicateur, de mystique, de directeur d'âmes, qui l'eût terrassé avant l'âge si le martyr n'avait pris les devants.

Et tout de suite, il prêche.

Il prêche à Carcassonne, à Pamiers, à Lyon (la quête qui suit rapporte six mille francs pour les pauvres), à Béziers, à Montpellier, à Genève (quand il descend de chaire, l'évêque l'embrasse, les larmes aux yeux) ; à Toulon, il s'arrête, cloué par la maladie, repart sitôt qu'il peut se tenir debout, pour Marseille, Grenoble, Bordeaux, etc. Après le sermon, bien souvent il joue aux grandes orgues, quand il s'agit des pauvres, ou d'une église en souffrance, ou d'un couvent qu'on ne finit pas de mettre sur pied.

Un jour, ce fut Paris, l'église Saint-Sulpice. Il y eut foule. On se souvenait du pianiste Hermann et on était curieux de le voir sous son

nouvel habit. La curiosité devint de l'émotion, quand il eut dit :

“ Mes très chers frères, mon premier acte en paraissant dans cette chaire chrétienne doit être une amende honorable des scandales qu'autrefois j'ai eu le malheur de donner dans cette ville.

“ De quel droit, pourriez-vous me dire, de quel droit venez-vous nous prêcher, nous exhorter à la vertu, à la piété : nous exposer les vérités de la foi, nous parler de ce que nous aimons, de Jésus, de Marie, vous qui les avez mille fois outragés sous nos yeux, vous que nous avons vu avec les pécheurs publics vous trainant dans la fange d'une immoralité sans pudeur ; vous que nous avons vu ballotter à tout vent de doctrine, faisant profession ouverte de toutes les erreurs ; vous enfin qui avez si souvent affligé nos regards par une conduite déplorable ? *In peccatis natus es totus et doces nos !*

“ Oui, mes frères, je confesse que j'ai péché contre le ciel et contre vous.

“ Aussi suis-je venu couvert d'un habit de pénitence, engagé dans un Ordre sévère, la tête rasée et les pieds nus.”

Il continue dans l'émotion générale, et, s'adressant à la foule de jeunes gens qu'il aperçoit, il les invite à partager son bonheur actuel.

“ J'ai couru le monde, j'ai vu le monde, j'ai aimé le monde et j'ai appris une chose dans le monde, c'est que nul n'y goûte le bonheur.

“ Le bonheur ! je l'ai cherché, et pour le trouver, j'ai parcouru les villes, traversé les royaumes, sillonné les mers. Le bonheur ! je l'ai cherché dans les poétiques nuits d'un climat enchanté, sur les ondes limpides des lacs de l'Helvétie, sur les cimes pittoresques des plus hautes montagnes, dans les spectacles les plus grandioses de la nature ; je l'ai cherché dans la vie élégante des salons, dans les festins somptueux, dans l'étourdissement des bals et des fêtes ; je l'ai cherché dans la possession de l'or, dans les émotions du jeu, dans les fictions d'une littérature romanesque, dans les hasards d'une vie aventureuse, dans la satisfaction d'une ambition démesurée ; je l'ai cherché dans les gloires de l'artiste, dans l'intimité des hommes célèbres, dans tous les plaisirs des sens et de l'esprit ; je l'ai cherché enfin dans la foi d'un ami, ce rêve de tous les jours et de tous les cœurs... Hélas ! ô mon Dieu, où ne l'ai-je pas cherché ?

“ Et vous, mes frères, l'avez-vous trouvé ? Êtes-vous heureux ? Ne vous manque-t-il rien ? Mais il me semble entendre, ici comme partout, un lugubre concert de gémissements et de plaintes. Il me semble que vos cœurs font retentir aussi ce cri unanime de l'humanité souffrante : “ Bonheur, bonheur, où es-tu ? Dis-moi où tu es caché, et j'irai au prix de ma

fortune, de ma santé, de mes jours, s'il le faut, j'irai te chercher, te saisir, te posséder."

"Eh bien, écoutez ! Ce bonheur, moi je l'ai trouvé, je le possède et j'en jouis si pleinement que je puis m'écrier avec l'apôtre : "*Superabundo gaudio*. Mon cœur déborde de félicité." Je ne puis contenir dans ma poitrine ce volcan de bonheur, et je me suis senti pressé de quitter ma solitude pour venir vous trouver et vous dire aussi : *Superabundo gaudio*."

Et il explique en quoi consiste le bonheur que Dieu seul peut accomplir.

Le P. Hermann était-il un orateur au sens complet du terme ? Non, si l'on fait entrer dans ce mot les ressources de la rhétorique combinées avec l'art d'ordonner ses arguments, ses effets, son émotion même. Il préparait pourtant soigneusement ses sermons, mais on nous dit que les cahiers énormes qu'il a laissés supporteraient difficilement l'impression. Il s'en rendait compte lui-même et parfois écrivait en marge de ce qu'il venait de rédiger : "Dieu me donnera d'autres paroles." Dieu ne lui manqua pas, et les effets les plus touchants de sa prédication, ceux qui amenaient le plus de convertis à son confessional, étaient toujours ceux qu'il n'avait pas prévus.

Au reste, son aspect seul prêchait. Quand on se rappelait l'artiste applaudi de la veille et qu'on voyait cet homme vêtu d'une bure grossière, la tête rasée, s'abandonner aux effusions de son cœur d'apôtre et s'écrier en pleurant : "O mon Dieu, est-il possible ! L'amour n'est pas aimé !" plus d'un pécheur, qui avait résisté aux démonstrations les plus convaincantes, rendait les armes et allait se jeter aux pieds du Fr Augustin du Saint-Sacrement.

Le P. Hermann prêchait et ouvrait des couvents. Ceux de Carcassonne, de Montpellier, de Bagnères, lui doivent beaucoup. Nous parlerons de celui de Lyon, d'abord parce qu'il en fut prier, ensuite parce que celui-là donne bien l'idée de ces pénibles et souvent miraculeuses odyssées que sont les fondations de maisons monastiques.

C'est aussi à Lyon, au cours d'un *Avent* qu'il y prêchait en 1855, que le P. Hermann avait reçu la nouvelle de la mort de sa mère. Cette nouvelle fut d'autant plus douloureuse à son cœur de fils et de prêtre, que Mme Cohen était morte sans avoir abjuré le judaïsme. Sacrifices, immolations, supplications incessantes à Dieu, tout paraissait avoir échoué misérablement. Cependant, avec une espérance qui ne pouvait défaillir complètement, le P. Hermann dompta sa douleur et parut en chaire, ce jour-là, pour prononcer un de ses discours les plus touchants. Mais l'amertume de cette mort douloureuse lui revenait souvent. Il ne put s'empêcher d'en entretenir le saint Curé d'Ars, rencontré au cours d'un de ses voyages apostoliques.

M. Vianney plongea un instant le regard de son âme dans les ombres de l'inconnu que Dieu lui éclairait parfois, et prononça ces paroles : — Espérez. Vous recevrez un jour, en la fête de l'Immaculée-Conception, une lettre qui vous apportera de grandes consolations.

En 1861, six ans après, et un 8 décembre, le P. Hermann reçut, par l'intermédiaire d'un Père Jésuite, une lettre étrange d'une personne morte depuis en odeur de sainteté, connue pour sa piété séraphique et que Dieu favorisait de ses communications et parfaitement inconnue de lui. Cette personne révélait au P. Hermann que la grâce du salut avait été ménagée par la bonté divine à Mme Cohen, à ses tout derniers moments, alors que, déjà privée de la parole, elle pouvait encore penser.

On peut supposer la sainte joie du moine, dont enfin le vœu suprême s'avérait exaucé.

Auparavant, il avait eu cette autre joie d'amener au catholicisme sa sœur, son frère Albert, son petit neveu Georges et différents autres membres de sa famille.

Un couvent de Carmes avait été fondé à Lyon en 1659, mais la Révolution avait passé par là, et il servait présentement de caserne aux troupes de passage. La chapelle était devenue une chambrée. C'est ce bâtiment ruineux et dégradé que les Carmes achetèrent 145,000 francs, grâce à de pieuses largesses qui ne furent suffisantes que vingt jours avant l'achat.

Au reste, les difficultés surgissaient de toutes parts, et l'archevêque de Lyon lui-même, Mgr de Bonald, n'osait autoriser cet établissement, vu ses propres démêlés avec le gouvernement, pris d'un renouveau de défiance envers les Ordres religieux.

Quand l'approbation de Mgr de Bonald eut été acquise, ce fut le provincial de l'Ordre, le P. Dominique, qui voulait revendre l'immeuble, tant il lui paraissait difficile de le remettre seulement en état. En effet, les immondices de trente ans s'y accumulaient ; certains endroits étaient de véritables égouts qu'assortissaient trop bien les murs couverts d'inscriptions obscènes. Pour le surplus, une population d'*indésirables* des deux sexes, attirés par les occupants ordinaires de la caserne, grouillait autour. L'accès des bâtiments était lui-même des plus incommodes. Il fallut tout le zèle tenace du P. Hermann pour triompher de tant d'obstacles. Enfin, le 8 septembre 1860, Mgr de Serres venait purifier l'église profanée et y célébrer la Messe. Le P. Hermann, radieux, voulut lui-même rallumer, après la Consécration, la petite lampe que le souffle de la Révolution avait éteinte, près de cent ans auparavant.

Au reste, il s'était peu préoccupé du bien-être intérieur, non plus que des ressources nécessaires à la subsistance des religieux, pour sobres qu'ils fussent. Ceux-ci seraient certainement morts d'inanition dans leurs cellules

froides et sans lit, n'eût été la générosité d'âmes pieuses qui y pourvurent. Même les Carmélites de Fourvière trouvèrent dans leur dénuement quelque chose à envoyer à leurs frères en pauvreté.

Non que les Carmes fussent d'inactifs bénéficiaires de cette admirable charité. Ils se prodiguaient dans la ville, où on les appréciait de plus en plus, et, si les confessions, les conversions, le dévouement apostolique eussent été choses rémunératrices, ils eussent pu rendre au centuple aux charitables Carmélites leurs poichiches et leur pain bis.

Le 11 novembre, fête de "leur Père", saint Jean de la Croix, ce fut la bénédiction de deux cloches et, en même temps, une espèce d'admission officielle de ce couvent des Carmes dans le monde religieux et monastique. Mgr de Bonald présidait. La Messe fut dite par le supérieur des Jésuites, avec un Dominicain et un Capucin pour acolytes. Le sermon fut prononcé par le P. Monsabré. Une modeste agape réunissait ensuite des religieux de toutes robes. Le P. Ratisbonne et un autre Juif converti, le P. Bernard Bauer, s'y trouvaient aussi. Le P. Hermann ayant fait remarquer à Son Eminence qu'elle rompait le pain en compagnie de trois fils d'Abraham, le P. Ratisbonne se leva et répliqua :

— Vous vous trompez, mon Père, nous sommes quatre.

Et du geste, il montrait le grand Crucifix pendu au mur du réfectoire.

Ces jours bénis étaient comme des paliers où le P. Hermann soufflait, s'il est permis de s'exprimer ainsi, pour reprendre avec plus d'ardeur la montée abrupte vers la perfection.

Son ministère à Lyon, qu'il interrompait parfois pour des prédications hors du diocèse, était accablant. Des conversions nombreuses en furent les fruits merveilleux. C'est un malade agonisant à l'hôpital que nul prêtre ne peut aborder et qu'il réconcilie avec Dieu ; des condamnés à mort qu'il absout et auxquels il donne le scapulaire ; une pauvre hérétique sourde-muette dont, à force d'industrie patiente pour se faire comprendre, il obtient l'abjuration ; c'est une femme vieillie dans le crime, qui refuse l'assistance de tout prêtre et qu'il réussit à confesser ; c'est le musicien Haine, plus tard directeur de l'orchestre de l'Opéra, qu'il ramène à la vie régulière et chrétienne, etc., etc.

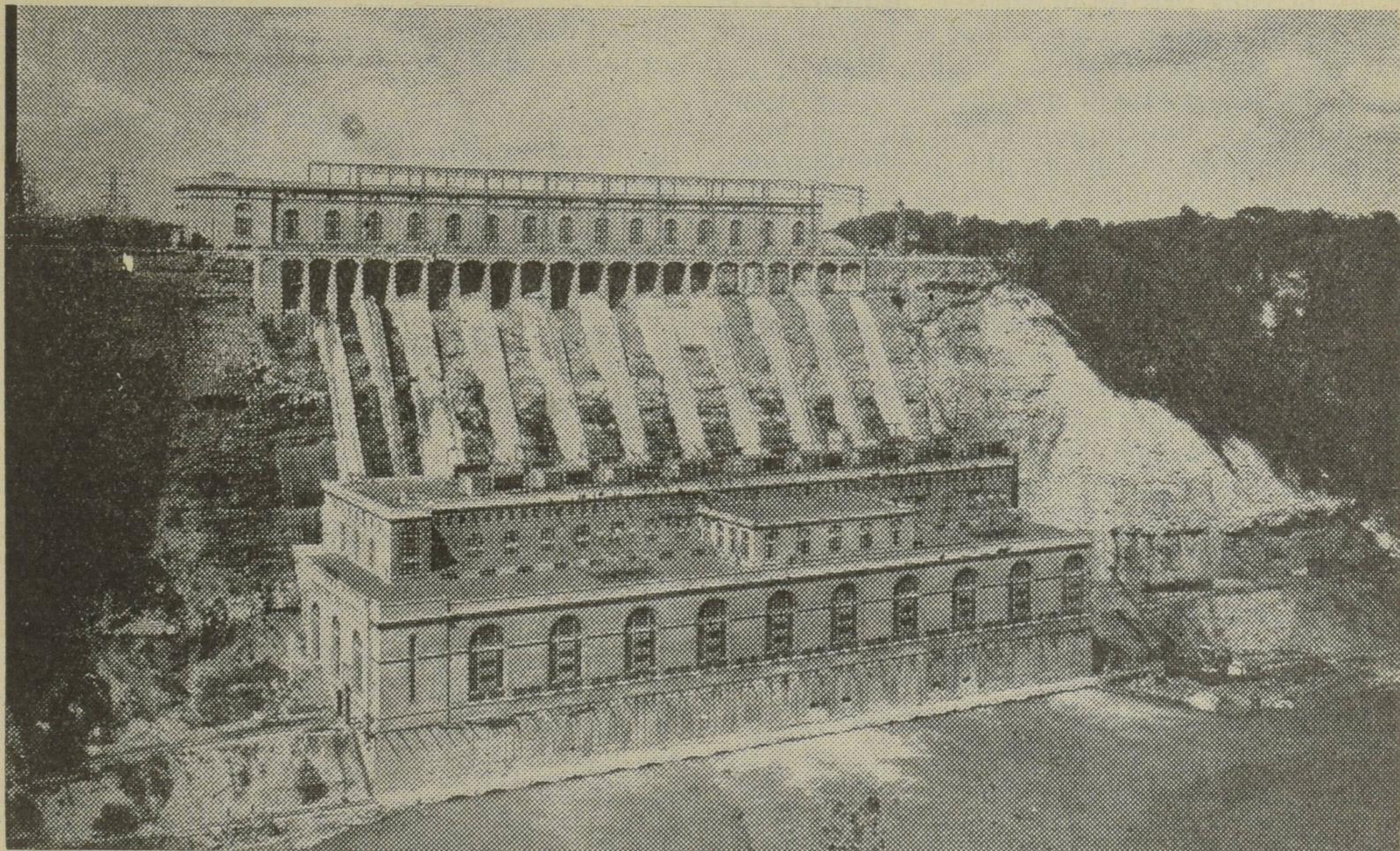
Plus nombreuses évidemment furent les conversions qui restèrent un secret entre Dieu, lui et le pénitent.

Sa popularité croissait de plus en plus à Lyon, tant et si bien que son humilité s'en alarma. Il arrivait que la foule l'entourait, le pressait et ne le laissait libre que sa bénédiction reçue.

Un cocher le prend dans sa voiture et lui joue ce bon tour de ne vouloir pas être payé.

— De l'argent du P. Hermann ! Non, non, jamais. Donnez-moi votre bénédiction.

Cela ne pouvait durer ainsi. Hermann effrayé, demanda à son Supérieur général d'aller aux Indes, mais la Providence y pourvut autrement. (A suivre) René MILLY



L'USINE HYDRO-ÉLECTRIQUE DE CHIPPEWA, sur la rivière Niagara, Ont.

La santé est un trésor



MARTIN était un petit garçon qui gagnait son pain à faire des commissions ; un jour qu'il revenait d'un village fort éloigné du sien, il se sentit las et se reposa sous un grand arbre à la porte d'une auberge, sur la grande route. Tandis qu'assis là, il mangeait un morceau de pain sec qu'il avait apporté pour son dîner, il vit arriver une belle voiture dans laquelle étaient un jeune homme et son précepteur. L'aubergiste accourut aussitôt et demanda aux voyageurs s'ils voulaient descendre, mais ils répondirent qu'ils n'avaient pas le temps, et demandèrent qu'on leur apportât un poulet froid, une bouteille de vin de Bordeaux et une carafe d'eau.

Martin les considérait très attentivement ; il regarda ensuite sa croûte de pain sec, sa vieille veste et sa casquette déchirée, et il ne put s'empêcher de soupirer et de dire à demi-voix :

“ Ah ! si j'étais ce brave jeune homme, au lieu d'être le pauvre petit commissionnaire Martin ! Quelle chance, si je pouvais être à sa place et lui à la mienne ! ”

Le précepteur entendit par hasard ce que disait Martin et le répéta à son élève, qui, se penchant alors à la portière, fit signe à Martin d'approcher.

“ Vous seriez bien content, à ce qu'il paraît, mon garçon, de pouvoir changer de place avec moi, n'est-il pas vrai ? ”

— Je vous pris de m'excuser, Monsieur, répliqua Martin en rougissant ; si j'ai dit cela, ce n'est pas que je vous veuille du mal.

— Aussi ne suis-je pas fâché contre vous, répliqua le jeune homme ; tout au contraire ; je ne demande pas mieux que de changer mon lot contre le vôtre.

— Oh ! vous vous moquez, reprit Martin ; personne ne voudrait être à ma place, encore bien moins un beau et riche jeune homme comme vous. Je suis obligé de faire plusieurs lieues par jour, et il est rare que j'aie autre chose à manger que du pain sec et des pommes de terre, tandis que vous roulez dans un carrosse et que vous pouvez manger du poulet et boire du vin.

— Eh bien ! reprit le jeune riche, si vous voulez me donner tout ce que vous avez et je que n'ai pas, je vous donnerai, de grand cœur, en échange, tout ce que je possède.”

Martin ouvrit de grands yeux et il ne savait que dire ; mais le précepteur reprit :

“ Consentez-vous au changement ? ”

— Oui, certes, s'écria Martin, si c'est pour tout de bon. Les gens de chez nous seraient-ils surpris de me voir arriver dans ce beau grand carrosse ! ”

Et Martin éclata de rire à l'idée de son entrée triomphale dans son village.

Le jeune homme appela ses domestiques, qui ouvrirent la portière et l'aidèrent à descendre. Mais quelle fut la surprise de Martin en voyant qu'il avait une jambe de bois et que l'autre était si faible qu'il ne pouvait s'en servir ! Il était forcé de s'appuyer sur deux béquilles. En le regardant de plus près, Martin s'aperçut qu'il était très pâle et qu'il avait le teint et la figure d'un malade.

Il sourit d'un air bienveillant au petit commissionnaire et lui dit :

“ Eh bien ! mon garçon, voudriez-vous toujours changer avec moi ? Voudriez-vous, si vous le pouviez, renoncer à vos bonnes et fortes jambes, à vos joues roses, pour le plaisir de vous faire traîner en voiture et de porter un bel habit ? ”

— Oh ! non, pas pour le monde entier, répliqua Martin.

— Moi, dit le jeune homme, je consentirais bien volontiers à être pauvre, avec le libre usage de mes membres. Mais, comme la volonté de Dieu est que je sois boiteux et maladif, je tâche de prendre mes maux en patience ; je tâche d'être gai et reconnaissant des biens que Dieu dans sa bonté m'a laissés. Faites de même, mon petit ami, et rappelez-vous que, si vous êtes pauvrement vêtu et si vous faites maigre chère, vous avez la santé, la force, qui valent bien mieux qu'une voiture et des chevaux, et que l'argent ne peut ni acheter ni donner.”

EXCÈS DE LENTEUR

Les automobilistes ne se figureraient jamais qu'on puisse être condamné pour excès de lenteur.

C'est cependant ce qui vient d'arriver à un pauvre homme ? lui demande un visiteur.

— Parce que je conduisais une auto trop lentement.

— Trop vite, voulez-vous dire ?

— Non, non, trop lentement. Le propriétaire de la voiture m'a rattrapé !

PRÉCAUTION

Un gendre comparait devant les juges : il est accusé d'avoir jeté sa belle-mère par la fenêtre.

— A quoi pensiez-vous donc ?... demande le juge. Vous ne songiez donc pas à la gravité de l'acte que vous posiez ?

— C'est vrai, répondit le gendre... j'aurais pu blesser un passant.

— Plaît-il ?

— Merci du renseignement, Monsieur le juge : une autre fois je regarderai d'abord dans la rue.

Le secret de la Roche Noire

PAR une chaude après-midi d'août 1902. une voiture de louage dont le siège portait une lourde malle s'arrêtait à proximité du village de Tormor, modeste hameau comptant à peine une dizaine de maisonnettes de pêcheurs et situé tout au nord du Finistère, dans la partie la plus sauvage et la plus déserte du littoral armoricain.

Le lieu de la halte était le pied d'une falaise escarpée au sommet de laquelle se dressait un vieux donjon perpétuellement en butte aux coups de vent du large, et baptisé pour cette raison du nom breton de Ker-ahuel, en français "Demeure au vent".

De la vieille calèche quelque peu démodée, descendirent deux voyageurs élégamment vêtus, qu'à leur ressemblance on devinait être le père et le fils.

Le premier, un homme dans la force de l'âge, avait un extérieur avenant et une physionomie où se peignaient à la fois la fermeté et la bonté.

Le second, un adolescent d'une quinzaine d'années, n'était pas moins sympathique avec son air franc et résolu, ses grands yeux noirs profonds et intelligents. Son visage était agréable, mais pâle et fatigué.

Sa taille trop mince indiquait un état anormal de faiblesse.

Le jeune garçon s'avança de quelques pas et fut frappé du spectacle qu'il avait sous les yeux.

Devant lui s'étendait une côte sauvage et accidentée, bordée d'énormes rochers aux formes bizarres.

Au large, s'apercevait, çà et là, la masse sombre de redoutables écueils, dont une mer houleuse couronnait d'écume les sommets déchiquetés.

Une forte brise soulevait les vagues et couvrait d'embruns le rivage qu'animait seul le vol des goélands et des courlis se poursuivant avec des cris rauques sous un ciel uniformément gris.

— Eh bien ! Marcel, dit en souriant le plus âgé des voyageurs, notre future résidence n'a pas l'air de t'emballer, mais bah ! tu t'y feras vite et reconnaîtras bientôt que ce lieu retiré et fouetté par la bonne brise de mer réunit à souhait les conditions d'hygiène, de solitude, de vie au grand air, exigées pour ta santé, au sortir de ta longue et forte crise d'anémie.

Remarque, d'ailleurs, qu'à cette époque de l'année où la saison bat son plein, les plages bretonnes sont envahies par les étrangers, et que l'on n'y trouve plus une villa à louer.

Je n'avais donc pas le choix. Encore est-ce à un heureux hasard que je dois d'avoir déniché

le modeste gîte destiné à nous abriter tous deux pendant quelques semaines.

Sur le point de repartir en abandonnant mes projets de villégiature, je rencontrai dans ces parages peu fréquentés un chef douanier en tournée dans son petit poste de guet, situé à proximité du hameau de Tormor.

Mis au courant de l'insuccès de mes recherches, il me signala fort obligeamment une petite maisonnette, près d'ici, qu'il savait vacante, et appartenant à un certain Toulinec, ex-capitaine au long cours, propriétaire du manoir de Ker-ahuel, où il vivait retiré toute l'année en compagnie d'un vieux serviteur.

J'allai donc trouver ledit capitaine Toulinec, qui, après s'être fait quelque peu tirer l'oreille, m'accepta pour locataire, séduit par la forte somme offerte.

Entre nous, notre propriétaire m'a l'air d'un fier original, doublé d'un misanthrope. Tu vas pouvoir le constater d'ailleurs, car nous voici à la porte de son habitation.

Marcel, qui pendant tout ce discours avait contemplé d'un œil rêveur le morne paysage offert à sa vue, reporta alors ses regards vers le bâtiment, dont la grise silhouette se profilait au-dessus de la falaise.

C'était une robuste mais étroite construction toute en hauteur, et qui ressemblait plus à une ancienne tour qu'à un vieux manoir.

L'édifice, noirci par le temps, mais encore en bon état, se terminait par un toit plat en forme de terrasse, d'où l'œil plongeait très loin sur la mer.

Juste en face de cet observatoire, à une distance d'un mille environ, émergeait un îlot désert mesurant à peine trois cents mètres de tour, auquel la couleur de son sol et surtout de ses rochers avait fait donner le nom de "Ror'hdu", ou de Roche Noire.

En dehors de cet îlot, formant premier plan, et qui avait été de tout temps une dépendance de Ker-ahuel, le regard du spectateur placé au haut de la plate-forme n'embrassait qu'une vaste étendue d'eau, ce qui pouvait donner à un ancien marin l'illusion de se croire encore à bord de son navire.

Telle fut sans doute l'impression de l'ex-capitaine au long cours, qui passait des heures sur sa terrasse à contempler le jeu des vagues et à suivre les évolutions des bateaux croisant au large.

Il accueillit avec une bruyante cordialité ses nouveaux locataires, qui avaient dû, pour arriver jusqu'à lui, franchir une lourde porte bardée de fer et traverser une cour intérieure, entourée de hauts murs, véritable enceinte de château fort ou de prison.

Court, trapu, rude d'aspect et de manières, mais affectant en public un air de bonhomie pateline que démentaient deux petits yeux vifs et rusés, Stephen Toulinec était un personnage assez déplaisant.

De nature autoritaire et emportée, il était peu sociable et ne s'en cachait pas.

—Oui, mon cher Monsieur Courval, dit-il au père de Marcel avec un rire quelque peu forcé, je suis un vrai sauvage et je vis en conséquence, ne quittant pas mon perchoir de Ker-ahuel où, comme feu mon père, j'ai pris ma retraite avant l'âge. Je n'en sors que pour aller en mer sur mon bateau de pêche avec mon vieux Guillaume, mon ancien compagnon de bord, qui cumule aujourd'hui les fonctions de domestique, de cuisinier et de matelot.

Il partage mes goûts et n'aime guère à quitter sa demeure ou plutôt sa tanière, car, tout comme moi, Guillaume est un ours, et vous ne nous verrez pas souvent, mon cher Monsieur, en dépit de notre voisinage.

D'ailleurs, à quoi bon risquer d'être importun et de se gêner mutuellement?... Vivre indépendant, c'est le moyen d'être tranquille et heureux. Liberté, *libertas*, voilà ma devise.

Sur cette profession de foi, faite d'un ton bon enfant, mais qui n'en contenait pas moins une invitation fort claire à rester chacun chez soi, le capitaine congédia ses visiteurs avec un petit sourire goguenard.

Un quart d'heure plus tard, ceux-ci prenaient possession de leur nouvelle habitation, une très simple mais gentille maisonnette, contrastant agréablement avec le froid et sévère donjon qu'elle avoisinait.

La paysanne retenue par M. Courval comme bonne à tout faire, était déjà à son poste. Sœur d'un pauvre pêcheur de Tormor, Marianne Gabrec était une brave et honnête fille, active et prompte à la besogne.

Elle eut tôt fait de procéder à l'installation de l'humble logis, et, quand vint le soir, l'aspect propre et soigné de la petite salle à manger, le fumet d'une appétissante soupe au choux firent oublier à Marcel les fâcheuses impressions de l'arrivée.

Dès le lendemain matin, M. Courval fit faire à son fils une promenade le long de la côte qui les amena à Ty-goarn, petit poste de guet occupé par trois ou quatre douaniers, dont le chef était précisément l'obligeant brigadier qui avait signalé au père de Marcel la maisonnette vacante de Ker-ahuel. M. Courval voulait remercier de nouveau le digne homme, qui reçut avec empressement ses visiteurs et leur présenta son neveu Yvon, habitant le petit bourg maritime de R... d'où, pendant ses vacances, il venait à bicyclette rendre visite à son oncle Kérostin.

Ce jeune garçon de seize ans, solidement taillé, à l'air franc et débrouillard, plut dès le premier abord au père de Marcel, qui jugea que son fils trouverait en lui un agréable compagnon de promenade.

Comme, de leur côté, les deux jeunes gens semblaient tout prêts à sympathiser, l'accord se fit rapidement.

Il fut convenu qu'Yvon viendrait plusieurs fois par semaine retrouver Marcel à Ker-ahuel pour lui apprendre à canoter, à nager, à pêcher : tous exercices intéressants, utiles et propres à fortifier la santé d'un convalescent.

Rendez-vous fut pris pour le lendemain même, et l'on se sépara fort satisfaits de part et d'autre.

Marcel et Yvon ne tardèrent pas à se lier d'amitié et à se voir de plus en plus fréquemment. Ils se réunissaient généralement sur la petite plage de Ker-ahuel où M. Courval se plaisait à les voir se livrer à leurs sports favoris.

Un jour, ce dernier fut rencontré par le capitaine Toulinec qui, en apercevant les deux jeunes gens, demanda quel était ce camarade de Marcel.

A peine renseigné, le capitaine fronça le sourcil, et se penchant vers son interlocuteur :

— Mauvaise relation pour votre fils, mon cher voisin ! dit-il confidentiellement. Méchante race, en effet, que celle des douaniers, des faïnéants, des propres à rien, qui, sous prétexte de surveiller la côte, flânent le jour et dorment la nuit, soi-disant à l'affût de contrebandiers qui n'existent que dans leur imagination. Car la contrebande, voyez-vous, c'est de la blague, et moi qui vous parle, je n'ai encore jamais vu ici la queue d'un de ces redoutables oiseaux érigés en épouvantails et inventés pour les besoins de la cause. Croyez-moi, les douaniers sont une vilaine engeance et n'attirez pas ici un des leurs, dont la compagnie ne vaut rien pour votre fils. A bon entendeur, salut

Et Toulinec, tournant les talons, regagna d'un pas nerveux et saccadé son vieux manoir.

M. Courval se garda, comme bien l'on pense, de prendre au sérieux cette virulente sortie contre de dignes fonctionnaires qu'il savait être de braves et loyaux serviteurs de l'Etat. Il ne vit là qu'une boutade imputable à l'exaltation d'un cerveau mal équilibré, et s'amusa à raconter la scène aux deux jeunes gens, qui rirent avec lui des préventions de l'irascible capitaine.

— Il est sûr, conclut Yvon, que cet honnête M. Toulinec se trompe bien s'il croit vainement que le métier de douanier est une sinécure. Sur cette côte écartée et d'accès difficile, la contrebande s'exerce au contraire activement, et pas plus tard que le mois dernier, les "toc-toc" ou agents de la régie ont saisi dans une auberge du bourg de R... où j'habite, plus de cinquante litres de rhum et de liqueurs, introduits frauduleusement, c'est-à-dire sans déclaration préalable.

Aussi mon oncle s'est-il juré de pincer quelques-uns des principaux coupables, pourvoyeurs de ces marchandises illicites. Il croit justement être sur la piste de l'un d'eux, et il se pourrait qu'avant peu la capture du délinquant donnât un éclatant démenti aux asser-

tions plus ou moins aventurées de messire Toulinec.

— Puisses-tu dire vrai, s'écria Marcel, ne serait-ce que pour voir le nez que ferait alors le capitaine !

— Pour cela, il n'y a qu'à attendre la suite des événements en s'armant de patience, déclara M. Courval.

— En s'armant de patience et en ouvrant l'œil, observa Yvon. C'est bien ce que fait mon oncle, et j'ai l'idée qu'il réussira.

— Amen ! conclut le père de Marcel en donnant le signal du départ.

Deux jours après cette conversation, M. Courval dut regagner précipitamment Paris, où il était rappelé pour affaires urgentes.

Il confia aux bons soins de Marianne son fils, dont il importait de ne pas interrompre la cure d'air, et partit en annonçant son très prochain retour.

Cette même après-midi, Yvon vint voir comme d'habitude son ami Marcel, qui lui trouva l'air soucieux. Invité à en donner la raison, le jeune garçon s'expliqua ainsi :

— Comme je n'ai pas de secret pour toi, Marcel, je vais te confier le sujet de ma préoccupation. A la suite de circonstances où j'ai joué un certain rôle, mon oncle est, je crois, sur le point d'arrêter le présumé contrebandier dont je te parlais pas plus tard qu'avant-hier, et dame ! c'est une entreprise forcément dangereuse.

Le personnage en question dont je dois encore taire le nom est un solide gaillard, habitant une maisonnette isolée non loin de R... Pêcheur de son état, il navigue toujours seul, n'emmenant parfois comme compagnon ou plutôt comme mousse qu'un gamin de quatorze ans, que je connais bien. Mis en éveil par les allures suspectes de cet individu, mon oncle m'a chargé de faire causer le gamin et d'essayer de lui tirer, comme on dit, les vers du nez. Mais Jobic n'est pas bavard, et ce n'est que ce matin qu'il a laissé échapper un renseignement utile : à savoir, qu'il ne pourrait m'accompagner demain en promenade comme je le lui proposais, devant prendre la mer cette nuit et probablement la suivante.

Muni de ce tuyau, mon oncle, qui flaire là dessous une opération de contrebande, va faire bonne garde toute la nuit et surveiller le retour du bateau de pêche. Tout cela donne à réfléchir, tu comprends ?

— Oui, répondit Marcel, et je prends part à tes soucis : ne manque pas au moins de venir m'apprendre dès demain le résultat final ?

— C'est entendu, reparti Yvon... Mais, tiens, vois donc au large cette goélette qui semble stationnaire tant elle évolue lentement, c'est à croire qu'elle a dû subir quelque avarie ?

— C'est possible, dit Marcel après avoir regardé dans la direction indiquée. En tout

cas, comme nous n'y pouvons rien, reprenons nos occupations et apprends-moi encore à godailler.

Quand, deux heures plus tard, le jeune garçon ayant pris congé de son camarade, rentra chez lui, de gros nuages obscurcissaient l'horizon.

— Vous arrivez à temps, lui dit Marianne : il va pleuvoir ; ce qui ne fera pas précisément l'affaire de notre voisin, un fameux original, décidément ! N'a-t-il pas imaginé d'étendre son linge sur la terrasse, pensant sans doute qu'il sécherait plus vite là-haut au grand air. Bonne idée si le temps n'était pas à la pluie, mais il n'a pas même songé à lever le nez pour s'assurer de l'état du ciel... Est-il assez drôle !

Marcel sourit, haussa les épaules, et, comme il avait grand-faim, se mit à table sans plus tarder.

Après le dîner, il monta dans sa chambrette et voulut lire ; mais sa pensée vagabonde l'emportait, tantôt près de son père absent, tantôt près du brigadier des douanes qu'il se représentait à cette heure en faction sur la côte, l'œil au guet.

Finalement il se leva, ouvrit distraitemment la fenêtre et regarda au dehors. La pluie avait cessé.

Brillant dans un ciel découvert, la lune éclairait la mer sur laquelle se détachaient en face l'îlot du Ror'hdu, et, plus loin, très à gauche, la noire silhouette d'un navire.

— Comment ! la goélette est toujours là ? se demanda avec étonnement l'adolescent. Ce n'est pas possible !

Et pourtant c'était vrai. Marcel put s'en convaincre lorsqu'il eut braqué ses jumelles sur la forme entrevue et qui prit alors à ses yeux l'aspect d'un grand trois-mâts, dit brick-goélette.

Le bâtiment avait cargué ses voiles et semblait immobile. Que faisait-il là ? Marcel cherchait vainement à se l'expliquer, quand son attention fut attirée par l'apparition d'un point lumineux qui brilla un moment, tout au loin sur les flots, s'éteignit, se montra de nouveau et disparut encore.

Ce phénomène se répéta pendant un certain temps. Le jeune Courval se sentait de plus en plus intrigué.

Il n'était pas au bout de ses surprises.

Comme il reportait son regard vers la goélette toujours stationnaire, il vit s'en détacher une ombre que sa lorgnette lui révéla être une petite barque. Elle se dirigeait vers la terre.

— C'est un canot qu'on envoie du bord pour chercher du secours, pensa aussitôt Marcel qui ne quitta plus des yeux la légère embarcation.

Celle-ci piquait droit vers l'îlot du Ror'hdu, qui la cacha bientôt aux regards.

Marcel s'attendait à la voir reparaitre quand elle aurait doublé l'îlot, mais son espoir fut

déçu : le canot ne se montra plus. Ceux qui le montaient avaient dû aborder à la Roche Noire, mais dans quel but ?

Quel secours pensaient-ils donc trouver en ce lieu désert et privé de toutes ressources ?

Le jeune garçon se perdait en conjectures. Enfin, au bout de deux heures, perdant patience, il cessa sa faction et alla se coucher.

Le lendemain matin, à peine réveillé, son premier soin fut de jeter un coup d'œil sur la mer : elle était déserte et la goélette avait disparu.

Toute la matinée le jeune Courval demeura rêveur. Il ne fut tiré de ses préoccupations que par l'arrivée, au début de l'après-midi, de son camarade Yvon. Ce dernier lui fit part aussitôt, d'un air penaud, de la déconvenue de son oncle, revenu bredouille de son expédition nocturne.

La surveillance exercée autour de la demeure du pêcheur suspect n'avait donné aucun résultat, et Kérostin avait vu, avec dépit, le prétendu contrebandier rentrer tranquillement chez lui au point du jour, ne rapportant de sa tournée en mer qu'un abondant lot de poissons.

Marcel raconta alors à son tour les mystérieux événements de la nuit et l'étrange spectacle auquel il lui avait été donné d'assister.

Il sut si bien éveiller la curiosité d'Yvon que celui-ci consentit sans peine à participer au plan qu'avait élaboré son ami.

Il s'agissait de se rendre à la Roche Noire au moyen du petit bateau dont disposait Marcel, afin d'y chercher l'explication de la descente nocturne dont quelques traces révéleraient peut-être le but.

Ce ne fut pas sans une secrète émotion que les deux jeunes gens mirent le pied sur cet îlot du Ror'hdu, qu'ils connaissaient bien cependant pour l'avoir plusieurs fois accosté au cours de leurs promenades en mer.

Ils en inspectèrent les abords, la surface dénudée, hérissée çà et là de sombres rochers, mais ne découvrirent aucun indice dénotant une récente visite de ces lieux. Déçus dans leurs recherches, ils allaient se rembarquer, lorsque l'œil scrutateur de Marcel remarqua, parmi le varech desséché qui jonchait le sol, quelques touffes de goémon plus frais et plus vert, étalées à proximité d'un gros rocher qui s'élevait non loin du rivage.

Frappé de cette anomalie, le jeune garçon ramassa deux ou trois de ces touffes, repoussa du pied les autres, et s'arrêta tout à coup comme pétrifié. . . Il venait de mettre à jour un large anneau de fer ! . . .

Sans perdre un instant, Marcel s'agenouilla et se mit à dégager fébrilement l'espace qui entourait l'anneau et que recouvrait une épaisse couche de goémon. Alors une dalle de pierre, mesurant environ quatre-vingt-dix centimètres de long sur soixante-dix de large, s'offrit à ses regards. Marcel se releva d'un bond, et d'une

voix étouffée appela Yvon, qui resta à son tour frappé de stupeur en présence de la découverte de son camarade.

Après s'être rapidement concertés, les deux amis réunirent leurs efforts et réussirent à soulever la dalle, qui était fort pesante.

Elle masquait l'entrée d'un escalier souterrain, qui s'enfonçait presque à pic dans le sol. Marcel s'y engagea résolument ; mais, lorsqu'il eut descendu une dizaine de marches, il se trouva devant une porte blindée et solidement close.

Il se hâta donc de remonter, et, aidé d'Yvon, remit en place dalle et varech ; puis, s'adressant à son compagnon :

— A présent, lui dit-il, en route et droit chez ton oncle. Il sera content de nous, car une heureuse chance nous a, je crois, fait découvrir le pot aux roses.

Kérostin avait écouté avec un visible intérêt le long récit de Marcel. Lorsque ce dernier eut fini de parler, le brigadier, dont le visage sombre au début s'était progressivement déridé, se leva vivement, et laissant éclater sa satisfaction :

— Bravo ! mon jeune ami, dit-il d'un ton joyeux. . . Vous avez fait de bonne besogne. Grâce à vous, tout s'éclaire, tout s'enchaîne, et les événements qui se succèdent depuis vingt-quatre heures s'expliquent tout naturellement.

Il devient évident que le pêcheur soupçonné par moi est bel et bien un roublard, de connivence avec certains bâtiments de commerce pratiquant la contrebande.

La goélette qui rôdait hier dans ces parages fait sûrement partie de ces navires, et Le Fur, je puis bien le nommer à présent, devait avoir été avisé de sa prochaine arrivée. D'où sa sortie en mer pour aller chercher à bord les marchandises prohibées.

Les mystérieuses lueurs aperçues hier soir au large étaient des signaux de reconnaissance envoyés à la goélette par le bateau de pêche.

Une fois en possession des colis frauduleux, Le Fur n'a pas manqué d'aller les mettre en sûreté dans une cachette connue de lui seul. Et maintenant qu'un hasard providentiel vous a fait découvrir cette cachette, le dénouement est facile à prévoir.

Le mousse Jobic, trop bavard, n'a-t-il pas parlé à Yvon de deux excursions en mer consécutives ?

Parbleu, la seconde, qui s'effectuera dans la nuit prochaine, ne peut avoir d'autre but que de prendre livraison de tout ou partie des marchandises déposées dans le souterrain du Ror'hdu, mais, tonnerre de Brest, cette fois, messire, Le Fur trouvera à qui parler. J'ai mon plan moi aussi, et comme votre concours m'est nécessaire pour son exécution, je vais vous l'expliquer et vous donner à tous deux mes instructions.

Ce même soir, à la tombée du jour, un canot accostait sans bruit l'îlot de la Roche Noire. Habilement dissimulé dans une petite crique il s'y confondait avec la terre.

Les rameurs, deux jeunes gens, débarquèrent prestement et furent suivis par deux hommes qui étaient couchés au fond du bateau.

Tous quatre se dirigèrent alors vers l'intérieur de l'île.

Arrivés près d'un gros rocher isolé, ils firent halte :

— C'est ici, dit l'un des deux jeunes gens.

— Alors, vite à l'ouvrage, prononça un des deux hommes.

Et joignant le geste à la parole, il fit si bien que, moins de dix minutes après, il se trouvait à plusieurs pieds sous terre en face de la porte blindée qui, quelques heures auparavant, avait arrêté dans ses investigations certain curieux de notre connaissance.

L'homme tira de sa poche une lampe électrique et examina attentivement le pourtour de la porte.

Un soupir de satisfaction s'échappa bientôt de ses lèvres :

— Voici le bouton à ressort ! proféra-t-il à mi-voix ; je n'aurai pas besoin de mes outils.

Ce disant, il pressa du doigt la tête d'un gros clou formant saillié, un bruit de déclic se fit entendre, et le panneau de fer s'entr'ouvrit.

L'homme le poussa, fit un pas et regarda autour de lui. Il était dans un caveau, bas d'étage, ayant environ cinq mètres de long sur trois de large.

Sur le sol s'alignaient plusieurs caisses clouées, trois ou quatre sacs fermés et deux petits barils hermétiquement clos.

Le visiteur ouvrit délibérément un des sacs, força le couvercle d'une caisse, et, suffisamment renseigné sans doute, appela à haute voix :

— Doublet, et vous, les enfants, arrivez, je vous attends !

*

* *

Entouré de Marcel, d'Yvon et du douanier Doublet, un vigoureux gaillard à carrure athlétique, le brigadier Kérostin faisait maintenant ses dernières recommandations :

— La première partie du programme s'est bien accomplie, conclut-il ; il s'agit d'exécuter la seconde.

Nul doute que le maître de céans ne vienne bientôt rendre visite au stock de marchandises que voilà, pour en retirer quelques-unes : épices, tabac, café ou rhum. Il se jettera ainsi, de lui-même, dans la gueule du loup.

Mais pour cela il faut qu'il n'ait aucun soupçon. Que Marcel et Yvon repartent donc au plus vite, qu'ils referment l'entrée du souterrain

et se rembarquent pour ne revenir nous prendre ici que demain matin au point du jour.

Doublet et moi resterons seuls dans cette caverne, où nous guetterons toute la nuit l'arrivée de cette canaille de Le Fur. Nous l'attendrons de pied ferme, car nous sommes bien armés, sur le qui-vive, et un homme averti en vaut deux.

A demain donc, les enfants, et gageons que, nous laissant deux au départ, vous nous retrouverez trois au retour.

— Dieu vous entende et vous garde ! s'écria Yvon qui eût voulu partager les dangers de son oncle, mais sentait toute résistance inutile.

Et entraînant Marcel, il quitta le souterrain, dont l'entée fut soigneusement refermée et dissimulée comme précédemment sous une couche de varech.

Yvon venait de mettre la dernière main à ce travail, et précédant Marcel, gagnait rapidement la côte, quand, s'arrêtant tout à coup, il se baissa, revint en hâte sur ses pas, et empoignant à bras le corps son compagnon stupéfait, le coucha brusquement à terre.

En même temps, il lui chuchotait à l'oreille :

— Trop tard pour repartir... Un bateau accoste la pointe de l'île ; ce doit être le contrebandier. Tâchons d'atteindre, en rampant, ces rochers derrière lesquels nous nous cacherons.

Aussitôt dit, aussitôt fait. Bientôt, tapis entre deux gros blocs de pierre, les jeunes gens, l'œil au guet, virent passer à moins de vingt pas un homme de haute taille vêtu en matelot, la tête en partie entourée d'un épais mouchoir qui empêchait de distinguer ses traits.

— Cela m'a tout l'air de Le Fur, murmura très bas Yvon.

Mais, à la grande surprise des deux amis, le nouveau venu n'était pas seul.

Derrière lui marchait un second individu, plus petit, assez gros et dont la figure était également à moitié recouverte par un foulard.

Les deux hommes s'acheminaient en droite ligne vers le souterrain.

Yvon se sentit envahi par une vive inquiétude. Ce second personnage n'était pas assurément le mousse Jobic, frêle gamin de quinze ans. En tout cas, la présence de cet acolyte constituait un danger nouveau et imprévu pour le brigadier qui ne s'attendait à voir paraître qu'un seul adversaire. Le jeune garçon n'hésita pas.

— Marcel, chuchota-t-il, je vais prêter main forte à mon oncle.

— Je te suis, fut la réponse laconique de son camarade.

Étouffant le bruit de leurs pas, les deux amis se dirigèrent en hâte vers l'entrée de l'escalier secret où les deux hommes venaient de disparaître, et là, ils s'arrêtèrent un moment, le cœur battant.

Presque aussitôt retentit au-dessous d'eux la voix claire et impérieuse du brigadier commandant :

— Rendez-vous; haut les main ! au nom de la loi, je vous arrête.

Un formidable juron répondit à cet ordre, un coup de feu déchira l'air, immédiatement suivi d'un bruit de lutte violente. Sans même se concerter, Yvon et Marcel s'élançèrent, et aux cris de : " Tenez, bon, brigadier voilà du secours ", firent irruption dans la caverne.

Un dramatique spectacle s'offrit à leurs regards. A demi en équilibre sur une caisse où elle avait dû être précipitamment déposée, la lampe électrique du brigadier éclairait deux terribles corps à corps où l'acharnement semblait égal de part et d'autre.

L'apparition du renfort, surgissant de façon aussi bruyante qu'inattendue, modifia instantanément la face des choses. La fureur des agresseurs pris de panique tomba comme par enchantement. Le plus grand se rendit, sans plus de résistance, à Doublic. L'autre, avec un grognement sourd, abaissa ses bras et se laissa mettre les menottes par Kérostin, qui s'embrassa ensuite d'exprimer aux deux jeunes gens ses chaleureuses félicitations pour leur efficace et courageuse intervention.

— C'est moi, expliqua-t-il, qui ai tiré en l'air un coup de revolver en guise de dernière sommation. Sans en tenir compte, les coquins se sont rués sur nous. Vous savez la suite, mais il serait intéressant de savoir à quels drôles nous avons affaire ?

En achevant ces mots, le brigadier alla droit au robuste gaillard que tout lui faisait supposer être Le Fur, et arracha le foulard qui lui cachait en partie le visage. Un cri d'étonnement s'échappa de ses lèvres: il avait devant lui Guillaume, le domestique de Ker-ahuel.

— Guillaume, l'homme de confiance du maître de Ker-ahuel, s'écria-t-il avec stupeur. Ah bien, par exemple, si je m'attendais à celle-là!... Mais qui diable peut être l'autre ?

Et le plus en plus intrigué, Kérostin courut à l'individu dont il avait ligotté les bras et les jambes. D'un revers de main il fit sauter l'épais mouchoir qui voilait les traits de l'inconnu et approcha la lumière de son visage.

Ce fut un coup de théâtre. Quatre exclamations de surprise ébranlèrent cette fois les voûtes du sombre caveau.

L'homme ainsi démasqué n'était autre que le capitaine Stephen Toulinc ne en personne.

Il y eut un court silence. Abasourdis, les spectateurs de cette scène croyaient rêver. Le capitaine, lui, ne broncha pas.

Muet, immobile, il se contentait de rouler des yeux de dépit et de rage, tel un loup pris au piège.

Ce fut le brigadier qui parla le premier. Il se planta, les bras croisés, devant son prisonnier, et le saluant avec une respectueuse ironie.

— Echanté, mon capitaine, dit-il, d'une rencontre qui va me permettre de vous démontrer, de façon péremptoire, deux vérités, que vous vous refusiez jusqu'ici à admettre : l'existence des contrebandiers et l'utilité des douaniers. Je pense que vous en voici convaincu ? S'il vous restait quelques doutes, les perquisitions qui ne tarderont pas à être faites dans certains manoirs de votre connaissance achèveraient, je crois, de les dissiper. Tout me porte à croire que ces perquisitions seront fructueuses et établiront un lien entre le repaire où nous sommes et les caves dudit manoir, lieux susceptibles d'être considérés tous deux comme des dépôts clandestins de contrebande.

Oui, capitaine, je prévois, pour votre plus grande édification, de sensationnelles surprises, notamment la découverte d'une savante organisation, dévoilant une entente avec certains navires louches et comportant des entrevues secrètes, une correspondance occulte, voire même un système de signaux pour communiquer avec lesdits navires.

— Oh ! brigadier, interrompit vivement à ce moment Marcel, quel trait de lumière pour moi que vos dernières paroles ! Nigaud que j'étais, je m'explique à présent la raison de la prétendue lessive, mise à sécher hier à 5 heures du soir, sur la terrasse aérienne de Ker-ahuel. Parbleu, ce linge flottant au vent n'était qu'un pavillon arboré pour informer la goélette qu'à terre on était prêt à marcher. Tout cela est clair, maintenant !

Kérostin sourit.

— J'ignorais ce détail, dit-il, mais ta supposition me paraît des plus vraisemblables. Qu'en pensez-vous, capitaine ?...

Toulinc ne répondit que par une rageuse imprécation et jeta sur Marcel un regard haineux.

— Vous refusez de me donner votre avis ? Libre à vous, capitaine. Peut-être vous montrerez-vous plus loquace devant le magistrat auquel vous serez bientôt présenté. Car le juge d'instruction tiendra sans doute à causer avec vous, mon cher Monsieur.

Il vous faut donc renoncer à rentrer directement chez vous et vous résigner à accepter le logement peu confortable qui vous sera offert en sortant d'ici.

Permettez-moi de prendre des mesures en conséquence.

Kérostin se retourna alors vers Yvon, et quittant son ton persifleur :

— Toi, mon garçon, dit-il, tu vas te rembarquer sur-le-champ avec Marcel et te rendre ensuite à bicyclette à Ty-goarn, où tu remettras au douanier de garde le billet que je vais écrire, et dans lequel je le charge d'aller en hâte prévenir les gendarmes de R... requis par moi, d'avoir à arrêter et ramener en prison les deux contrebandiers que voilà, coupables en outre de résistance, violences et coups envers

les agents de la loi. Doublet et moi attendrons ici l'arrivée des gendarmes, et, revolver en main, sauront tenir les coquins en respect. Partez, les enfants, et faites diligence.

Il est à croire que les messagers s'acquittèrent avec zèle de la mission, car le lendemain matin, dès la première heure, la stupéfiante nouvelle de l'incarcération de l'honorable capitaine Toulinec et de son digne serviteur se répandait comme une traînée de poudre parmi la plaisible population de la côte, produisant partout une profonde sensation.

Yvon, qui avait pris sa large part de ce dramatique dénouement, ne s'estimait pas cependant entièrement satisfait. S'il était fixé maintenant sur les coupables agissements du châtelain de Ker-ahuel, il ne s'expliquait pas encore l'étrange conduite du pêcheur Le Fur ni le mystère de ses sorties nocturnes.

Impatient d'éclaircir ce point obscur, il se ménagea un tête-à-tête avec le mousse Jobic, et profitant de l'émotion causée par l'arrestation du capitaine Toulinec, il persuada au gamin que ses relations avec le pêcheur réputé suspect l'avaient compromis, et que seuls des aveux complets le sauveraient de l'accusation de complicité.

Effrayé, Jobic révéla le secret des expéditions nocturnes de Le Fur et le modeste rôle qu'il y jouait. Elles avaient pour mobile la pêche aux feux.

Ce genre de pêche qu'on ne pratique qu'en bateau, la nuit, consiste à attirer le poisson au moyen d'un feu vif et clair allumé dans une poêle que l'on place à l'avant de la barque. Fascinés par l'éclat de la flamme, les poissons s'immobilisent à fleur d'eau autour de l'embarcation d'où l'on peut alors les larder aisément à coups de harpon.

Ce mode de pêche est prohibé comme étant trop fructueux et entraînant par là même la destruction des poissons. Ce qui n'empêche pas quelques pauvres diables de s'y livrer en secret, tentés qu'ils sont par l'attrait du fruit défendu et par l'appât d'un abondant butin.

Le Fur était l'un de ces pêcheurs, cela dit sans jeu de mots, et dès lors tout s'expliquait : ses prudentes allures, comme le troublant phénomène de la nuit précédente, c'est-à-dire l'apparition de ces lointaines et mobiles lumières entrevues sur la mer par Marcel et prises par Kérostin pour de conventionnels signes de ralliement.

Ces faits, on le voit, n'avaient rien de commun avec la contrebande et ne constituaient, en somme, qu'un simple délit de pêche.

Aussi, le brigadier, revenu de ses préventions, se montra-t-il indulgent et ne voulut pas, en le dénonçant, inquiéter l'imprudent pêcheur.

La sensationnelle capture du capitaine Toulinec, reconnu dans la suite pour un habile et

redoutable chef de contrebandiers, suffisait à sa gloire.

Comme Kérostin était juste et honnête, il attribuait cependant en grande partie son succès à Marcel.

Lors donc, qu'un mois plus tard, M. Courval, avant de regagner Paris, vint prendre congé de l'oncle d'Yvon et voulut le remercier, en même temps que son neveu, des attentions témoignées à Marcel, le brigadier l'interrompit par ces mots :

— Je n'ai droit à aucun remerciement de votre part, mon cher Monsieur, et vous renversez les rôles. C'est grâce à la perspicacité, aux judicieuses déductions et au courage de votre fils que j'ai pu accomplir un exploit qui me vaudra sans doute un avancement rapide.

C'est donc moi qui suis bien plutôt dans vos dettes.

— Eh bien ! si nous sommes quittes, repartit gaiement M. Courval, il me reste du moins à remercier le ciel de m'avoir conduit en ces lieux, où dans l'espace de quelques semaines mon fils aura pu recouvrer la santé, rencontrer un ami, obliger un brave fonctionnaire, faire châtier un coupable et déployer des qualités auxquelles le cœur d'un père n'est jamais insensible.

Voilà, conclut en souriant M. Courval, un séjour bien rempli et un bilan qui se passe, je crois, de commentaires.

Ce disant, il serra cordialement la main du digne brigadier et regagna sa demeure.

Une heure plus tard, le père et le fils, quittant à regret la Bretagne, roulaient vers Paris.

AUFRESNE.

(L'Etoile Noëliste)

Les géants des mers

LE capitaine Jean-Magnus Deus, écrivait en 1786 Denys de Montfort, était venu se reposer de ses expéditions maritimes à Dunkerque. Il m'a raconté que, dans un de ses voyages, étant par les quinze degrés de latitude Sud à une certaine distance de la côte d'Afrique, par le travers de l'île Sainte-Hélène et du cap Nigra, il fut pris d'un calme qui dura quelques jours, et il se décida à en profiter pour nettoyer son bâtiment et le faire approprier et gratter en dehors. En conséquence, on descendit le long du bord quelques planches suspendues, sur lesquelles les matelots se placèrent pour gratter et nettoyer le vaisseau. Ces marins se livraient à leurs travaux, lorsque subitement un de ces *encornets* (pieuvre), nommés en danois *auchertroll*, s'éleva du fond de la mer et jeta un de ses bras autour du corps de deux matelots, qu'il arracha tout d'un coup avec leur échafaudage, et les plongea

dans la mer ; il lança ensuite un second de ses bras sur un autre homme de l'équipage qui se proposait de monter aux mâts et qui était déjà sur les premiers échelons des haubans. Mais comme le poulpe avait saisi en même temps les fortes cordes des haubans, et qu'il était entortillé dans leurs enfléchures, il n'en put arracher cette troisième victime, qui se mit à pousser des hurlements pitoyables. Tout l'équipage courut à son secours ; quelques-uns sautant sur les harpons et les fouanes, les lancèrent dans le corps de l'animal, qu'ils pénétrèrent profondément, pendant que les autres, avec des couteaux et des herminettes ou petite haches, coupèrent le bras qui tenait lié le malheureux matelot, qu'il a fallu retenir de crainte qu'il ne tombât à l'eau, car il avait entièrement perdu connaissance.

“ Ainsi mutilé et frappé dans le corps de cinq harpons . . . ce terriole poulpe, suivi de deux hommes, chercha à regagner le fond de la mer par la puissance seul de son énorme poids. Le capitaine Deus, ne désespérant pas encore de ravoir ses hommes, fit filer les lignes qui étaient attachées aux harpons ; il en tenait une lui-même et lâchait de la corde au fur et à mesure qu'il sentait du tiraillement ; mais quand il fut presque arrivé au bout des lignes, il ordonna de les tirer à bord, manœuvre qui réussit pendant un instant, le poulpe se laissant remonter ; ils avaient déjà embarqué ainsi une cinquantaine de brasses, lorsque cet animal lui ôta toute espérance en pesant de nouveau sur les lignes qu'il força de filer encore une fois. Ils prirent cependant la précaution de les amarrer et de les attacher fortement à leur bout.

“ Arrivés à ce point, quatre de ces lignes se rompirent ; le harpon de la cinquième quitta prise et sortit du corps de l'animal en faisant éprouver une secousse très sensible au vaisseau . . .

“ C'est ainsi que ce brave et honnête capitaine eut à regretter d'abord ses deux hommes . . . Quant à l'homme qui avait été serré dans les replis d'un bras du monstre et auquel le chirurgien du navire prodigua, dès le premier instant, tous les secours possibles, il rouvrit les yeux et recouvra la parole ; mais ayant été presque étouffé et écrasé, il souffrait horriblement, bien que la frayeur eût aliéné ses sens ; il mourut la nuit suivante dans le délire.”

Le bras qui avait été tranché du corps du poulpe mesurait cinq brasses ou 25 pieds de long ; il était garni de ventouses larges “ comme une cuiller à pot ”. Comme il n'avait pas été tranché à la base parce que le monstre n'avait pas même montré sa tête hors de l'eau, le capitaine estimait que le bras entier aurait pu avoir 35 ou 40 pieds de long.

Dans les parages de Ténériffe, le lieutenant Rouyer, en 1861, rencontra également un poulpe géant. Il fit tirer dessus, mais une

vingtaine de balles qui l'atteignirent ne parurent le gêner en aucune manière. Grâce à un nœud coulant habilement lancé, les hommes réussirent à monter à bord un tronçon de la queue. Le combat pour s'emparer de l'animal avait duré trois heures ; la bête vomissait de l'écume, du sang, des matières gluantes qui répandaient une forte odeur de musc ; elle finit par plonger et ne reparut plus. Le capitaine évaluait le poids du monstre à 2 ou 3,000 kilos.

“ Depuis que j'ai vu cet étrange animal, disait-il, je soupçonne la mer de n'avoir pas dit son dernier mot et de tenir en réserve quelques rejets des races éteintes . . .”

On sait, d'ailleurs aujourd'hui, que les cachalots descendent à une grande profondeur pour saisir les poulpes gigantesques, dont ils se nourrissent habituellement. Il est assez facile d'évaluer la taille habituelle des grandes céphalopodes, 12, 15 et jusqu'à 17 mètres de long, armés de bras gros comme un corps d'homme sur lesquels s'alignent cent ventouses de 0 m. 25 de diamètre et autant de griffes acérées.

Coiffé par les bras du poulpe, dont les griffes et les ventouses laisseront, après la lutte, sur la peau des marques indélébiles, le cachalot s'élance vers la surface pour échapper à l'asphyxie.

Plusieurs navigateurs ont été parfois témoins de ces formidables combats. Entre autres, le prince de Monaco.

“ Un beau jour, raconte-t-il, je faisais route pour les Açores, quand de majestueuses projections d'eau s'étant élevées à l'horizon de la mer calme, on vit sans peine qu'elles avaient pour cause les ébats d'un être colossal dont le corps se dressait de temps en temps comme une tour et qui dispersait l'eau en gerbes formidables avec le fouet de sa queue. Après cette agitation, l'endroit où elle avait eu lieu garda une nappe blanche, laiteuse, reconnaissable à plusieurs milles.”

Quand le navire du prince arriva à cet endroit, il y trouva la tête fraîchement détachée d'un grand poulpe des profondeurs.

O mers, que vous savez de lugubres histoires . . .

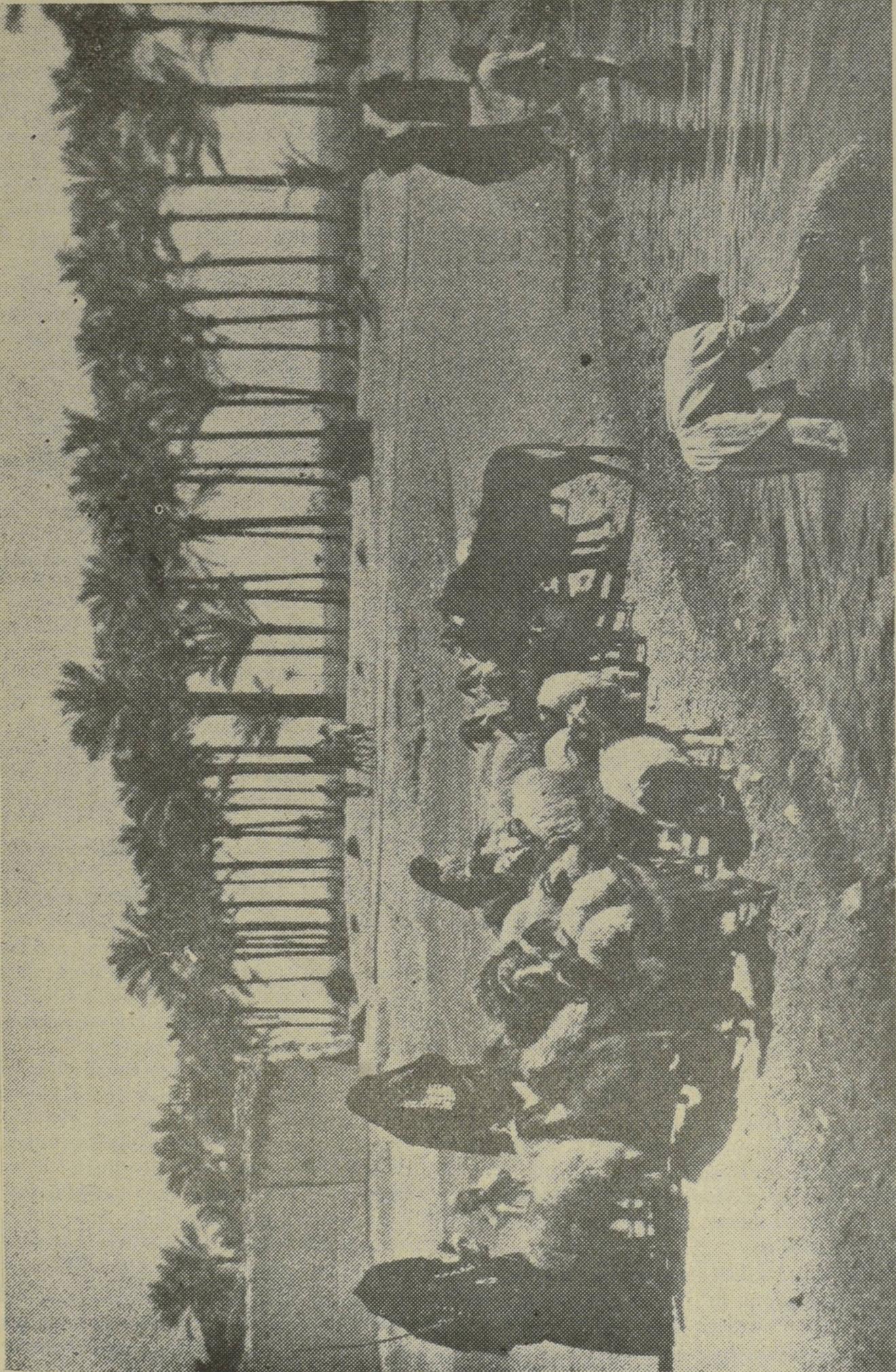
M. W.

Quand Dieu fait un homme riche, c'est pour s'en servir ; quand il le fait pauvre, c'est pour le servir.

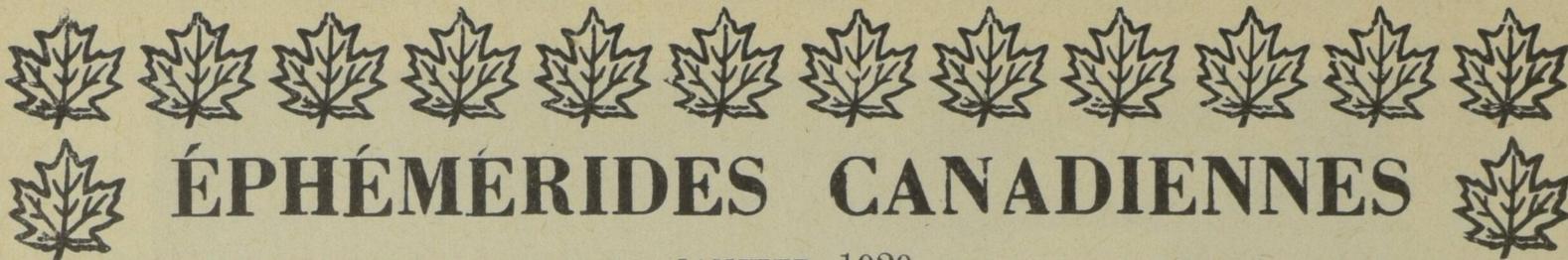
Père Louis LALANDE, S.J.

Rien n'est si précieux que le temps : de même qu'un cheveu ne périra pas de notre tête sans permission divine, ainsi aucun moment du temps ne périra sans qu'il nous en faille rendre compte.

Saint BERNARD.



PAYSANS ÉGYPTIENS LAVANT LEURS MOUTONS DANS UN CANAL D'IRRIGATION



JANVIER 1929

2.— M. Robert L. Burnap, assistant gérant général du service des marchandises du Canadien National, est nommé vice-président du même réseau. M. Burnap aura charge de la circulation en remplacement de M. A.-T. Weldon.

3.— Une agence de presse annonce de Rome que les martyrs Jésuites canadiens seront canonisés avant la fin de l'année jubilaire, c'est-à-dire, avant le 30 juin prochain.

— On annonce que M. H.-H. Melanson, gérant général du service des voyageurs au Canadien National, vient d'être promu assistant vice-président du même réseau avec résidence à Montréal.

7.— À Québec, l'hon. H.-G. Carrol, lieutenant-gouverneur de la Province, ouvre solennellement la troisième session de la dix-septième Législature.

M. G.-D. Bouchard député de St-Hyacinthe, y est élu président de l'assemblée, en remplacement de l'hon. Hector Laferté, nommé récemment ministre de la Colonisation.

8.— Les Conservateurs de Québec protestent contre la conduite de M. J. T. Anderson, chef du gouvernement conservateur de la Saskatchewan, qui vient de passer des règlements attentatoires aux droits des catholiques.

— Le doux temps suivi de pluie que nous avons eu depuis quelques jours a fait gonfler nos rivières. La débacle se produit même sur une partie de la Chaudière et de la rivière Etchemin. On ne signale aucun dégât.

10.— Par un rapport que vient de déposer l'hon. M. L.-A. David, secrétaire provincial, on apprend que l'assistance publique a distribué cette année \$2,224,632.52 aux institutions charitables de notre province.

— Dans une réponse à une délégation de la "Canadian Chamber of Commerce", l'hon. M. King, premier ministre du Canada, déclare que le Gouvernement fédéral désire le développement du Saint-Laurent selon les meilleurs intérêts du Canada.

13.— À l'Hôtel du Parlement de Québec, s'ouvre le congrès des agronomes de la province, sous la présidence de M. Narcisse Savoie, B. S. A.

— Dans une circulaire à son clergé en date du 22 décembre 1929, S. G. Mgr J.-H. Prud'homme, évêque de Prince-Albert et Saskatoon, proteste énergiquement contre le projet d'amendement de la loi scolaire que veut faire

passer le gouvernement de la Saskatchewan, et qui tendrait à faire disparaître les emblèmes religieux de toutes les écoles publiques de cette province.

— Le R. P. Ubald Langlois, O.M.I., curé de St-Joachim, au diocèse d'Edmonton, vient d'être nommé provincial des Oblats de l'Alberta et de la Saskatchewan.

14.— On apprend que l'hon. L.-A. Cannon, de Québec, juge de la Cour d'appel de la province, vient d'être nommé à la Cour suprême du Canada, en remplacement de l'hon. juge Mignault, démissionnaire.

15.— A Worchester, Mass., décède M. l'abbé Edmond Généreux, prêtre du diocèse de Québec, à l'âge de 76 ans et quatre mois.

— *L'Enseignement primaire*, revue pédagogique de Québec, fondée par feu J.-B. Cloutier, et que dirige depuis plusieurs années M. le Commandeur C.-J. Magnan, reçoit du Saint Père une bénédiction apostolique à l'occasion du cinquantième anniversaire de sa fondation.

— À l'Hôtel-Dieu de St-Hyacinthe, décède Mgr P.-Z. Decelles, P.D., chanoine de la cathédrale de Saint-Hyacinthe, et ancien vicaire-général de ce diocèse, à l'âge de 66 ans et neuf mois.

16.— Le feu détruit complètement le collège de St-Ludger de la Rivière du Loup. Cette maison, qui était un externat, était dirigée par les RR. FF. des Ecoles Chrétiennes.

17.— Un incendie se déclare à l'immeuble occupé par la Maison G. Seifert & Son, de Québec, et tout l'intérieur de l'édifice est détruit. Les pertes s'élèvent à au-delà d'un demi-million de piastres.

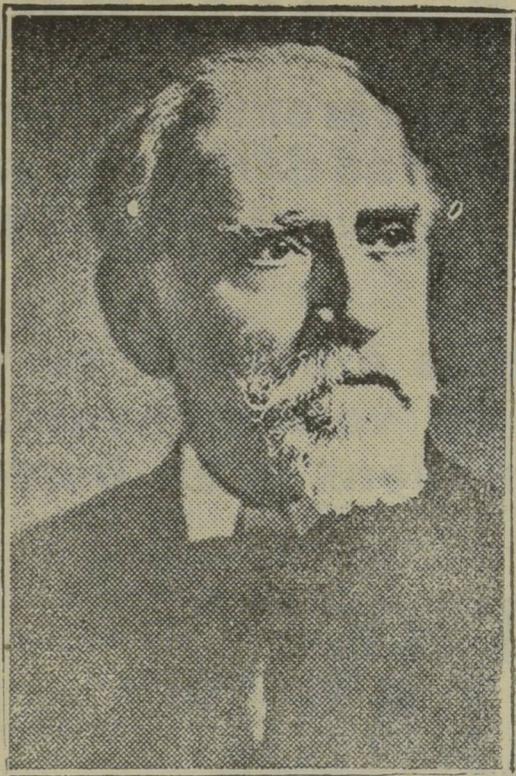
18.— A Warwick, décède M. l'abbé Elisée Gravel, curé de cette paroisse, à l'âge de 65 ans et dix mois.

20.— À Québec l'Association des sports d'hiver donne sa fête de nuit.

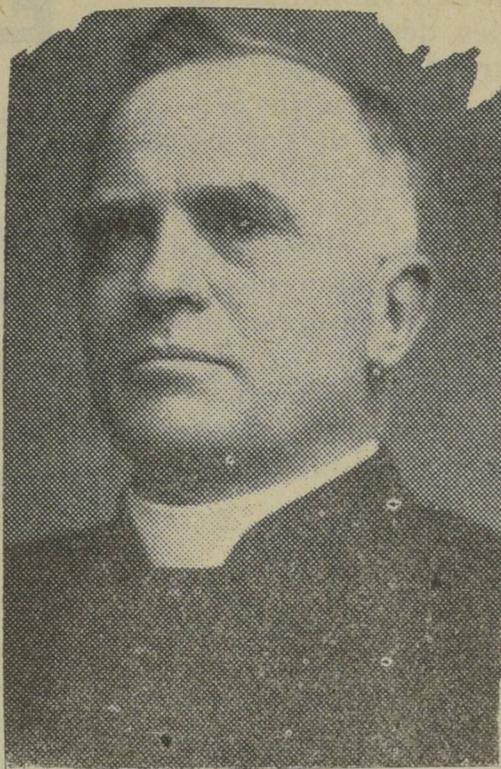
Plus de 40,000 personnes assistent à l'assaut de nos murs que défendent nos militaires, et qu'attaquent nos raquetteurs. La fête se termine par un superbe feu d'artifice.

— À l'hôpital St-Joseph des Trois-Rivières, décède M. le chanoine Louis-Arthur Dusablon, curé de Louiseville, à l'âge de 63 ans.

21.— Tous les radiophiles du Canada qui étaient aux écoutes à six heures ce matin ont pu entendre le discours que notre gracieux souverain, S. M. Georges V, a prononcé à l'ouverture



FEU M. CHARLES HUOT

FEU M. LE CHANOINE
MAXIME FILLION

de la Conférence navale de Londres. Les discours de M. Ramsay MacDonald, premier ministre de l'Angleterre, et de M. André Tardieu, premier ministre de France, sont aussi irradiés à tous les postes du C.N.R.

— Parce que les membres du Comité conservateur de Québec n'ont pas voulu adopter sa motion de censure contre le gouvernement conservateur de la Saskatchewan, persécuteur des Canadiens-français, Maître Armand Lavergne donne sa démission comme membre de ce comité.

22.— Dans une lettre à Mgr L.-A. Pâquet, doyen de la Faculté de Théologie de l'Université Laval, qui paraît aujourd'hui dans l'*Action Catholique*, S. Em. le Cardinal Rouleau, archevêque de Québec, annonce la composition du Conseil Administratif de la nouvelle Académie canadienne Saint-Thomas d'Aquin. Ce conseil se composera comme suit : Président : Mgr L.-A. Pâquet, de Québec; secrétaire; le R. P. Marie-Ceslas Forest, O.P., de Montréal; secrétaire-adjoint M. l'abbé Arthur Robert, de Québec; conseillers : Mgr Wilfrid Lebon, supérieur du Collège de Ste-Anne-de-la-Pocatière, le R. P. J.-M. Rodrigue Villeneuve, O.M.I., d'Ottawa, et M. l'abbé Lucien Pineault, de Montréal.

23.— Dans le discours qu'il prononce à la Chambre, l'hon. M. A. R. McMaster, trésorier provincial, annonce que la Province de Québec a cette année un surplus de \$4,011,795.62.

24.— Le feu éclate au magasin de M. Téléphore Simard, de Québec, et une partie du

stock est détruit. Au cours de l'incendie, un pompier, M. Gérard McCallum, 24 ans, se fait écraser par un amas de briques et meurt victime de son devoir.

27.— Dans une lettre adressée à S. G. Mgr l'évêque de Prince-Albert, S. G. Mgr Ovide Charlebois, O.M.I., vicaire apostolique du Keewatin, proteste lui aussi contre la conduite du gouvernement de l'hon. Anderson, premier ministre de la Saskatchewan, contre les Canadiens français de sa province.

— A l'hôpital du Saint-Sacrement de Québec, décède M. Charles Huot, artiste-peintre, à l'âge de 75 ans. Le défunt était l'auteur de plusieurs tableaux célèbres, dont le "Sanctus à la maison", et les toiles qui ornent la salle de l'Assemblée Législative de Québec.

— On inaugure entre Québec et Montréal un nouveau service postal aérien. Le trajet de l'aérodrome de St-Hubert à celui du bois Gomin, près Québec, se fait en une heure.

28.— Chez les Sœurs Dominicaines du Chemin St-Louis, à Québec, décède M. le chanoine Maxime Fillion, ancien curé de St-Raymond, à l'âge de 77 ans et cinq mois.

— M. le chanoine Sylvio Corbeil, directeur du Grand Séminaire d'Ottawa, est nommé archiprêtre et doyen du chapitre métropolitain de ce diocèse, et M. l'abbé Onésime Lalonde, curé de la Basilique d'Ottawa, est nommé chanoine titulaire du même chapitre. M. le chanoine Corbeil succède à Mgr J.-O. Routhier, décédé en 1927.

29.— Au Parlement] de Québec, a lieu la remise solennelle des décorations aux vainqueurs du dernier concours du Mérite agricole.

30.— La police de Toronto fait une descente dans certains bureaux de Courtiers de cette ville; elle arrête une dizaine de personnes, et saisit tous les papiers, documents et valeurs qu'elle trouve dans ces bureaux.

Ces courtiers sont accusés d'opérations frauduleuses à la bourse des mines.

Quel beau spectacle que celui d'une âme sainte! ni la nature ni l'art ne sauraient nous offrir rien d'aussi magnifique. Ne nous en étonnons point, c'est le souffle de Dieu.

ENCORE 710,000

personnes commencèrent à se servir du THÉ "SALADA" l'an dernier. L'augmentation dans nos ventes de 1929 prouve ceci.

Nous vous invitons à essayer ce thé délicieux afin de vous convaincre pourquoi des millions n'en boivent pas d'autre.

THÉ "SALADA"

'Tout frais des plantations'



LES ANIMAUX SAUVAGES NE SONT PAS FAROUCHES DANS LE PARC JASPER

CAUSERIE SCIENTIFIQUE

LA MACHINE HUMAINE

LES PNEUMONIES

ET LEUR TRAITEMENT

AU mois de février le soleil perd son apparence hivernale, c'est-à-dire sa pâleur, pour devenir plus doré, plus chaud aussi, et faire pressentir le printemps. A cette époque, sur le coup du midi, il est rare que, dans les endroits à l'abri du vent la neige ne fonde pas un peu ; et puis les jours allongent montrant que, décidément, l'hiver est sur la voie du départ.

Le départ de l'hiver serait très bien vu s'il ne s'accompagnait pas d'un retour offensif de la pneumonie.

Il est en effet remarquable que cette maladie redoutable fasse ses assauts les plus accentués durant cette période, qui marque la transition entre l'hiver et le printemps. Les dernières semaines de février et toutes celles du mois de mars sont ses semaines de prédilection.

Il est donc tout naturel que le vieux docteur de *l'Apôtre* s'occupe ce mois-ci de la pneumonie, plus généralement connue sous le nom d'inflammation de poumon.

*

* *

La pneumonie est une maladie infectieuse : c'est-à-dire qu'elle est causée par un microbe, le pneumocoque, qui agit directement par sa présence, et indirectement par les toxines, (poisons) qu'il répand dans le sang de ceux qu'il a choisis pour victimes.

La tendance de la médecine moderne, comme on le sait, est d'opposer aux maladies d'origine microbienne des sérums. On en a trouvé de très efficaces contre la rage, contre la peste, contre la diphtérie.

On en a essayé contre la pneumonie, mais avec moins de succès.

On sait que les sérums sont la partie aqueuse du sang d'animaux auxquels on a préalablement communiqué la maladie à combattre; ces sérums, recueillis par des procédés délicats, sont mis dans des ampoules fermées à la flamme, et gardent leurs propriétés durant un nombre variable de mois.

*

* *

Un jeune médecin canadien, le docteur Gariépy, de Montréal, a expérimenté une méthode mise en honneur en 1917 à l'Institut Rockefeller par les docteurs Moore et Chesney, et qui utilise le vieux médicament qu'est la quinine.

La quinine avait déjà montré ses propriétés anti-microbiennes dans la malaria dont elle est le véritable spécifique; mais quoiqu'on l'ait employée à maintes reprises contre la pneumonie, son action s'était montrée jusqu'ici quelconque.

C'est en 1911 qu'un médecin allemand, le docteur Morgenroth avait remarqué qu'un sel de quinine, l'*optochin* était très efficace contre le pneumocoque, dont il pouvait arrêter le développement en dilution à 1:100,000 et qu'il pouvait tuer dans des solutions de l'ordre de 1:40,000.

Mais ce premier *optochin* avait l'inconvénient que constatèrent Moore et Chesney, d'être toxique, c'est-à-dire dangereux pour le malade.

Plus tard, deux autres médecins : Mendel et Essen, essayèrent de remplacer l'*optochin* acide, qui s'était montré toxique, par l'*optochin* base, qui ne l'était pas aux doses ordinaires. Ce sont eux qui établirent les règles de son emploi.

*

* *

Voici la méthode à laquelle s'est arrêtée le docteur Gariépy, de concert avec le docteur

Benoît, son chef de service : — Donner, par la bouche, 4 grains d'optochin base toutes les cinq heures, jour et nuit, pendant trois jours. Avec chaque dose de médicament, faire prendre environ cinq onces de lait, quantité qui peut être augmentée si le malade paraît avoir besoin de plus de nourriture ou de plus de boissons.

Le traitement, pour être efficace, doit être commencé le plus tôt possible, au moins dans les 48 heures du début de la maladie.

S'il y a des troubles du côté des yeux ou des oreilles, suspendre la médication.

N'employer aucun autre médicament, à l'exception des injections hypodermiques stimulantes du cœur, si elles devenaient nécessaires.

*

* *

Voilà un traitement simple, relativement peu dispendieux et d'application facile, qui devrait se vulgariser si les résultats qu'il a déjà donnés : amendement de symptômes après quelques jours, continuent de se produire dans un plus grand nombre de cas.

Ce serait le retour à la vieille médecine qui n'avait pas toujours besoin de l'hôpital pour produire ses bienfaits.

Le vieux DOCTEUR.

Pneumonie



La pneumonie est une maladie aiguë due à l'envahissement du poumon par un microbe spécial, le pneumocoque lancé de Talamon.

Le début brusque, l'évolution cyclique (durée habituelle de neuf jours), l'allure brutale de la maladie, sa terminaison rapide caractérisent la marche de cette affection.

La pneumonie est une maladie fréquente chez le jeune enfant, surtout après deux ans, car avant cet âge il s'agit en général de broncho-pneumonie. C'est entre deux et six ans que la pneumonie a son maximum de fréquence.

C'est surtout en hiver et au printemps qu'on observe la pneumonie ; les refroidissements brusque de température ont une influence non douteuse. Un traumatisme violent (forte contu-

sion du thorax) peut provoquer la maladie ; mais, en général, elle apparaît de façon soudaine, primitive du moins en apparence, ou bien, ce qui est fréquent aussi, elle peut être secondaire à une maladie infectieuse en évolution : rougeole, coqueluche, grippe. Elle revêt dans ce cas une allure beaucoup moins franche ; les pneumonies d'origine grippale ont, par exemple, assez mauvaise réputation, et leur pronostic est toujours grave chez les gens âgés, ainsi que nous avons pu l'observer lors de la récente épidémie de grippe qui s'est abattue sur le monde.

La pneumonie est une maladie contagieuse. Le pneumocoque virulent contenu dans la salive et les crachats des malades peut contagionner l'entourage, d'où la nécessité de séparer immédiatement les enfants lorsque l'un est atteint. Il existe parfois une véritable prédisposition familiale pour la pneumonie.

Au point de vue anatomique, ce qui caractérise la pneumonie, c'est la présence d'un exsudat fibrineux, c'est-à-dire d'un liquide collant, visqueux, dans les alvéoles pulmonaires, et renfermant des globules blancs, des globules rouges et des microbes (pneumocoques), c'est pourquoi les crachats du pneumonique sont collants, visqueux et teintés de sang.

En général, tout un lobe du poumon est atteint, supprimant ainsi un vaste champ pulmonaire pour la respiration. Ce poumon malade, plus dur, plus gros, plus lourd que de coutume, ne respire pas, il est gorgé de sang.

C'est, très souvent, à l'un des sommets du poumon que siège la pneumonie. Si l'on passe le malade devant l'écran radioscopique, dans le cas possible où on hésite avec une pleurésie, on constate l'absence de liquide dans la plèvre et la présence caractéristique d'une ombre triangulaire.

Le début de la pneumonie est aussi brutal chez l'enfant que chez l'adulte. C'est brusquement que la maladie se traduit par une élévation de température à 104°, mais tandis que l'adulte est secoué d'un frisson "unique, intense, solennel", comme disent les classiques, l'enfant au contraire, plus il est jeune, moins on a de chances de constater de frissons. Par contre, le vomissement est habituel ; les vomissements d'abord alimentaires, plus bilieux, se répètent plusieurs fois par jour pendant plusieurs jours.

Si l'enfant est très jeune, on peut observer des convulsions qui, avec cette fièvre intense, ne sont pas sans inquiéter vivement les familles, d'autant plus qu'elles peuvent s'accompagner de symptômes qui font craindre la méningite (raideur du tronc et des membres, raideur de la nuque). En général, il s'agit de réactions méningées plus que de méningite vraie.

L'enfant très jeune n'a pas de délire comme l'adulte.

Ces accidents nerveux du début, généralement bénins, ne doivent pas être confondus avec ceux que l'on observe quelquefois (heureusement assez rarement) à la période terminale de la maladie : ceux-là, généralement mortels, relèvent d'une méningite vraie en rapport avec une septicémie pneumococcique grave, c'est-à-dire une généralisation du microbe dans le sang.

La température, très élevée, se maintient en plateau autour de 104° pendant six ou sept jours, puis elle tombe en général aussi vite qu'elle était montée ; cette chute de la température est souvent précédée d'une aggravation passagère de symptôme qui marque le

début de la phase critique, annoncée par les sueurs abondantes, les urines fréquentes et la diarrhée.

Dr PIERVAL.

(*La Maison*).

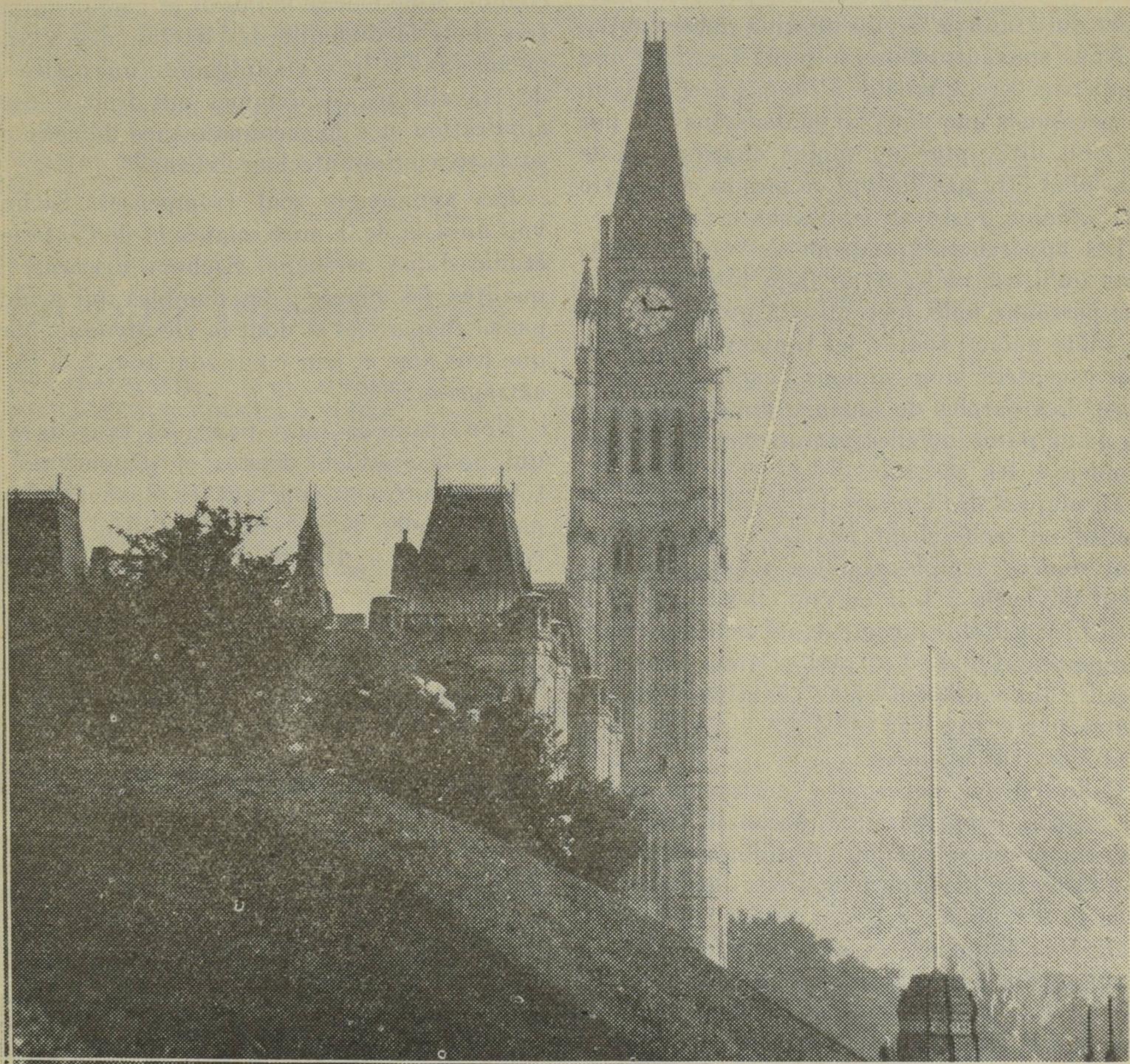
ENCORE LES BELLES-MÈRES !

— Pourquoi avez-vous cassé la tête de votre belle-mère, mon ami Jacques ?

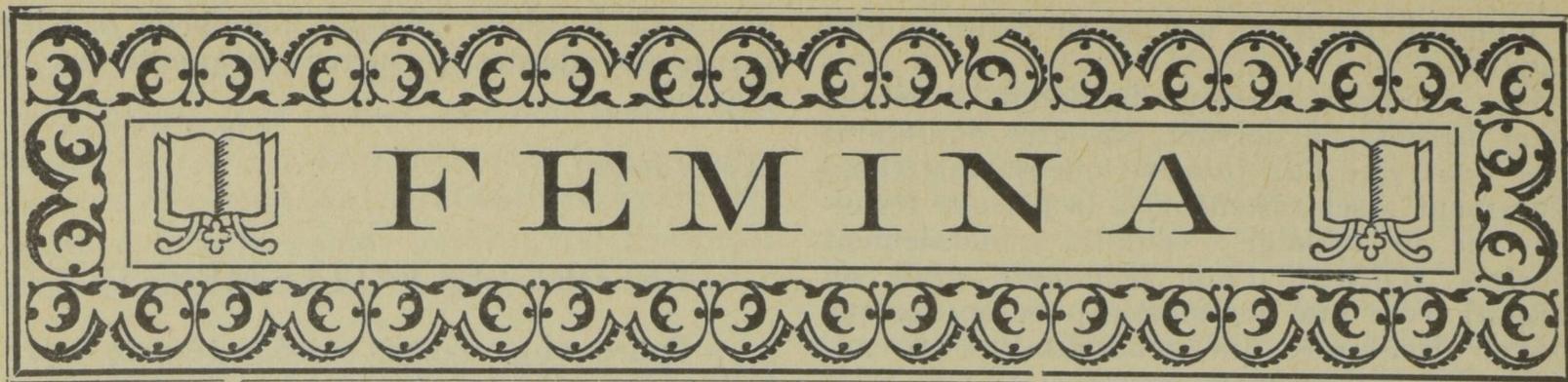
— Que voulez-vous ? Je suis casseur de cailloux.

— Vous avez osé dire qu'il n'y avait pas de belles-mères, aussi méchantes que moi?... Vous allez retirer vos paroles...

— Oui, c'est entendu. Il y en a.



VUE DE LA TOUR DU PARLEMENT D'OTTAWA



Les apparences

NE nous fions pas aux apparences ! Que de fois n'avons-nous pas lu cet avertissement et que de fois aussi, nous nous sommes laissé leurrer par le miroitement du "faux or" qui s'offrait à notre vue!!...

Nous nous surprenons souvent à parler d'une manière sévère, quand ce n'est pas avec dédain, de personnes que nous ne connaissons que par les "on dit", plus ou moins charitables, de gens peut-être pas du tout en mesure d'émettre une opinion juste et équitable.

Les apparences trompent souvent. Admettons qu'il est plaisant de faire bon accueil à une personne jolie, bien mise, à qui la flatterie ne coûte guère ; toutes, les timides et les humbles exceptées, nous aimons l'encens qui nous grise. Les paroles de louange nous vont droit au cœur parce qu'elles y trouvent un terrain propice à les recevoir.

La plupart des femmes de grand talent et de mérite ne recherchent pas les louanges, elles sont douces, simples timides, même. Entièrement dévouées à leur œuvre, elles se préoccupent bien peu des jugements de ceux qui ne les comprennent pas. Les petites tracasseries de "celles qui paraissent bien" les laissent indifférentes parce que leur idéal est bien au-dessus de toutes ces bassesses.

Celle qui doit penser dès son lever à rendre sa maison confortable, à préparer les repas d'une nombreuse famille, à équilibrer un budget et à faire que tous soient heureux autour d'elle, celle-là n'a guère le temps de se toiletter... malgré sa simplicité et sa modestie, cette vie rayonne discrètement mais combien puissamment ! Elles sont légion ces âmes dévouées, charitables et si bonnes !... Cependant le monde ne les connaît pas... il n'a de louanges que pour les assoiffées de coquetteries, que pour

celles qui conservent la beauté de leur teint à l'aide de quels artifices ! et la blancheur de leurs mains grâce aux services d'une "bonne" plus ou moins bien rétribuée.

La femme qui partage avec son mari le lourd fardeau des recherches scientifiques comme Mme Currie le faisait et combien d'autres dans le domaine des lettres, des arts et même dans la lutte quotidienne d'une petite vie de travailleur, ces femmes ont droit à notre admiration et à la reconnaissance de ceux qui sont au courant de leur labeur.

Les apparences sont trompeuses. Sachons voir au-delà de la mise soignée et de l'extérieur étudié d'une personne. Sachons discerner les qualités des effacées, des humbles qui veulent passer inaperçues et dont la vie rayonne, parce que leur âme et leur cœur sont tout à la tâche entreprise.

Nous saurons ainsi pourquoi tant de vies qui nous semblent tristes et dépourvues de toute beauté sont pourtant les plus méritantes, parce qu'elles sont remplies d'Idéal et toute consacrées au Devoir joyeusement accepté.

Jeanne LE FRANC.

BOITE AUX LETTRES

FLEUR GIVRÉE.— Je souhaite que ces quelques mots vous soient utiles et vous aident. Seulement promettez-moi bien de ne jamais vous oublier au sujet du point faible décrit dans votre lettre ; dites-vous que cette situation va exiger de la douceur, de la patience et de plus, le sacrifice total de vos goûts personnels. La tâche sera ardue, difficile mais il y a toujours moyen de recommencer après la défaite. C'est le lot de notre nature déchue d'avoir à se combattre sans cesse ; avec le secours et les

grâces de Celui qui peut tout, vous arriverez à votre but. Je voudrais vous savoir heureuse dans votre vie nouvelle et de tout cœur, je le souhaite, petite Fleur givrée.

FANTAISIE.— Vous craignez, me dites-vous, que votre vie soit inutile... n'avez-vous pas un Devoir à remplir?... Si vous y mettez toute votre bonne volonté et votre cœur, je ne crois pas que vous ayez raison... Dieu ne nous demande pas de choses extraordinaires mais l'accomplissement de la tâche quotidienne. Savez-vous que la femme inutile est celle :

Qui veut toujours avoir du bon temps,

Qui se vante de ne jamais travailler,

Qui se marie pour avoir plus d'argent à dépenser,

Qui passe son temps à lire des romans,

Qui laisse le soin de sa maison à des servantes qui la tiennent à leur guise,

Qui profite de tous les "bargains"... à bon marché,

Celle enfin qui ne fait pas son devoir...

Vous n'êtes pas de celles-là, alors votre vie est utile et vous êtes heureuse.

Que de bien l'on accomplit quand la volonté seconde les bons mouvements !...

Je garde votre sourire comme un rayon de soleil.

Jeanne LE FRANC.

Le bon cheval gris

Bon cheval gris, si doux, si sage,
Toi qui portais, quatre à la fois,
Mes chers petits et leur bagage,
Tandis qu'à pied, le long du bois,
Je suivais l'heureux équipage ;
Bon cheval gris, si doux, si sage,
Tu mérites plus d'une page
Dans nos histoires d'autrefois.

Bien loin, bien loin, par les vallées,
Sur les hauts plateaux verdoyants,
Que d'heures gaîment écoulées
A l'air vif, sous les cieus brillants !
Et combien d'étapes doublées,
Grâce à tes pieds sûrs et vaillants !

Lorsqu'ils trottaient dans la bruyère,
Comme jadis les quatre preux,
Sur la monture coutumière,
Aucun n'était las ou peureux ;
Celui qui demeurait à terre
Se suspendait à ta crinière
Dans les sentiers durs et pierreux.

Quand tu croyais reprendre haleine
Sur un gazon fin et luisant,
A l'ombre, au bord de la fontaine
Où l'on goûtait en s'amusant,

Quelque aîné, désobéissant,
Pour faire, tout seul et sans gêne,
Un temps de galop dans la plaine,
Sautait sur ton dos complaisant ;
Ou bien, durant une heure entière
Chantant, riant d'un rire fou,
Toute la blonde fourmilière,
Qui par devant, qui par derrière,
Grimpait de tes pieds à ton cou.

Aussi, que de mains empressées,
Au retour du bon cheval gris,
T'apportaient le foin par brassées
Et t'offraient, à l'envi dressées.
Ta part de sucre et de pain bis !

Mais Dieu sait tout ce qu'il endure
De tous ces démons d'écoliers !
Et jamais une égratignure
N'attrista leurs jeux familiers,
Le grand galop sur la verdure,
Le trot à travers les halliers ;
Car tu réglais ta souple allure
Sur l'âge de tes cavaliers.

Tu souffrais, sans te troubler guère,
Leurs bonds et leurs cris argentins ;
Tu semblais, indulgent compère,
De ces mille tours enfantins
Te réjouir à ta manière
Et comprendre l'émoi du père
Au milieu de tous ces lutins.

Et lui le distrait, le poète,
Ecuyer des plus maladroits,
Par ton esprit, ô noble bête,
Combien l'as-tu sauvé de fois,
Quand, vers l'azur levant la tête,
Sans voir les périlleux endroits,
Sur ton dos il était en quête
D'une rime au tournant du bois !

Les soirs où je fais ton histoire,
C'est à grand'peine, on peut m'en croire,
Que de pleurer je me défends.
Va, tu méritais la victoire,
Sur les vains coureurs triomphants ;
Si je pouvais donner la gloire,
J'éterniserais ta mémoire,
Bon vieil ami de mes enfants.

Victor de LAPRADE.

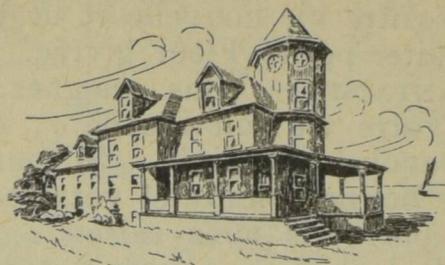
— Je voudrais bien que vous fussiez une étoile, dit le gendre à sa belle-mère.

— Pourquoi ?

— Parce que l'étoile la plus rapprochée de nous est encore à 10.700,971 milles.

Au coin du feu

POUR S'AMUSER



La Direction de l'Apôtre donnera deux prix de une piastre à ceux de ses abonnés qui enverront toutes les réponses exactes des jeux d'esprit de chaque mois. Les prix seront tirés au sort et nous publierons les noms des heureux gagnants. Les réponses devront être mises sur une feuille spéciale et adressées, dans les quinze jours qui suivent la publication de chaque livraison, à M. le Directeur de l'Apôtre, 103, rue Sainte-Anne, Québec, Canada.

RÉPONSES AUX JEUX D'ESPRIT DU MOIS DE JANVIER

DEVINETTES

1° Le comble de la finesse de l'odorat, c'est de *sentir* sa fin approcher.

2° Le comble de l'amour de sa profession pour un médecin, c'est de *panser* ce qu'il dit.

CHARADE FANTAISISTE

An — toi — Nêthe — Antoinette.

MOT DÉCROISSANT

LYON
YON
ON
N

Ont trouvé toutes les solutions exactes : Mlle Gerardine St-Pierre, 8, rue Harris, Springvale, Me. ; le Couvent du Bon Pasteur, Jonquière ; Mme J.-V. Rochefort, 516, Ave Notre-Dame, Manchester, N. H. ; Mlle Eléonore Leclerc, 2315, rue Fullum, Montréal ; Mlle Bérangère Huart, 26, rue Fraser, Lévis ; Mlle Monique Lamarche et M. Gaudiose Bourgault, Pensionnat Ste Thérèse de l'E.-J. Embrun, Ont. ; M. Paul-Marcel Dorval, Lévis.

Le sort a désigné : Mlle Leclerc et le Couvent du Bon Pasteur.

JEUX D'ESPRIT N° 129

MOTS CARRÉS SYLLABIQUES

Meuble
C'est ma ville...
Revue catholique française

CHARADE

Quand mon premier
Est devenu mon second
J'ai mon tout.

COQUILLES TYPOGRAPHIQUES

Le renard est le père de mille souris.

HOMONYMES

Brun — Ouverture dans une maison — Rade
— Fruit de certains arbres — Gouverneur,
dans certains pays — Ouverte.

L'Enfant perdue

LA petite Mimi n'avait guère que quatre ans et demi. C'était une fort jolie enfant, gaie, aimable, et qui disait bonjour à tout le monde sans qu'on l'en avertît. Son plus grand défaut était de s'arrêter de tous côtés quand elle sortait avec sa maman ou sa bonne. Il fallait sans cesse lui répéter : "Allons, venez donc, mademoiselle Mimi !"

Un soir qu'elle était allée se promener avec sa bonne, il lui arriva de rester, comme à son ordinaire, un peu en arrière pour regarder un beau polichinelle qui était accroché à la porte d'un marchand de joujoux. En ce moment survint une foule attirée par un accident ; la petite fille se mit à courir de toutes ses forces pour rattraper sa bonne ; mais, comme elle se trouvait dans un carrefour, elle prit une rue différente de celle que cette dernière avait prise et se mit à marcher aussi vite qu'elle put. Elle ne pleurait cependant pas, car elle savait qu'elle avait eu tort de s'arrêter.

La bonne, qui avait eu aussi grand tort de la quitter un seul instant, ne la voyant plus à ses côtés, retourna aussitôt sur ses pas, s'imaginant que la petite fille s'en était allée à la maison. Qu'en résulta-t-il ? C'est que Mimi se

trouva toute seule dans les rues de Paris, où il y a tant de monde, tant de monde qu'on a bien de la peine à reconnaître son chemin.

Quand la petite fille s'aperçut qu'elle était égarée, elle se mit à pleurer, mais tout doucement, parce qu'elle avait peur de tous ceux qui passaient à côté d'elle.

Une vieille femme, toute déguenillée, qui la vit toute seule, l'arrêta et lui demanda pourquoi elle pleurait.

— Hélas ! madame, répondit l'imprudente Mimi, c'est que j'ai perdu ma bonne.

— Oh ! ce n'est rien que ça, reprit la vieille ; essuyez vos yeux, mon enfant, et je vais vous mener auprès de votre bonne qui vous attend là-bas.

Mimi ne se souciait pas trop d'aller avec la vieille femme, mais celle-ci la prit par la main, et il fallut bien marcher.

Elles allèrent comme cela bien longtemps, bien longtemps ; il faisait même déjà nuit, et la vieille allait toujours. Mimi disait de temps en temps :

— Madame, est-ce que nous n'allons pas bientôt trouver ma bonne ?

— Dans un instant, ma petite », répondait la vieille.

Il faisait nuit noire ; la vieille entra dans une petite allée très obscure ; puis elle dit à Mimi :

— Écoutez, mon petit cœur, on pourrait bien vous voler vos boucles d'oreilles d'or et votre beau collier d'ambre ; je vais les serrer.

Elle les lui ôta et les mit dans sa poche. Mimi voulait pleurer.

— Taisez-vous, dit la vieille tout en colère, ou je vous donne le fouet !

Mimi garda le silence. La vieille lui ôta encore sa belle robe brodée, sa chemise fine ; puis elle lui mit en place une vilaine robe grise, la prit encore par la main, lui fit faire quelques pas dans la rue, la plaça auprès d'une borne et lui dit :

— Restez là un moment, je vais revenir, et surtout ne pleurez pas.

Elle s'éloigna aussitôt et ne revint plus, car c'était une voleuse qui, ayant vu la petite fille toute seule, avait jugé qu'il lui serait bien facile de la dépouiller.

Il y avait déjà une heure que Mimi était auprès de la borne, quand elle vit s'approcher un chiffonnier bien sale, qui avait un crochet de fer avec lequel il retournait les ordures, et une hotte où il jetait les chiffons qu'il trouvait.

— Eh ! que fais-tu là, petite ? dit-il à Mimi.

— Hélas ! monsieur, répondit-elle, je suis perdue et ne sais pas mon chemin.

Le chiffonnier lui demanda comment s'appelait son papa, et la petite sotte répondit qu'il s'appelait papa ; il lui demanda aussi le nom de la rue où elle demeurait, et elle ne put jamais le dire.

— Eh bien ! reprit le chiffonnier, viens avec moi, car tu mourrais de froid cette nuit auprès de la borne ; nous verrons demain.

Il fallut aller avec le vilain chiffonnier. Il la conduisit dans un grenier et lui montra de la paille qui n'était pas fraîche :

— Allons, couche-toi là dessus et dors !

Mimi pleura ; mais la fatigue lui ferma les yeux, et elle s'endormit. Le lendemain, le chiffonnier lui donna un morceau de pain noir, tout sec, et lui dit :

— Mange !

Quand elle eut déjeuné, il dit :

— Qu'est-ce que je ferai de toi ? Tu ne sais pas où tu demeures ? Ou te mènerai-je ? Faudra-t-il que je te garde ? Je n'ai pas trop de pain pour moi.

Comme il faisait ces réflexions, son voisin mendiant entra. Il lui raconta son aventure. Le mendiant regarda Mimi.

— Eh ! mais, s'écria-t-il, elle est jolie ; donnez-la-moi, nous demanderons l'aumône ensemble ; je dirai que c'est ma fille, et cela excitera la charité des passants.

Quand elle entendit cela, Mimi se mit à crier de toutes ses forces et dit qu'elle ne voulait pas demander l'aumône, parce que son papa était riche ; mais le chiffonnier, que ses cris ennuyaient, leva son crochet de fer et jura qu'il allait lui en donner sur les oreilles, si elle ne se taisait pas. Cette menace lui fit si peur qu'elle se tut tout de suite. Le mendiant l'emmena, et, quand il fut à la place où il avait coutume de s'asseoir tous les jours dans la poussière, il lui ordonna de s'asseoir aussi et de demander l'aumône aux passants.

Il y avait déjà trois jours qu'elle demandait comme cela l'aumône aux passants, quand un des amis de son papa, qui donnait quelque chose au vieux mendiant, vint à la regarder et la reconnut. Il lui demanda comment elle s'appelait, et quand elle eut répondu : " Mimi ", il fut bien étonné de la voir avec un mendiant. La petite lui raconta comme elle put ce qui lui était arrivé. Le monsieur lui dit qu'elle avait bien mal fait de quitter sa bonne ; il ajouta qu'on l'avait cherchée de tous les côtés et que l'on commençait à désespérer de la retrouver. Enfin il la ramena chez ses parents, où l'on se réjouit beaucoup de la revoir. Sa mère, après l'avoir embrassée, lui dit :

— Vous voyez, ma fille, ce que c'est que de ne pas obéir ; si vous eussiez suivi votre bonne, comme on vous l'a recommandé cent fois, vous ne vous fussiez pas perdue. Que cela vous serve de leçon à l'avenir !

Il y a des âmes limpides et pures où la vie est comme un rayon qui se joue dans une goutte de rosée.

FEUILLETON DE L'APÔTRE

LES CROISÉS

PAR A. DEVOILLE

6

XXIV

BAISER DE PAIX

La première fois qu'elle vit le vieil Onfroy à part, elle se résolut à lui parler ouvertement, et à lui arracher des aveux par le moyen bien simple qui consiste à paraître tout savoir, et à ne plus laisser à celui que l'on interroge d'autre alternative que de confesser sa faute ou de passer pour un impudent.

— Ton crime fut grand, Onfroy, vis-à-vis de cette femme : ta conscience ne peut s'y tromper ; et à défaut de tout autre témoin, moi-même je serais obligée de déposer contre toi.

— Elle ment sur plusieurs points, répond le vieillard déconcerté. Sa mémoire n'est pas aussi sûre qu'on pourrait le croire. Elle parle toujours de cimenterre... Eh bien ! les chrétiens ne s'en servaient pas, tant qu'ils avaient leurs épées.

— Eh ! qu'importe de quelles armes vous vous servites ? On tue avec une épée, comme avec un cimenterre. Ne penses-tu pas que ce soit aussi cruel ?

— Pour ce qui est de la barbe jaune, reprit le vieillard de plus en plus troublé, ses yeux l'ont trompée. J'ai vu la lune dans la plaine de Damas, et c'est absolument comme ici. C'est la même barbe, le même front, le même... absolument le même.

— Si le nom d'Aboub n'est pas effacé de ta mémoire, Gérard, il peut te donner à réfléchir. Tu sais ce que disait le père Dosithée, que nous aurons pour accusateurs au jugement dernier tous les complices, tous les témoins, tous les instruments de nos crimes.

L'émotion du vieillard croissait. A ce nom d'Aboub, il pâlit, et se mit à trembler.

— Pourquoi parle-t-elle de manteau rouge ? Si d'autres l'ont vu, je ne l'ai pas vu, moi. Je dis que sa mémoire n'est pas sûre...

— Serait-il possible que tu eusses contribué au meurtre de son mari ? Te serais-tu souillé du sang de...

— Elle ment ! elle ment ! s'écria le vieux serviteur, avec une vivacité qui témoignait de la puissance de son émotion. Ce n'est pas moi qui ai trempé mes mains dans le sang de son mari. Elle sera confondue devant Dieu, si elle m'en accuse.

— Mais si tu ne fus pas l'auteur du meurtre, du moins tu en fus le complice ?

— Elle ment encore, si elle dit cela. Je n'ai pas vu ce qui était sous le manteau rouge. Qu'elle demande la vérité aux serviteurs d'Aboub, et ils la lui diront.

Mais la barbe de la lune était aussi jaune dans la rue de Bethléem que sur la tour du Puiset.

— Et son fils, malheureux, et son fils, qu'en as-tu fait ? Parle : n'es-tu pas responsable de sa mort ?

Le vieillard baissa la tête, trembla plus fort, et ne répondit rien.

— Comment, toi qui étais né honnête, comment as-tu pu consentir à tuer ce pauvre Etienne ?

— La lune a sa barbe là comme ici ; mais son fils n'est pas mort. Elle ment si elle dit que son fils est mort.

— Et n'est-ce pas la même chose pour elle, qu'il ait été tué dans la maison d'Aboub, ou qu'il languisse dans une prison ? Quelle différence y vois-tu ? En est-elle moins malheureuse ?

— Le serviteur n'est pas maître, murmura Onfroy ; Celui de là haut sait tout... Mais on ne se servait pas de cimenterre chez les croisés ; je puis le jurer par saint Martin de Tours et par sainte Geneviève de Nanterre.

— Jurerais-tu aussi que tu n'as pas ramené des lieux saints cet enfant innocent, que tu ne l'as pas enlevé à sa mère, que tu n'as pas servi la cruauté des autres à son égard ?

— Le serviteur n'est pas maître, répétait le pauvre écuyer, agité comme une feuille. Le Sauveur Jésus Christ est mort pour tous.

— Oui, Gérard, il est mort pour tous ; mais à condition qu'on se convertira, qu'on se repentira de ses fautes, et qu'on les réparera. Eh bien ! réponds-moi clairement, nettement ; ce malheureux prisonnier est-il son fils ?

— Onfroy jeta un regard cauteleux et timide autour de lui.

— C'est son fils.

— Et c'est toi, c'est-à-dire c'est le sire du Puiset, qui l'a enlevé à sa mère, et l'a, en quelque sorte, réduit en esclavage ? Est-ce vrai ?

Le vieillard fit encore le même geste, et dit tout bas :

— Il haïssait les Francourville ; il voulait les anéantir.

— Et c'est le sire qui avait élevé ce malheureux enfant dans ces idées sauvages ; qui le lançait, pour ainsi dire, comme un loup contre ceux qui lui déplaisaient.

— Il n'aimait pas les Châtillon, le sire ; il n'aimait pas les d'Allonville... Il voulait les exterminer...

— J'en sais quelque chose, moi, qui ai vu ce malheureux brandir sur moi son couteau sanglant. Mais pourquoi l'avez-vous enfermé ainsi ? Ne voyez-vous

pas que c'est une barbarie de réduire un homme à une si dure captivité ?

— Le serviteur n'est pas maître. Étienne le fou ne servait plus à rien. Il disait des folies ; il racontait les affaires d'Aunaeu ; il parlait indiscrètement du sire du Puiset. . . Il faut enfermer les chiens enragés, quand on ne veut pas les tuer.

— J'entends : vous avez abruti ce malheureux pour en faire l'instrument de vos volontés ; vous l'avez employé à s'assouvir vos haines, à égorger en secret vos ennemis ; puis, quand toutes vos vues ont été remplies, quand l'instrument vous est devenu inutile, n'osant pas le briser, vous l'avez jeté à l'écart. Est-ce bien cela ? Parle, Onfroi : ta conscience s'accommode-t-elle d'une telle conduite ?

— Elle ment : la lune a une barbe jaune sur les terres de Damas, tout comme ici. . . Quand au cimetière. . .

— Tais-toi ; ne crois pas, en réveillant ces souvenirs m'inspirer le moindre sentiment de haine. Au contraire, plus cet homme a cherché à me faire du mal, plus je chercherai à lui faire du bien. Je l'aime bien plus que s'il n'eût pas menacé ma vie. Hélas ! le malheureux ne savait pas ce qu'il faisait. Ainsi, ou est ta clé ? Voilà la nuit : tout le monde dort au château. J'exige que tu m'ouvres cette porte.

Onfroi hésita un moment.

— Ma tête est bien vieille, dit-il enfin, pour aller danser sous les fourches. . . J'aurais dû mourir sous les murs de Jérusalem. . . Le tonnerre tombera sur nous, comptez-y, jeune fille. Vous ne connaissez pas encore le caractère du sire. Prenez ici toutes les licences que vous voudrez ; mais ne touchez pas à l'objet de sa haine : il est inflexible sur ce chapitre.

— Va toujours, Onfroi, j'assume sur moi toute la responsabilité ; j'avouerai tout, je dirai que c'est moi qui t'ai forcé, que c'est moi seule qui ai tout fait. Es-tu content ?

— O ciel ! quelle illusion vous vous faites ! Nul ici ne doit savoir ce qui se passe dans la prison ; on n'y entre jamais que par la poterne ; aucune communication n'existe avec le dedans, si ce n'est par cette malheureuse porte, que j'ai eu la maladresse de laisser ouverte. Les murs sont tellement épais, que les cris du prisonnier, fussent-ils aussi hurlants que ceux des démons, n'en sauraient dépasser l'enceinte. Personne, dans le pays, personne ici ne connaît l'existence d'Étienne, si ce n'est le sire, moi et les deux muets qui viennent lui apporter à manger. Et vous voudriez que. . . ?

— Je l'exige. Tu le dois en conscience. Songes-tu que le ciel sera sans miséricorde pour toi, si tu n'as pas pitié de cet infortuné ? As-tu envie de mourir dans la haine de Dieu ? Veux-tu livrer ton âme au démon ?

— Je devais mourir sous les murs de Jérusalem, murmura l'écuyer, le menton appuyé sur sa poitrine.

— Sans doute, tu aurais eu l'honneur d'être martyr. Mais, écoute, j'ai quelque chose à te dire qui te donnera du cœur : nous irons tous les deux en Terre-Sainte.

— Ho ! dit le vieillard, en redressant la tête.

— Oui, Gérard ; et ne prends point ceci pour une parole en l'air. Je veux aller rejoindre mon fiancé ; je veux partager ses périls, vivre ou mourir avec lui. Et c'est toi qui m'accompagneras. Malgré ton âge, tu es vert encore ; tes forces suffiront, et au-delà, à me conduire dans ces régions lointaines. Ne serais-tu pas bien aise de revoir la ville sainte et le tombeau de Jésus-Christ ?

— Ho ! dit encore le vieil écuyer, avec une larme dans l'œil.

— Eh bien ! hâte-toi de m'ouvrir cette porte : ce sera un acte de charité qui commencera à te rendre le Ciel propice, et nous irons faire le reste aux lieux où notre bon Sauveur est mort pour nous.

L'écuyer ému ne répond pas un mot ; mais prenant vivement la main de Roselle, il la serre à plusieurs reprises contre ses lèvres. Puis, après s'être assuré que la solitude et le silence règnent partout, il introduit à petit bruit la clef dans la serrure, et la porte s'ouvre.

Roselle entre en frémissant ; mais une odeur putride saisit tout à coup ses narines, une odeur de chair en décomposition.

— O mon Dieu ! s'il était mort ! Gérard, ne sens-tu pas ces exhalaisons de cadavre ?

— Nous allons voir ! nous allons voir !

Un silence profond, une obscurité plus profonde encore ensevelissaient ce sombre séjour sous un voile de mort. L'air y était si épais, que la lanterne de l'écuyer avait peine à en percer les ténèbres. Sa faible lueur était entourée d'une ouate jaune, semblable à celle que produit le brouillard autour d'un corps lumineux. Onfroi promena sa lampe et ses yeux le long de la grille, scruta tous les coins de cet antre affreux, et dit :

— Par saint Denis de Paris ! il est mort. . . oui, il est mort. . . Voilà son corps étendu sur le bord de l'escalier de la poterne. . . Je l'avais bien dit. . .

— Ah ! mon Dieu ! quel malheur ! dit Roselle émue ; le pauvre malheureux aura expiré sans une voix amie pour le reporter vers Dieu.

Le vieillard laissa courir sur ses lèvres un rire sarcastique.

— Il n'en avait pas besoin de votre voix amie, non, il n'en avait pas besoin ; Brisefer était un bon animal, un bon gardien, trop bon même ; car il chassait trop les pauvres. Mais il a trouvé ici son maître. Oui, le voilà tué, étendu sur l'escalier par où il voulait se sauver. Les imbéciles ! ont-ils cru qu'un chien mettrait Étienne le fou à la raison ? Je suis bien sûr que d'une seule fois il lui a étreint la gorge. Les sots !

Pendant que l'écuyer raisonnait ainsi, Roselle avait mis le nez à la grille, et elle voyait poindre, dans un coin de l'antre, une paire d'yeux qu'elle eût volontiers pris pour ceux d'un loup. Elle avisa que le fou, couché contre le mur, jetait un regard inquiet sur ce qui se passait à quelques pas de lui.

— Étienne de Fancourville, lui cria-t-elle, êtes-vous encore de ce monde ? Me reconnaissez-vous ?

— Qui m'appelle ? qui me nomme ? répondit le prisonnier.

Et, d'un seul bond, il se trouve à moitié chemin de la grille. Roselle recula involontairement d'un pas.

— C'est moi, c'est votre amie. Roselle de Châtillon, qui viens vous voir et vous apporter des paroles de bonheur.

— Les voilà ! dit le maniaque, en montrant une touffe de fleurs sèches. Elles sentent si bon ! elle sont si belles !

— C'est moi qui vous les ai envoyées, et je suis bien aise qu'on ne vous en ait pas privé, Mais vous en aurez bientôt de plus belles ; vous en verrez beaucoup, de toutes les couleurs ; vous verrez les champs, des bois, des ruisseaux.

— Ah ! c'est si beau ! Y a-t-il encore des petits oiseaux sur la terre ? Quand j'y étais, il y en avait beaucoup.

— Oui, il y en a encore, et vous les verrez, et vous les entendrez. Seriez-vous bien aise d'être libre ?

— La liberté n'est pas faite pour moi. Voilà trente ans que je suis prisonnier... non, soixante ans... Je ne sais plus, je ne compte pas. Le soleil est-il encore au monde ? Il faisait si bon se chauffer au soleil ! Mais depuis... que sa gorge a saigné...

— Elle n'a jamais saigné, je vous l'ai déjà dit. C'est un mauvais rêve qu'il vous faut écarter.

— Ah ! un rêve !... La lune était là, avec sa grande barbe... avec sa grande barbe jaune. C'était la barbe de la lune.

— Il dit vrai, murmura Onfroy ; il n'est pas menteur comme sa mère. Il est certain que la lune a sa barbe par là, comme par ici ; je le jurerai par saint Martin de Tours et sainte Geneviève de Nanterre.

— Vous souvient-il encore de Jérusalem, Etienne ?

Le fou leva la tête, fixa sur la jeune fille des yeux pétillants et dit :

— C'est là qu'il a souffert : les méchants l'ont lapidé.

— Il a raison ! il a raison ! répéta Gérard à voix basse ; c'est de son patron qu'il parle, du grand saint Etienne. J'ai moi-même visité le lieu où il a été lapidé. Sa mémoire est plus sûre que celle de sa mère...

— Et Damas ? et Bethléem ? vous en souvient-il, Étienne de Francourville ?

— You ! you ! crix l'énergumène, en gambadant comme un singe. Ils faisaient claquer leurs cimenterres, les fils de Mahomet. Leurs cimenterres sont de fin acier ; on les fabrique à Damas. You ! you !

— Qu'on le dise fou tant qu'on voudra, reprit l'écuyer du même ton de voix ; je proclame qu'on peut s'en rapporter à lui pour la vérité. Il n'a pas la langue menteuse et méchante de sa mère. Qu'on lui demande maintenant si les chevaliers ont des cimenterres ?

— Ces dernières paroles, prononcées un peu plus haut, étaient venues jusqu'à l'oreille du prisonnier.

— Les chrétiens brisent les cimenterres, cria-t-il, en continuant de sauter ; j'ai brisé le cimenterre du musulman. En pièces, les grands cimenterres du Damas !

— Voilà le vrai, le véritable vrai, le vrai de la vérité, Étienne ; oui, c'est cela ; nous brisons les cimenterres des musulmans. Je jure par saint Martin

que nous les regardions comme des armes maudites. Maintenant, chère enfant, vous pouvez lui parler du manteau rouge...

— Qu'Allah maudisse le manteau rouge ! s'écria le fou, en multipliant ses cabrioles. Je n'aime pas la pourpre d'Alep ni les laines de Sidon. Les corps qui ne remuent pas ont la figure bleue.

— C'est encore le vrai du vrai, le vrai de la vérité, jeune fille, dit le vieil écuyer, en secouant la tête d'un air de satisfaction. La vérité ne sort pas seulement de la bouche des enfants, à ce qu'il paraît ; mais aussi de celle des fous. Eh bien ! oui, il parle juste : cette figure bleue, c'était le poison qui l'avait faite : on lui avait donné une coupe de haschich (1)... et... il s'est endormi... Vous dites vrai, Étienne ; mais elle ment quand elle parle de manteau rouge, comme si le sang l'avait teint. Il n'y a pas eu une goutte de son sang de versé ; j'en jurerais par saint Mar...

— Eh ! qu'importe, Onfroi, par quelle voie vous l'avez fait mourir ? Le poison ou le glaive sont également cruels, également homicides... Vous avez tué le père de cet infortuné, le mari de cette malheureuse mère. Voilà votre crime : le reconnais-tu ?

Le vieillard n'est pas maître... Celui de là-haut, comme disait le lépreux...

— Qui parle du lépreux ? qui parle de Norbert le criminel ? dit le fou en l'interrompant. La foudre n'est-elle pas tombée sur sa tête maudite ? Tonnerre, tonnerre sur la tête de Norbert le lépreux !

— Il a dansé sous nos fourches, ours que tu es ; ne crie pas si fort. Et, si l'on comptait bien, il le méritait mieux que toi et moi. Ce n'est pas toujours le fruit le plus pourri qui tombe le premier. Si ce misérable sarrasin Aboub reparaisait ici...

— Ho ! Aboub ! Aboub ! You ! you ! you ! Aboub ! hurla le maniaque de sa voix retentissante. La barbe blanche... la sandale violette... le turban jaune... la ceinture rouge... You ! you ! ho ! ho ! Aboub !

— Tout ce qu'il vous dit là est le cœur et les entrailles de la vérité, chère petite ; vous pouvez vous fier à sa parole. Oui, ce mauvais cheik, comme ils l'appelaient, ne portait pas d'autre costume que celui-là. C'est le boyau même du vrai. Je m'étonne que ce gaillard-là se ressouvienne si bien de ce qu'il a vu étant si petit. Jamais il ne m'en a dit un mot. Il est vrai que je ne lui parlais plus, si ce n'est à coups d'étrivières.

— Eh bien ! Gérard, change de langage aujourd'hui. Prends un ton de douceur, et remets-le sur la voie. Tu le connais depuis si longtemps, qu'il ne te sera pas difficile de le rappeler à son bon sens.

— Je ne saurais, je ne saurais, répondit le vieil écuyer, confus et l'œil baissé. Parlez-lui, chère petite, avec votre voix de rossignol ; il n'aura pas peur de vous. Mais moi... j'ai péché... que lui dirais-je ? Ah ! vous m'avez déjà assez troublé la conscience. Parlez-lui, parlez-lui, il vous répondra.

(1) Liqueur vénéneuse en usage chez les musulmans de la Palestine. C'est là que nous vient le mot *assassiner* : tuer avec du *haschich*.

— Etienne de Francourville, dit Roselle, en se rapprochant de la grille, venez ici et soyez sage. La dernière fois que je vous vis, vous n'aviez pas ces vilaines façons qui font peur à vos amis.

— Votre voix était douce alors, ange du ciel Vous siffiez comme l'oiseau du paradis. Il y a bien des années de cela.

— Quelle obstination mettez-vous à prendre ainsi les semaines pour des années ? Vous n'êtes pas si vieux que vous le dites ; vous avez à peine cinquante ans, et si vos cheveux ont blanchi, c'est moins par l'effet de l'âge que par celui des souffrances. Il y a cinquante ans que vous naissiez au château de Francourville.

— Les prés étaient verts, dans ce temps-là, et les bois aussi. Il y avait un printemps, des fleurs, des ruisseaux, des montagnes. Je trouvais cela superbe. Mais on dit que tout a disparu.

— Vous saurez bientôt le contraire. Puis étant tout petit, vous suivîtes votre mère en Palestine et habitâtes longtemps avec elle.

— Oui, longtemps... cent ans ; non, trois jours. C'est ici que j'ai passé cent ans. Il y a cent ans que je suis en enfer.

— Vous souvenez-vous encore de Jérusalem ?

— C'est là que les méchants juifs l'ont accablé de pierres. Dieu les a maudits.

— Vous souvenez-vous de Damas ?

— Elle tombait, elle criait, elle écumait... Il y a deux cents ans de cela. Non, il y a huit jours.

— C'était votre mère ; la reconnaîtriez-vous bien ?

Ici le maniaque fixa son œil hagard sur les yeux de Roselle ; il paraissait chercher le sens de cette étrange question.

— Allah est grand, répondit-il ; le Liban est sa montagne favorite ; c'est là qu'il aime à habiter. On le voit en été, au coucher du soleil, s'envelopper d'un manteau blanc, frangé d'or, et s'endormir sur le flanc de la montagne.

— Ce qu'il dit là est le vrai du vrai, selon les Arabes. Le Liban est leur mont favori, et ils croient que leur Allah en est fou. Enfant, vous pouvez croire à ce que ce malheureux vous dit. Il n'est guère si menteur que sa mère, avec ses cimenterres et ses manteaux rouges. Je jugerais par saint Mart...

— Il me semble, Étienne, que si vous voyiez votre mère, vous n'hésiteriez pas à vous jeter à son cou. Rien que le son de sa voix vous la ferait reconnaître.

— Elle écumait... Il y a cent ans qu'elle m'a laissé... Je voudrais voir une forêt avant de mourir...

— Vous reverrez non-seulement des forêts, mais encore votre mère. La liberté vous sera rendue. Priez donc bien le bon Dieu, et soyez raisonnable.

— Ah ! dit le prisonnier en levant les yeux au ciel et en joignant les mains.

Il y avait, dans cette simple exclamation, une émotion et un accent de vérité qui saisirent la jeune fille. Elle s'aperçut que le regard d'Etienne se fixait, pour ainsi dire ; que l'intelligence y renaissait ; ses traits perdaient leur expression sauvage, égarée, pour reprendre celle du calme et de la raison.

— Oui, vous prierez le bon Dieu et la sainte Vierge de venir à votre aide. Il y a longtemps, j'en suis sûre, que vous ne leur avez adressé un mot d'amitié.

— Ah ! peut-on prier quand on est en enfer ? Je ne sais plus ce que je suis ; il me semble que je vis dans le corps d'un démon. Je brûle comme dans les grands lacs de soufre.

— C'est la captivité qui a produit cet effet chez vous. Mais une fois que vous aurez respiré le grand air, une fois que vous aurez revu le ciel, vos pensées s'y reporteront naturellement, et la joie rentrera dans votre âme avec la prière. Vous redeviendrez sage, vous pleurerez les péchés de votre vie, et vous chercherez un moyen d'en faire pénitence.

— Quel miel y a-t-il dans votre bouche, ô enfant du ciel ? répondit le captif, les yeux mouillés de larmes ; et par quel art faites-vous couler mes pleurs ? Il y a tant de temps que je n'ai eu le bonheur d'en verser ! Il me semble que mon sang se renouvelle, que mon cœur se rafraîchit, que mon être se change tout entier. Y a-t-il donc encore une miséricorde pour moi ? Mon Dieu ! puis-je encore prononcer votre nom sans vous irriter ? Auriez-vous abaissé un regard de pitié sur un infortuné ?

— N'en doutez pas, Etienne. J'ose vous annoncer de sa part la fin de vos maux, et l'heure de votre délivrance. Vous êtes libre, pourvu que vous me promettiez quelque chose.

— Parlez, parlez, enfant. Si j'ai encore un reste de volonté je le mets à votre disposition.

— C'est que vous retournerez aux saints lieux, demander pardon à Notre Seigneur des péchés de votre vie.

— O mon Dieu ! dussé-je y aller sur mes genoux.

— Et je vous y accompagnerai, Étienne. Nous irons ensemble accomplir ce pèlerinage.

Roselle se repentit presque d'avoir prononcé ces paroles, quand elle vit l'effet qu'elles produisirent sur le malheureux prisonnier. Il se mit à rire, il se tordit les bras, il poussa des exclamations de joie, il se promena dans sa cage, il fit des gestes bizarres, moins désordonnés, cependant, qu'ils ne l'eussent été sous l'impression de sa folie ordinaire. Mais visiblement, son organisation s'ébranlait ; il allait redevenir fou de joie, comme tout à l'heure de tristesse. Après un assez long temps, il sortit de cet état d'exaltation, mais pour retomber dans un autre genre de délire : ses regards venaient de se fixer sur la figure de Gérard Onfroy. Aussitôt, son front se rida, ses lèvres se plissèrent ; ses sourcils, ramenés sur ses yeux, donnaient à sa physionomie une expression effrayante. Il paraît qu'il n'avait pas encore remarqué la présence de ce personnage ; ou que, peut-être, Onfroy, jusque là effacé dans l'ombre, venait seulement d'apparaître à la lueur de sa lanterne.

— Maudit ! damné ! maudit à jamais ! dit-il d'une voix creuse. Le voilà !

Gérard, à son tour, devinait la signification de ces paroles, de ce geste terrible. Il baissa les yeux, et prit l'attitude de la confusion et de la honte.

— Maudit ! répéta le prisonnier. Cornes du diable Flammes de l'enfer !

— Ne crie pas si fort, répondit l'écuyer ; non, ne hurle pas comme un démon ; tout ce que tu dis là... c'est fini, c'est fini.

— Je te mangerai, gibier d'enfer ; je te dévorerai à belles dents, je te...

— Je suis vieux, Etienne ; ne hurle pas comme un réprouvé. Tu me mangeras tant que tu voudras : je suis las de vivre.

— Et moi, las de mourir, monstre de malice. Te mangerai-je ? te déchirerai-je ? Ferai-je craquer tes os sous mes dents ?

— Tu n'y gagneras guère pour ton compte— et le Dieu de là-haut n'aime pas la vengeance. Si j'avais vingt ans de moins, je te jetterais le gant... et nous verrions. Mais j'ai suis vieux, et j'aime mieux que tu me manges.

— Te souviens-tu, tourment de ma vie, des maux que tu m'as fait souffrir ? N'est-ce pas toi qui as empoisonné mon père ? N'est-ce pas toi qui m'as fait boire cette liqueur funeste qui me rendait ivre et fou ? Mon Dieu, est-ce que je rêve ?

— Il y a longtemps que tu rêves, malheureux ; mais non cette fois-ci. Non, pas cette fois-ci... Tu n'es pas menteur comme ta mère, avec son cimenterre et sa barbe jaune... Mais le serviteur n'est pas maître, comme dit le lépreux.

— Le lépreux ! oses-tu prononcer son nom ? N'étiez-vous pas à Auneau ? Et les Châtillon ? Et les d'Allonville ? Et les Roussy ?

— Tes litanies sont inutiles, pauvre tondu. Le maître éternel a tout démêlé cela : il ne reste plus guère que toi et moi.

— Ho ! ho ! ho ! s'écria le fou, en courant dans sa prison, je veux manger cet homme. Je le mangerai comme un morceau de pain sec : je broierai ses os sous mes dents.

— Arrêtez, Etienne, dit ici Roselle ; cessez de faire des folies, et approchez.

Cédant à cette voix impérieuse, le fou baisse la tête, croise ses mains sur sa poitrine, et s'approche de la grille.

— Quels sont donc ces mauvais sentiments qui s'élèvent dans votre cœur ? Qu'est-ce que ce goût de vengeance qui vous vient tout à coup, au moment même où la liberté vous va sourire ? Est-ce ainsi que vous témoignez votre reconnaissance au bon Dieu ?

— Cet homme a été le fléau de ma vie, enfant bénie du Ciel. Il a mis à me persécuter un acharnement persévérant ; il a été l'auteur de tous mes maux.

— Il ment, murmura le vieil écuyer ; il fait comme sa mère ; il dira bientôt que la lune n'a point de barbe.

— A travers les brouillards qui remplissent ma tête, je ne sais comment, cette face maudite apparaît toujours, surnage toujours à ma mer d'amertume. Quand tout mon passé m'échappe, quand mes souvenirs confus ne me permettent plus de rapprocher deux idées, toujours cependant je vois cette figurel sinistre, cette main homicide présentant à mon père, encore malade d'une blessure, une coupe qu'il devait le tuer ; et à moi une autre coupe qui devait me donner, pour le reste de ma vie, ces alternatives de folie et de raison, de crime et de repentir, qui ne me quittent jamais. Aussi loin que ma pensée peut

se reporter, je vois ma pauvre mère tombant d'un mal affreux, écumant, hurlant, invoquant un Dieu qui n'est pas le sien, que son cœur repoussait. Oh ! monstre infernal, nieras-tu ces vérités ? essaieras-tu de te justifier ?

— Le serviteur n'est pas maître, murmurait Onfroy, œil et tête baissés. Le Dieu du ciel peut seul démêler la vérité.

— Qu'appelles-tu serviteur ? qu'appelles-tu maître, scélérateur de Cressy ? cria le prisonnier, d'une voix gonflée par la fureur. Étais-tu né pour servir Hugues du Puiset ? Un sang de chevalier ne coulait-il pas dans tes veines ?

Au nom de Cressy, l'étonnement se peignit dans les traits de Roselle. Elle ne savait si elle devait attribuer ces paroles à la folie, ou les prendre pour une révélation. Ses yeux se portèrent involontairement sur la figure abattue, humiliée, de Gérard Onfroy.

— Il n'est pas aussi menteur que sa mère, dit celui-ci, d'une voix presque imperceptible. Je ne croyais pas que sa mémoire fût aussi sûre. Seulement il ne sera pas assez sot pour parler de cimenterre.

— Oh ! comment lui pardonnerais-je ? reprit Etienne, qui me donnera une dose de charité assez grande ? Non, non, qui me donnera un bras assez fort pour tordre le cou à ce vieux tigre, pour lui arracher les entrailles et m'en faire un cordon ? Ah scélérateur ! tu as oublié de m'apporter hier ta liqueur enivrante, hein ? Et tu es tout surpris de m'entendre parler si clair ? Tu as oublié ton office ?

— C'est elle, c'est elle qui en est cause, vieux hurleur, répondit l'écuyer. Si elle ne m'avait pas troublé la conscience, remué le cœur avec sa voix de rossignol, je t'aurais étranglé cette nuit. Nous ne pouvons pas vivre sur le même coin de terre. Tu es mon démon.

— Et pourtant, vous y vivrez ensemble, sur cette terre, dit la jeune fille, et vous vous y aimerez. Cressy ! es-tu de la famille de ces terribles Cressy ? Par quel étrange hasard es-tu tombé si bas ? Onfroy, explique-moi donc ce mystère.

Le vieil écuyer baissa la tête sur son sein, et Roselle vit deux larmes couler sur ses joues ridées.

— Il ne vous le dira pas, reprit Etienne de Francourville. Renié par son père, renié par sa mère, renié par la vertu, renié par le vice, il se gardera bien de lever le voile qui le couvre. Je le somme de parler, je le somme de me démentir.

Les lèvres de l'écuyer se remuèrent, mais on ne sut quelles paroles il prononça. Il parut cependant à Roselle, plus rapprochée de lui, qu'il répétait encore comme tout à l'heure.

— Il n'est pas aussi menteur que sa mère.

— Eh bien ! Onfroy, si tu as eu le malheur de mal commencer ta carrière, il n'en est que plus important pour toi de la bien finir. Tirons donc un voile sur les événements passés. Jurons d'aller, sur le tombeau même de Notre-Seigneur, expier nos fautes ; mais, iauparavant, pardonnons à ceux qui nous ont offensés. Mes amis, vous ferez la paix.

— Point de paix avec l'impie ! s'écria Etienne ; point de paix avec le meurtrier ! Guerre éternelle au bourreau de mon père et de ma mère ! La Seine se

mêlera au Jourdain avant que nos deux âmes se rapprochent.

— Voilà de mauvaises paroles, peu dignes d'un chrétien. Vous les rétracterez, Étienne ; ou, sinon, je vous abandonne à votre malheureux sort. Pourquoi ne pardonneriez-vous pas à votre ennemi ?

— Pourquoi lui pardonnerais-je ? Quel droit peut avoir à la piété le pendard de Cressy ? Au nom de qui, au nom de quoi demande-t-il grâce ?

Roselle tire un crucifix de dessous son vêtement.

— Au nom de Celui-ci, dit-elle en présentant la sainte image. Il a bien droit, je pense, à quelque sacrifice de votre part. C'est lui qui vous ordonne de pardonner.

Le fou dirigea immédiatement ses yeux sur l'objet sacré, et un bouleversement complet s'opéra dans ses traits. Il semblait aussi étonné que s'il eût vu quelque chose d'extraordinaire ou d'inconnu. Depuis si longtemps sa foi était sans exercice, ensevelie, pour ainsi dire, sous le poids du malheur ! Pour la première fois, elle paraissait se réveiller, reprendre vie et corps, en face de Celui qui en est l'auteur et le fondement. Mais, comme toutes les situations violentes, quelle qu'en soit l'origine, ont pour effet d'ébranler l'organisation affaiblie, et de la jeter du côté où elle penche : l'intelligence du maniaque commença à se voiler, ainsi qu'on put l'apercevoir à l'ardeur fébrile de ses yeux. Il regarda d'abord le crucifix, fronça ses sourcils ; puis bientôt ses traits se déridèrent, il se mit à sourire, à lever un doigt, puis deux ; puis, il parut témoigner le désir de toucher l'image vénérée.

— C'est Celui de Jérusalem, murmura-t-il avec tendresse. J'ai vu sa montagne, son berceau, sa maison ; je sais où il a passé, où il a marché, où il a prêché.

— Ce qu'il dit est le vrai du vrai, reprit tout bas l'écuyer ; je puis jurer par saint Martin que nous avons visité ensemble les lieux sanctifiés par la présence du Sauveur. Sa mémoire est plus sûre que celle de sa mère.

— Vous l'aimez donc, Étienne, ce doux Rédempteur ? Il y a si longtemps que vous ne l'avez vu que vous seriez peut-être bien aise de lui faire vos caresses. Le voilà ! embrassez-le bien, et dites-lui que vous êtes disposé à tout pardonner pour l'amour de lui.

Elle lui passa le crucifix à travers la grille. A peine le prisonnier eut-il touché l'objet béni qu'il se mit à genoux, l'embrassa avec une inexprimable tendresse, et resta longtemps sans rien dire. Mais le calme de ses traits annonçait celui de son âme, et les larmes de ses yeux attestaient avec quelle vivacité la foi se ranimait en lui.

— Est-ce vous, ô le Bien-aimé de mon cœur, est-ce bien vous qui venez visiter un infortuné prisonnier ? Quel rayon de joie vous apportez dans ce noir cachot, et dans le cachot plus sombre encore de mon âme ! Mon Dieu ! mon Dieu ! qu'ai-je fait pour que vous daigniez encore songer à moi ? Et que vous rendrai-je pour la faveur que vous m'accordez ? Il était donc bien vrai que vous ne m'abandonniez pas toujours ! C'était donc avec raison que

le bon père Dosithée me disait qu'un jour je verrais disparaître mes ténèbres, et que le Ciel me visiterait dans sa miséricorde ! Soyez béni cent fois, puisque j'ai pu vous revoir. Maintenant, je m'abandonne, j'accepte, je me résigne à tout ; je puis souffrir et mourir en paix, puisque mes yeux ont vu mon Sauveur.

Ces paroles, et surtout l'accent qui les animait, touchèrent le cœur de Roselle, qui se mit à pleurer. Quant à Onfroy, le front incliné, taciturne et pensif, il semblait recevoir, de cette scène émouvante, comme un surcroît d'accablement et de honte.

— Oui, je t'ai pardonné ; oui, je te pardonne, reprit le captif, en jetant un regard sur son ennemi. Va ! l'amour de mon Dieu triomphe de ma haine : il la rejette au loin, il l'étouffe. Je voudrais que cette grille jalouse s'abaissât pour laisser passer le baiser de paix, que je brûle de coller sur ta joue.

Il avait à peine prononcé ces paroles que le vieil Onfroy, saisi d'un accès bien extraordinaire pour son âge, se jette sur le grillage et l'ébranle avec une force prodigieuse. Il veut enlever cet obstacle jaloux, la seule barrière qui s'oppose à une réconciliation. Étienne, qui a deviné sa pensée, joint ses efforts aux siens ; et voilà secouant cet énorme treillis, jusqu'à ce qu'il tombe sous leurs assauts réunis. Puis, s'élançant tous les deux dans les bras l'un de l'autre, ils se serrent, ils s'étreignent avec une énergie convulsive. Cette scène était aussi touchante que singulière. Dans ce seul élan de tendresse ils noyaient leurs longues inimitiés, toute une vie de persécution et de haine. Mais pas un mot ne put s'échapper de leur bouche : tant la joie, tant le repentir les étouffaient ! Siècles de foi, répétons-nous encore, où le criminel, une fois touché de la grâce, apportait dans le bien toute l'énergie qu'il avait déployée au service du mal.

Cependant ce transport violent ne pouvait durer sans ébranler la constitution malade du pauvre prisonnier. Bientôt sa cervelle se brouille ; l'excès de son bonheur lui a renversé le sens.

— Allah est grand, répète-t-il, en reprenant sa marche précipitée à travers la prison ; on ne saurait jamais lui résister impunément. C'est sur le Liban qu'il se plaît le soir ; c'est dans les plaines de Damas qu'il aime à voyager. . . Elle écumait, elle hurlait, elle chantait les cantiques d'Allah. . . Le cimetière boit aussi le sang des ennemis. . . Maudites soient les filles de Sidon et les femmes de Chartres !. . . Le Puiset est sur la montagne de Jérusalem ; mais Allah le renversera. . .

Ces phrases incohérentes, et cent autres de ce genre, attestaient le dérangement de ses facultés. Roselle, non moins touchée de ce spectacle que de celui qui l'avait frappée tout à l'heure, ne pouvait retenir ses larmes.

— Ne pleurez pas, chère petite, lui dit Onfroy ; c'est un mal qui va finir ; vous voyez les derniers effets de la malheureuse liqueur que j'avais ordre de lui servir tous les deux jours. Mais c'est fini : la coupe est brisée, et je jure par saint Martin de Tours que ma main se desséchera plutôt que de se

prêter à une pareille injustice. Pauvre Étienne ! je donnerais maintenant ma vie pour lui...

XXV

TEL EST PRIS QUI CROYAIT PRENDRE

L'armée française se reposa un jour à Laodicée. Cette ville, jadis si célèbre, était bien déchue de sa grandeur. Comme la plupart des villes de l'Asie mineure, elle avait dépéri sous le souffle de l'hérésie. L'hérésie, comme un dissolvant actif, a consumé l'antique Orient, et éteint la vie sociale et chrétienne à sa source. Celui des croisés qui connaissait l'histoire de la primitive Église, ne pouvait se défendre d'une douloureuse surprise en cherchant dans ces déserts, dans ces ruines, les florissantes cités qu'on y admirait autrefois. Laodicée avait été une de ces métropoles, contemporaines de la naissance de l'Église. Son ange, c'est-à-dire son évêque, était du nombre des sept, auxquels l'apôtre saint Jean avait mission d'écrire (2). Aujourd'hui ce n'était plus qu'une vile bourgade, habitée par une population ignorante et misérable. Tant il est vrai que le rameau ne peut que dépérir, dès qu'il se détache du tronc, et que l'Église de Rome a seule les paroles de vie éternelle !

Comme partout, les habitants avaient fui devant les soldats de la croix. On ne trouvait que des rues et des maisons désertes. A peine quelques vieillards, que la faiblesse de l'âge avait retenus, restaient-ils pour attester que la ville n'était pas une complète solitude. Les croisés, dévorés par la faim ou par la soif, visitaient toutes les maisons pour y trouver de quoi satisfaire leurs besoins ; mais cette sorte de pillage n'était pas sans inconvénients. Dans les lieux écartés, des embûches attendaient souvent les imprudents qui s'y aventuraient. Des Sarrasins, parfois des Grecs, s'élançaient sur eux, les tuaient et les dépouillaient. On retrouva ainsi bien des cadavres ; un plus grand nombre encore échappèrent aux regards. Quelquefois les soldats furieux mettaient le feu à un quartier de la ville, pour venger leurs camarades égorgés ; faible et inutile châtiment qui n'atteignait point les coupables.

Raoul et son inséparable ami Cuthbert cherchaient ainsi leur vie dans une rue isolée de la ville. La nuit allait venir, et la faim les pressait.

— C'est le dire du bon évêque Othon, Raoul, que tout ouvrier est digne de son salaire. Mais on ne tient pas fort chez vous à appliquer ce principe de l'Évangile. Il me semblait qu'après votre exploit de l'autre jour, on pouvait bien vous envoyer un plat de la pitance royale. Vous en étiez aussi digne que cette foule de courtisans et de dames qui assiègent la table du prince. Vraiment ! ce n'est pas là de la justice.

— Votre amitié pour moi vous aveugle, Cuthbert. Qu'ai-je donc fait de si grand ? Mon devoir tout simplement. Une action honnête se doit : c'est tout ce que j'ai à vous dire. Laissons les courtisans et les

dames manger à la table du roi, et contentons-nous du sort de tout le monde. Il y en a vingt, il y en a mille plus méritants que nous, qui n'ont pas l'estomac mieux garni. Voyez vos braves compatriotes ; sont-ils mieux partagés que moi ?

— Il est vrai, Raoul, qu'ils ont subi de rudes épreuves, quoique plus d'un d'entre eux pourrait le disputer aux guerriers les plus vantés. Mais, après tout, aucun d'eux n'a sauvé une armée : et c'est là ce que je voulais dire. Toutefois, je suis bien aise que vous appreniez de bonne heure à ne pas attacher trop de prix à la faveur des hommes. C'est une fausse monnaie, répétait souvent ce pauvre père Hermann ; bien fous sont ceux qui s'en contentent. En attendant, nous serons, je crois, encore obligés de nous coucher sans souper. Le métier n'est pas agréable.

— Tant qu'il reste une lueur dans les airs, l'oisillon cherche son grain, Cuthbert ; et rarement la Providence permet qu'il ne le trouve pas. Je vois là-bas une maison déserte (je ne sais si je puis l'appeler une maison) : l'instinct m'y pousse ; voulez-vous que nous allions la sonder ?

— Cette maison m'a l'air d'une ruine. Si mes vieux yeux ne me trompent, le toit est effondré, et les murs de la cour sont en bien mauvais état. Et, encore, je ne m'y ferais pas : nos perfides alliés savent si bien tendre les pièges, qu'il ne faut marcher qu'à tâtons.

— C'est égal, dit Raoul, en sautant avec la légèreté de son âge par-dessus un mur délabré.

Ce bâtiment paraissait avoir appartenu à un homme opulent, à en juger par son étendue et le travail qui se faisait remarquer dans sa construction. Des colonnes d'ordre dorique y formaient comme un petit péristyle ; mais plusieurs d'entre elles, ébréchées ou privées de leurs chapiteaux, attestaient l'abandon où on les laissait depuis longtemps. Une porte donnait entrée dans une pièce basse, qui avait jadis servi de salle de bain. Plusieurs autres appartements étaient à moitié ruinés. Raoul et Cuthbert les parcoururent, les fouillèrent en tous sens ; ils n'y trouvèrent rien qui répondît à leur désir, c'est-à-dire à leurs besoins. Une ouverture à demi obstruée tenta encore leur famélique curiosité ; ils y pénétrèrent ; et grande fut leur surprise, lorsque, ayant poussé une porte mal fermée, ils découvrirent une vaste salle, en bon état de conservation, et où se faisait entendre un bruit singulier, semblable au clapotement d'une eau qui tombe.

— Il y a du mystère ici-dessous, Raoul ; marchons doucement : n'allons pas, comme des fous, nous jeter dans un précipice.

— Je n'irai pas plus loin pour le moment, mon bien cher Cuthbert ; car je pose la main sur quelque chose qui nous ira fort bien à tous deux.

L'obscurité de la nuit n'était pas encore assez grande pour que Raoul n'eût pas aperçu une amphore de vin, que son fumet trahissait d'ailleurs. Des fruits, des melons, même un pain cuit sous la cendre, l'entouraient ; on peut juger de la joie des deux guerriers. Il semblait évident que ces mets n'étaient là que depuis peu de temps, et que leurs pro-

(2) Apoc. I, 11.

priétaires ne pouvaient être éloignés. Mais ventre affamé ne raisonne pas. Sans songer au péril qu'ils peuvent courir, nos deux héros s'empressent d'abord de satisfaire la faim qui les dévore.

— Un moment de repos et de bien-être ne nous sera pas inutile, Cuthbert. Asseyons-nous ici, s'il vous plaît, et jouissons du don que la Providence nous envoie. La nuit se fait. La faible lumière qui nous arrive encore par ces fenêtres n'ôtera rien à notre satisfaction. Savez-vous qu'il n'y a rien de beau comme un soir, comme une nuit d'Orient ? Les premiers croisés n'avaient pas tort quand ils disaient que c'est encore un reflet du paradis terrestre.

— Je ne refuserai certainement pas de boire un coup de ce bon vin ; car mes forces épuisées en ont besoin. Je n'ai rien pris depuis la caverne du santon. Mais, Raoul, un vrai guerrier doit manger debout en pays ennemi. Cette maison, qui semble déserte, peut fort bien ne l'être pas ; et, surpris ici à l'écart et dans l'ombre, nous deviendrions aisément les victimes de notre imprudence.

Le raisonnement était sage. Mais quel raisonnement tiendrait contre l'effet d'une amphore de vin de Chio ou de Santorin ? Car c'était quelque chose de ce genre que nos deux croisés buvaient avec tant de délices. Cuthbert finit par s'asseoir sur la natte. Ils mangèrent, ils burent, ils devisèrent ; le calme de ce beau soir, le plaisir d'assouvir sa faim, les causeries, les réflexions de tout genre, le doux laisser-aller de l'amitié entraînent peu à peu les deux compagnons à oublier le lieu où ils étaient. Tout se taisait autour d'eux, moins le murmure d'une eau qui semblait se verser dans un bassin souterrain, et les invitait encore, par sa monotonie, à jouir d'une heure de tranquillité. La lune les surprit à son lever dans ce délicieux *far niente*.

— Rien ne nous empêche de goûter ici un peu de sommeil, Cuthbert. Quand notre imagination se serait mise en frais, elle n'aurait pu créer un lieu plus propice. Voyez-vous cette lumière argentée qui couvre la plaine ? voyez-vous comme cette nature luxuriante s'endort sous les rayons de l'astre bienfaisant ? Nous n'avons rien de mieux à faire que de l'imiter, en nous étendant sur ce tas de nattes, qui semblent mises là exprès pour nous.

— Je crois que vous avez raison, Raoul. Je sens aussi mes paupières s'appesantir. Je songeais tout à l'heure à monter la garde ; mais alors j'étais à jeun. Ces fruits et ce vin exquis m'ont fait changer de langage ; je sens vivement le besoin de dormir.

Le hasard voulut qu'en ce moment la lune, qui avançait dans sa course, éclairât un coin de la place et y fît voir je ne sais quel objet suspect. Examiné de plus près, cet objet se trouva être un homme pris de vin et profondément assoupi. On eût même pu le croire mort, si la chaleur de sa peau n'eût attesté qu'en lui la vie n'était que suspendue : il était simplement mort-ivre.

— Mes craintes avaient donc quelque fondement, sire de Louville, dit le Teuton à demi-voix. Cét homme ne se trouve pas là par hasard, et les mets que nous venons de manger, le vin que nous venons de boire, prouvent que nous n'avons fait que succé-

der à d'autres convives. Notre plus court est de sortir par où nous sommes entrés, sans nous inquiéter du reste.

Comme il finissait ces mots, un bruit de voix humaines se fit entendre d'un lieu voisin, mais qu'il n'était pas aisé de préciser : Raoul tendait l'oreille en haut, tandis que Cuthbert penchait la tête de côté. Le fait est qu'ils se trompaient tous les deux. Ils n'eurent que le temps de se retirer à l'écart avant qu'une sorte de trappe ne se soulevât et ne laissât voir une tête d'homme à ras de terre. Une petite lanterne, soulevée à la hauteur de cette tête, lui aida à jeter un coup d'œil sur le corps étendu à terre : ce qui paraissait être l'unique objet de son investigation. La figure grimaca, murmura un mot ou deux, puis disparut, mais sans fermer la trappe.

— Voici qui tient de la comédie, Raoul ; que vous en semble ? Quand j'y réfléchis, je me trouve passablement étourdi, à mon âge, de supposer que le vin de Chio, et les dattes, et les melons poussent d'eux-mêmes dans les maisons de Laodicée. Le mécréant, qui a montré là son nez, n'est probablement pas le seul habitant du quartier ; et il peut se faire que nous trouvions, comme le rat, qu'il est plus facile d'entrer dans un gîte que d'en sortir. Mais chut ! on parle encore... Cachons-nous.

Une ouverture se trouvant là, les deux guerriers y entrèrent. Comme le bruit de l'eau y devenait plus distinct, ils s'aventurèrent à avancer à tâtons. Une espèce de corridor les mena à un cabinet étroit, au fond duquel se trouvait une fenêtre grillée, et par cette fenêtre brillait une grande clarté. Glissant sur la pointe des pieds, nos deux héros arrivèrent à ce treillis, et aperçurent un vaste souterrain voûté. Au milieu se voyait une citerne, ou plutôt un bassin, dans lequel des eaux se versaient, en produisant le clapotement dont nous avons parlé. Trois personnages étaient là, occupés de choses importantes, à en juger d'après leur mine grave et leur silence. Des urnes, des conques, des amphores, des touffes d'herbes étaient étalées sur une table de marbre. Le plus âgé des trois, un homme à barbe blanche, prenait tantôt l'un de ces vases, tantôt l'autre, en mélangeait le contenu, prononçait quelques paroles mystérieuses ; puis les deux acolythes, s'emparant de cette liqueur, la versaient dans le récipient. La gravité qu'ils mettaient à ces opérations, les formules mystiques que le vieillard prononçait, présentaient assez l'image d'un de ces sacrifices offerts jadis par les païens aux divinités des eaux. Mais le costume grec de ces personnages repoussait cette idée : quoiqu'il ne fût pas rare encore à cette époque de trouver des restes de paganisme parmi les enfants dégénérés du schisme oriental.

— Nous tenons le secret de l'affaire, dit tout bas Cuthbert à son compagnon. Je souhaite de me tromper ; mais ma conviction est bien formée. Ces trois scélérats nous travaillent plus activement que l'épée des Sarrasins.

— Et que pensez-vous qu'ils fassent là, si ce n'est quelques cérémonies superstitieuses, comme ils ont accoutumé d'en faire ?

— Je voudrais qu'il en fût ainsi, Raoul. Mais ces pots et ces herbes ne me disent rien de bon. Quand on fait un sacrifice à une naïade, ou à une divinité quelconque, on se contente d'une coupe d'eau et d'un mot ou deux. Mais ici, une malice infernale agit. Voici le point de départ de la maladie qui ronge nos soldats, et force le roi Louis à lever demain son camp. Je comprends maintenant le mystère : ce bassin est le récipient des fontaines de la ville; et les liqueurs que ces scélérats y versent sont le poison subtil qui va s'insinuer dans nos veines.

— Horreur ! dit le jeune sire, en reculant d'un pas. Précipitons-nous sur ces coquins, et massacrions-les sans pitié.

— Votre idée est bonne, Raoul. La trappe, que ce misérable a laissée ouverte, nous donnerait, je pense, un passage facile. Mais je me doute que ces profondeurs pourraient bien recéler un piège. Avec des Grecs, on ne saurait jamais prendre assez de précautions.

— En attendant, dit Raoul impatienté, la mort coule dans le sang de nos malheureux compagnons. Voyez-vous, Cuthbert, avec quelle hâte ce vieux démon fait ce mélange ? et avec quelle rapidité ses deux aides les versent dans la citerne ? Oh ! songez donc que le moindre retard peut coûter la vie à plus d'un de nos braves.

— Et vous, Raoul, voyez-vous dans le fond de cet antre cette masse noire qui se remue ? Ce peut être l'avant-garde de toute une armée. En vous jetant donc témérairement dans le péril, vous y gagneriez la mort, sans retrancher une goutte de ce poison.

Le nouveau venu ployait, pour ainsi dire, sous le poids d'un paquet d'herbes, qu'il déposa sur la table. Une odeur virulente remplit l'air aussitôt. Mais les yeux de Raoul s'étaient fixés sur la figure de ce personnage, et n'avaient pas eu de peine à en reconnaître les traits.

— Celui-ci, dit-il à l'oreille de son ami, est déjà de mes connaissances. Nous nous sommes vus sur les bords de la rivière; ma vie a été entre ses mains, et il n'a pas tenu qu'à lui qu'elle ne me fût ôtée. Nous avons donc un compte à régler ensemble. Laissez-moi, Cuthbert, tenter un coup de fortune. J'ai mes petites ressources par devers moi. Tenez-vous là tranquille, et attendez. Seulement, criez quand vous entendrez ma voix, et que ce soit du plus creux de votre poitrine.

Cela dit, et sans écouter un mot d'observation, le jeune chevalier sort du corridor sans bruit. Cuthbert n'eut que quatre ou cinq minutes à attendre. Il voit d'abord rouler un cadavre sanglant, c'était celui de l'ivrogne qui venait de se réveiller, et qu'un coup d'épée avait envoyé jôur du dernier sommeil, pendant qu'un coup de pied le faisait glisser le long de l'escalier. En ce moment, un cri se fit entendre; et, Cuthbert y répondant de toute l'énergie de ses poumons, les échos s'en multiplièrent à l'infini, sous ces sombres arceaux. Puis, profitant de la stupeur où cet événement plonge les ennemis, notre brave adolescent s'élance sur eux, frappe vigoureusement le vieil empoisonneur, blesse les deux autres, et met

la main sur le quatrième, sur celui qu'il appelait sa vieille connaissance.

— Tout cela est fait de main de maître, se dit à lui-même le vieux Cuthbert, vraiment glorieux de la valeur et de l'habileté de son disciple. Je dis que pas un de ces fiers seigneurs ne serait dans le cas de rendre de pareils services. En deux jours, cet honnête enfant aura sauvé deux fois l'armée : c'est une gloire que les plus nobles guerriers pourraient lui envier. Et vous verrez que personne ne lui en saura gré. N'y a-t-il déjà pas dix, vingt chevaliers pour lui disputer la découverte du gué ? O faveur des rois ! ô vanité humaine !

Cuthbert s'empresse de se rendre auprès de son ami, et allait achever les blessés, quand Raoul l'arrêta.

— Contentez-vous de vous assurer d'eux, Cuthbert; le premier point est de les tenir sous notre main, et le second est de tirer d'eux tous les éclaircissements que nous pourrons. Passez-moi, je vous prie, cette corde, que j'assujettisse ma vieille connaissance, avant de régler mon compte avec elle. Quant à ce vil empoisonneur, je crois qu'il n'est pas très-loin de rendre son dernier soupir.

— Les Grecs ont la vie plus dure que cela, Raoul : ce cruel sorcier a encore son âme tout entière dans son corps, comme disait jadis de lui-même le roi Saül. Nous ne ferons pas mal de les lier tous, en attendant que nous ayons décidé ce que nous en devons faire.

Un coup de sifflet partit aussitôt, et fit tressaillir nos deux héros. Le plus étrange de l'affaire, c'est qu'il ne leur était pas possible de savoir d'où il était sortit. Raoul opina que c'était de la gorge du renégat, et Cuthbert en accusait le vieil empoisonneur. Ils attendirent quel en serait l'effet; mais, rien ne se faisant voir ni entendre, ils continuèrent leur opération.

— Maintenant, dit Cuthbert, ce que nous avons à faire me paraît très-clair. L'un de nous va garder ces mécréants à vue, et l'autre ira au camp donner avis de la découverte.

— Comme vous voudrez, Cuthbert. Allez donc; moi je reste ici.

— Non, Raoul ; c'est vous qui irez ; moi je resterai,

— Voilà ce à quoi je ne consentirai jamais. S'il y a du danger, je suis aussi bon que vous pour le courir.

— Ecoutez-moi, cher enfant et soyez raisonnable. Vous avez déjà sauvé l'armée une fois, et personne ne paraît vous en tenir compte. Eh bien ! je veux que, cette fois-ci, nul ne puisse vous en disputer l'honneur. Quand le roi Louis, ou quelqu'un des siens, aura vu les choses telles que les voici, ces cinq empoisonneurs, ces herbes fétides, ces mélanges suspects, ces liqueurs âcres et corrosives, je présume qu'il se rendra à l'évidence. Je veux que toute l'armée sache à qui elle doit son salut.

— Or, c'est à vous qu'elle le doit, Cuthbert : car je n'y voyais goutte.

— C'est à vous, Raoul ; car c'est vous qui avez attaqué ces démons : sans quoi ils seraient encore debout.

— Celui qui découvre l'ennemi a le premier honneur.

— Celui qui tue l'ennemi a le premier mérite.

— On ne saurait abattre un tigre sans l'avoir découvert.

— C'est peu de l'avoir découvert, si on ne l'a abattu.

— Celui qui voit la première flamme et crie *au feu!* est le sauveur de la ville.

— Celui qui a éteint l'incendie mérite seul la couronne.

Il était difficile de prévoir qui triompherait dans cette singulière lutte de générosité, si Raoul d'Alonville, toujours disposé à considérer les choses sous le point de vue religieux, n'eût terminé la querelle de la façon suivante :

— Tenez, Cuthbert, il me revient à la mémoire un mot de mon vénérable guide, le père Dosithé : "Le plus bel usage qu'on puisse faire de la gloire humaine, disait-il, c'est de la fouler aux pieds." Suivons cet avis; laissons tomber cet inutile laurier. Cuthbert, promettez-moi de ne jamais parler de ceci; moi, je vous en jurerais autant.

Ce trait d'humilité chrétienne toucha le vieux soldat (3).

— C'était à moi, mon fils, dit-il en tendant la main à Raoul, d'écouter le premier cette inspiration de la foi. Je suis cependant heureux que vous m'ayez prévenu. Je déclare devant Dieu que je n'ai point de goût pour la gloire humaine; soixante ans d'expérience ont suffi pour m'en faire comprendre la vanité. J'ai vu que le vrai mérite ici-bas est souvent méconnu; que les grands sont presque toujours trompés; que leur faveur s'attache pour l'ordinaire aux sujets indignes. Cependant j'aurais aimé à voir quelque distinction honorable récompenser votre double exploit. N'importe! puisque vous y consentez, ensevelissons tout cela dans un éternel silence: nous en rapportant exclusivement à Celui qui sait seul apprécier le bien que l'homme peut faire. Sondons maintenant un peu nos prisonniers. Mais en voilà un qui fait de terribles efforts pour se dégager de ses liens.

L'empoisonneur s'agitait, en effet, et se roulait à terre, en poussant de sourds gémissements. Son aspect avait quelque chose de terrible: un oeil flamboyant sous des sourcils gris, un front ridé, une figure pâle tachetée de sang, je ne sais quelle audace mêlée de colère et de haine fanatique: tout contribuait à peindre l'état violent de son âme. Mais c'était en vain qu'il faisait des efforts pour briser ses liens, ses forces, épuisées par la perte de son sang, ne pouvaient y suffire.

Les yeux de Cuthbert s'étant alors reportés vers le fond de la voûte, crut y avoir passer des ombres. Craignant d'être le jouet d'une vision, il pria son ami de vérifier le fait. Au même moment, un bruit semblable à un cliquetis de métaux frottés l'un contre l'autre, se fit entendre faiblement, et un coup de sifflet lui répondit.

(3) Nous devons avertir le lecteur que nous n'employons le mot soldat que pour nous conformer au langage moderne. En ce temps-là, il n'y avait point de soldats (d'hommes *soldés*), mais seulement des *guerriers*.

— Cette fois je t'y surprends, misérable, dit Raoul au renégat. Tu me paieras de ta vie cet excès d'imprudencé. Ta gorge, à ce qu'il paraît, se prête merveilleusement à toutes les ruses. Te souviens-tu de l'aventure de l'autre jour?

— Parfaitement, chevalier imberbe; et toi aussi, je pense?

— Quel mal t'avais-je fait pour que tu usasses à mon égard de tant de cruauté? De quel droit dispo-

siez-vous de ma vie?

— De quel droit disposes-tu de la mienne? A la guerre comme à la guerre.

— Seulement j'agis selon ma foi, et toi tu as renoncé à la tienne. Je suis, s'il plaît à Dieu, un soldat de la croix, et toi tu en es l'ennemi juré.

— Tu es bien jeune encore pour parler de ta foi. Attends donc qu'elle ait subi quelque épreuve, avant de t'en pavaner. J'ai gardé la mienne jusqu'à un âge plus avancé que le tien. Ce n'est pas tout de porter une croix sur son brassart. Les charmes des filles de Mahomet en ont ébranlé de plus puissants que toi.

— Il dit vrai, ce mécréant, reprit ici Cuthbert, et c'est une honte pour notre divine religion, que plus d'un de ses vaillants serviteurs aient fléchi sous ces misérables tentations. Il s'est passé des choses bien tristes dans la première, et j'ai bien peur que la seconde n'en voie de pires. Ne ris pas, vil coquin: ta prédiction ne se réalisera pas en ce qui concerne ce noble adolescent. Il sait ce que lui impose son titre de chevalier de la croix. Il sait aussi à qui sa destinée est liée, à qui sa foi a été jurée; sois sûr qu'il sera fidèle à son double serment.

Le renégat se mit à sourire d'un air railleur, et dit:

— Combien d'autres, mieux cuirassés que lui, ont fléchi le genou devant Baal! Qu'il aille et qu'il combatte! Les traits les plus redoutables ne sont pas ceux que lance le bras sarrasin... Un regard peut souvent plus qu'une flèche...

— Pas pour lui, vieux chien d'infidèle, pas pour ce noble chevalier. Il a une protection bien puissante dans Celle qui fut la Reine de toute pureté. Si tu ne connais plus la valeur de ce secours céleste, tu es bien malheureux; et si tu la connais encore, garde le silence et souviens-toi que ce jeune homme est non-seulement le champion de Jésus-Christ, mais aussi le chevalier de Marie. Cependant, parle, puisque un hasard heureux t'a fait notre prisonnier: explique-nous ce que c'est que ce lieu où nous te surprenons.

— Cela n'est pas difficile à voir: c'est le récipient des diverses sources qui alimentent la ville et ses alentours.

— Je m'en doutais. Et que signifient les cérémonies que vous y accomplissiez ainsi dans le secret?

— Le vieux Pansophos te le dirait mieux que moi, s'il le jugeait à propos:

— Tu ne dois guère moins le savoir que lui, toi qui l'aidais dans son office suspect. Explique-toi: qu'est-ce que ces herbes? qu'est-ce que ces jus que vous mêlez à cette source, et dans quel but le faisiez-vous?

— Le vénérable Pansophos est un homme versé dans la connaissance des plantes et de leurs vertus. Aucun des secrets de la nature ne lui échappe. S'il jugeait à propos d'entrer en conversation avec vous, il vous charmerait par l'élégance de son langage et la variété de ses connaissances. Il peut traiter de tout, depuis l'hysope qui croît sur la muraille jusqu'au cèdre orgueil du Liban.

— Il n'est sans doute pas moins savant dans l'art d'extraire les poisons ; car je suis sûr que tous ces sucs ne sont pas autre chose : leur odeur m'en avertit assez.

— Le respectable Pansophos est aussi habile à composer de douces odeurs et des parfums. C'est lui qui donne au riche Myropolos le secret de ces pommades odorantes qui embellissent tant les filles arabes, comme ce jeune chevalier s'en convaincra sans doute.

— Quoi ! misérable, étaient-ce des parfums que vous jetiez dans ce récipient ? Me feras-tu croire que c'est là une liqueur bienfaisante ? La maladie de nos soldats confondrait ton imposture.

— Je voudrais simplement demander à ce jeune sire s'il a éprouvé le moindre mal ?

— Non, répondit Raoul. J'ai bu abondamment et sans défiance ; mais j'avoue n'avoir éprouvé aucun accidents fâcheux.

— Le jeune sire voudra-t-il bien me dire à quelle fontaine il a bu ?

— A la fontaine du bas de la ville, que les habitants appellent, je crois, Hippocrène.

Ici le renégat, couché à côté du vieil empoisonneur, lui glissa quelques mots à l'oreille. Le vieillard fronça le sourcil et poussa un rugissement. Ils jetèrent tous les deux un regard sur les touffes d'herbes, puis sur le récipient, comme s'ils eussent eu quelque chose à vérifier. Ensuite l'interrogatoire reprit :

— Mais si cette fontaine, grâce à Dieu, n'a pas été infectée, tu n'en diras certes pas autant des autres. Nieras-tu que du poison ait circulé dans les sources d'eau vive où nos malheureux soldats se pressaient d'étancher leur soif ?

— Hippocrène, Mésocrène, Microcrène, Glyptocrène... oui, la qualité de l'eau y est différente. Les estomacs d'Occident s'en accommodent mal. Mais pourquoi ne restent-ils pas chez eux ? Les eaux de Louville... et du Puiset... Ont une saveur plus douce.

En entendant ces deux mots, Raoul change de couleur. Par quel hasard cet infidèle prononce-t-il deux noms qui lui sont si chers ? Où les a-t-il appris ? La curiosité, et je dirais presque la sympathie, s'éveille dans son âme ; il voit dans ce malheureux un compatriote, et il éprouve pour lui cette espèce d'intérêt qui rapproche les enfants d'un même pays.

— Connaissez-vous donc Louville ? le Puiset ? dit-il au traître.

— Les estomacs et les intestins qui ont absorbé de ces eaux-là ne sauraient boire de celles-ci. Je conseillerais volontiers aux croisés de reprendre le chemin de l'Europe, ne fût-ce que par égard pour leurs chevaux. La poussière du désert et la qualité de nos

sources sont dangereuses pour les coursiers habitués aux eaux de la Seine ou du Rhin. Le vénérable Pansophos lui-même ne pourrait corriger cet inconvénient. Aussi assure-t-il que la saine politique devrait à elle seule déterminer les Européens à ne pas aller plus loin, au moins par égard pour leurs montures. On l'a bien vu pour l'armée des Teutons.

— Oui, monstre, s'écria Cuthbert en tirant son épée (car cette allusion cruelle l'avait blessé au cœur). Et je sais bien, moi, ce qui a causé nos désastres et tué nos soixante mille chevaux. Ce n'est point du tout la qualité des eaux, qui sont très-bonnes, très-pures et très-saines ; mais bien les funestes ingrédients que vous y avez jetés, toi ou les tiens. N'insiste pas sur ce sujet ; car je ne pourrais me retenir de te passer mon épée au travers de la gorge.

Le renégat poussa son cri aigu, si semblable à celui d'un sifflet.

— Ma gorge est à ton service, guerrier teuton. Tu vois qu'elle a encore assez de vie pour valoir la peine d'un coup d'épée.

Ce ton railleur, cette insolence jusqu'en face de la mort, et aussi la crainte que ce bruit strident ne fût un signal, excitaient le vieil écuyer à exécuter sa menace.

— Arrêtez ! lui dit Raoul tout bas, ma curiosité n'est pas encore satisfaite. J'aimerais à savoir comment cet apostat connaît le nom de mon pays.

— Sotte curiosité, Raoul. Ce n'est pas au milieu du danger qu'on s'amuse à demander des nouvelles. Ce coquin m'a l'air d'un vrai sorcier, en relations suivies avec le diable.

Un bruit sourd causa un moment de distraction à nos deux amis : un objet venait de tomber dans l'eau.

— Infernal ! infernal ! s'écria Cuthbert : ce misérable magicien a encore trouvé moyen d'assouvir sa vengeance. Je gagerais que ce grand vase qu'il vient de pousser du pied était plein de ses plus cruels poisons. Aussi sentez-vous qu'il a emporté avec lui l'exécrable odeur qui nous infectait les narines ?

La figure flamboyante de Pansophos semblait justifier cette conjecture. On jugera quelle malice diabolique animait ce personnage, puisque, même en présence de la mort il exécutait encore des projets de vengeance.

— Ne perdons point le temps en vains entretiens, sire de Louville. Trop heureux d'avoir découvert cet horrible arsenal d'empoisonnement, hâtons-nous de faire payer à ces monstres le prix de leur forfait ; puis courons prévenir l'armée du péril qui la menace.

Cela dit, le loyal guerrier plonge son épée dans la gorge de Pansophos. Le fanatique reçut le coup sans pousser un cri, sans donner un signe de douleur ; au contraire, son front se plissa, son regard s'en flamma, sa bouche se pinça, un cercle de rides profondes cerna ses yeux ; il semblait recueillir toutes ses forces pour exprimer par un dernier acte la haine satanique qu'il portait dans son cœur. Son sang sortait à gros bouillons et décollait dans la citerne. Mais ces dernières angoisses n'étaient pas encore capables d'étouffer en lui de funestes dispositions ; car, d'un mouvement convulsif, il poussa une touffe

d'herbes dans le récipient : ne voulant rien négliger de ce qui pouvait servir son ressentiment.

— Eh bien ! bois toi-même tes drogues, vil et lâche, empoisonneur, s'écria Guthbert en le poussant dans le réservoir. Je suis sûr que jamais ces eaux n'ont reçu un venin pareil à celui que ton âme couve. Raoul, est-il dans votre goût de faire la même opération sur l'apostat, son confrère ? Je ne donnerais pas un cheveu pour la différence entre ces deux fils de Bélial.

— Je vous l'avoue, Cuthbert, je suis intrigué d'avoir entendu prononcer le nom de Louville et du Puiset à cet étrange personnage. J'aimerais à avoir le nœud de ce mystère. As-tu réfléchi ? Veux-tu me dire qui tu es ? Ton pays ? ton nom ?

— On te le dirait à Auneau, chevalier du poil follet, répondit l'infidèle avec un regard railleur. Tu trouveras par là quelqu'un qui t'expliquera le secret. Je te le dis seulement : défie-toi de la cour d'Antioche... Garde-toi des pièges des...

La gorge de ce maudit poussa encore un coup de sifflet, qui fut suivi d'un long éclat de rire.

— En voilà assez, Raoul, et même trop. Ce scélérat se moque de nous. Si ces plaisanteries vous amusent, moi je proteste qu'elles me déplaisent. Eh bien, donner un coup d'épée à un pareil gibier de potence, ce serait lui faire trop d'honneur ; envoyons-le boire un coup.

Et saisissant le renégat à bras-le-corps, il le lance dans le récipient. La physionomie sarcastique du renégat ne le quitta pas même en ce dernier moment ; et il eut encore le temps de siffler, avant qu'on n'entendît le bruit de son corps tombant dans l'eau.

— Continuons ! continuons ! dit Cuthbert, et ne perdons pas de temps. Ohé ! ohé ! qu'est-ce que ceci ?

Cette exclamation était provoquée par la soudaine apparition d'un certain nombre de personnages, dont rien n'avait trahi les pas. En ce moment, les deux croisés se trouvèrent enlacés par des cordes à nœud coulant, lancés avec tant d'habileté, qu'ils se virent prisonniers, avant de se douter de la présence d'un ennemi. On pouvait estimer à vingt-cinq ou trente le nombre de ces nouveaux venus. Délivrer leurs deux frères captifs fut leur première opération ; mais la fureur de ceux-ci contre les meurtriers de leurs compagnons et de leur chef Pansophos, monta tout à coup à un tel degré qu'ils se jetèrent sur Cuthbert et son ami, dans l'intention évidente de leur ôter la vie. Un geste les en empêcha. On les vit, devant ce signe puissant, baisser la tête et se retirer humblement derrière les rangs.

— C'est un étrange théâtre que celui de ce bas monde, Raoul, disait l'écuyer à demi-voix. On a beau avoir soixante et dix ans : on ne s'habitue pas à ces retours de fortune, à des revirements aussi singuliers que celui dont nous sommes les témoins. Je trouve, en particulier, pour moi, un grand sujet d'humiliation dans tout ceci ; je ne pardonne pas à une barbe blanche comme la mienne d'avoir si peu de bon sens et de sagesse. Raoul, j'ai honte de moi ; je vous demande humblement pardon de vous avoir si mal à propos jeté, ou du moins laissé, dans le péril. Il est vraiment grand temps que ce vieil imbécile

qui a nom Cuthbert, diminue le nombre des sots, en partant pour l'autre monde. Mais j'ai bien regret qu'un beau jeune chevalier comme vous...

— Laissez là, cher Cuthbert, ces regrets inutiles. Le veau chevalier, dont vous parlez, ne donnera pas plus d'ouvrage que vous à la mort ; elle aura même plus tôt fait de ronger sa peau encore délicate, que la vôtre durcie par tant de travaux et d'années.

— Oui, sire de Louville ; mais vous deviez vivre encore, et moi je ne pouvais plus que mourir... Hé ! hé ! voyez-vous ce coquin, qui remontre son nez ? Je crois en vérité qu'ils sont tous sorciers. Je ne m'étonnerais pas de voir le vieux Pansophos reparaître aussi, pour plaider contre nous.

Cette observation ne se comprendrait pas, si nous ne disions au lecteur quel en était le sujet. A fleur de la pierre qui bordait le récipient, une figure venait d'apparaître, riieuse et sarcastique, tirant une langue d'un demi-pied, dardant un regard ironique, et poussant, mais sur un ton plus gai, le strident coup de gorge que nous avons comparé au sifflet. Il n'était pas possible de voir une expression de physionomie plus sardonique. Le renégat, précipité dans l'eau, avait trouvé moyen de briser ses liens, et venait narguer ceux qui, après avoir été pour la seconde fois ses vainqueurs, devenaient une seconde fois ses victimes.

— C'est moi, dit-il, d'un ton caustique et sans quitter sa position, c'est moi ! Me reconnais-tu, Teuton ? Me reconnaissez-vous, chevalier du poil follet ? Par quel hasard, Mahomet est-il encore une fois le maître de ces deux serviteurs de la croix ? C'est, je pense, le cas de chanter un hymne de victoire.

Là-dessus, le fanatique tire de sa gorge je ne sais combien de sons aigus ou rauques, saccadés ou stridents, près desquels l'échelle de tons la mieux montée aurait eu peine à soutenir le parallèle.

— Voilà, ajouta-t-il, quand il eut fini cette rapide évolution, voilà l'adieu que le renégat adresse aux fidèles.

— Nous l'acceptons, âme damnée, répondit Cuthbert ; quelle que soit la différence que la fortune, ou plutôt la Providence, ait de nouveau établie entre nous, sois bien convaincu que nous ne nous plaignons pas. Il y a plus loin de nous à toi que de Paris à Jérusalem. Persiste dans ton apostasie ; nous, nous persévérerons dans notre foi. Tôt ou tard nous paraîtrons devant le tribunal du souverain Juge ; et alors...

— Merci de la leçon, vieux fou ! Mais, avant le tribunal du souverain Juge, il y en a un autre, devant lequel il te faut d'abord comparaître. J'ai bien peur que le cimeterre musulman ne mette à l'épreuve la peau de ton cou.

— Quand tu voudras, quand vous le voudrez, ennemis de Dieu et de l'humanité ! Nous sommes prêts ; voici nos têtes ; prenez-les. Je suis sûr que ce jeune chevalier, quoique digne d'un meilleur sort, ne démentira ni sa foi ni son courage, en présence de la mort.

— Ce que vous dites là, Cuthbert, est l'expression de ma pensée. Je n'ai ambitionné, en venant ici, que l'honneur de servir Jésus-Christ, soit en me battant,

soit en mourant pour lui. Cependant, j'avoue que j'aurais bien aimé à savoir le nom de cet homme. Il a piqué ma curiosité, en me nommant ma patrie. Son langage, d'ailleurs, le trahit, et je dirais même que ses traits éveillent en moi des souvenirs.

— Sont-ce ceux-ci ? dit le noyé ressuscité.

Il contracta en même temps ses traits d'une manière si grotesque, et si railleuse tout à la fois, qu'on aurait pu douter si sa figure était celle d'un homme.

— C'est en vain que tu te caches sous ce masque factice, dit Raoul piqué; si tu parviens à échapper à ma mémoire, tu n'échapperas pas à la tienne. Les folies, les sarcasmes, les fantasques bizarreries sous lesquelles tu t'abrites sont un faible rempart contre l'œil de Dieu, et même contre le remords de ta conscience. Comme mon noble compagnon, j'ose te citer au tribunal de Dieu, non pour t'accuser moi-même (je te pardonne, au contraire, tout le mal que tu as voulu me faire), mais pour te mettre en face de ton infidélité.

— Et moi, répondit le fanatique, après avoir tiré la langue et fait un geste moqueur, je te cite au tribunal que voici.

Les témoins de cette scène venaient tous de porter les yeux sur le fond des souterrains, où un certain mouvement paraissait s'opérer. On fit signe aux deux prisonniers de marcher de ce côté-là, et ils avancèrent confus, tête baissée, incertains du sort qui les attendait.

XXV

LA FORCE DANS LA FAIBLESSE.

— Tu souffres, tu n'es pas à l'aise, chatte blanche, disait le sire du Puiset à Roselle, dans un accès de tendresse. Je vois parfaitement à ta petite moue que quelque secret chagrin te mine ; mais le mal, c'est que tu ne me dis pas ta peine. Est-ce que tu ne m'aimes plus ?

— Je serais bien ingrate, noble sire, s'il en était ainsi. Grâce à Dieu ! je n'oublierai jamais mes devoirs au point de ne pas payer de retour les bontés dont vous m'accablez. Certainement, ma reconnaissance vous est acquise pour la vie.

— Reconnaissance ! c'est sec. J'aimerais mieux un autre mot.

— Celui-là pour moi veut tout dire. Il signifie, affection, tendresse respectueuse...

— Point de respect. Tendresse tout court.

— Eh ! bien, tendresse, puisque vous le voulez, attachement, dévouement sans bornes, et, par dessus tout, une gratitude qui ne peut s'éteindre qu'avec moi.

— Approche, fillette, et pose là ta main dans la mienne. Et, pourtant, tu as quelque chagrin dans le cœur; je te vois pâlir, maigrir; tu manges peu, tu dors mal. D'où vient cela ?

La timide Roselle baissa les yeux, et ne répondit rien. Car, quelque effort que fit le sire pour être bon avec elle, il avait cependant toujours trop de ce qui inspire la terreur. Jusque dans ses caresses et sa familiarité, elle redoutait encore cet air farouche,

cette voix rauque, ces colères terribles auxquelles il se livrait si souvent. Le tigre, même quand il caresse, a toujours une griffe à la patte.

— Tu ne réponds pas : mais je vais répondre pour toi. Tu te repens de n'avoir pas épousé ton fiancé, et de n'être pas partie avec lui. Ai-je deviné ?

Deux grosses larmes jaillirent immédiatement des yeux de la jeune fille. Il était vrai que c'était là son plus gros chagrin.

— Je sais même, ajouta le sire, que tu songes à aller le rejoindre. A mon avis, c'est là une folie. Que tu fusses partie avec l'armée entière, tu n'aurais fait que ce qu'ont fait beaucoup de femmes, que ce qu'à fait la femme du comte de Paris (4) elle-même. Et, sans doute, avec quelque protection, tu aurais pu t'attacher à la suite de la comtesse...

— Non, non, dit vivement Roselle, je ne cherche pas les grandeurs; il n'y a pour moi qu'un seul être dans toute l'armée, et c'est mon futur époux, le sire de Louville.

— Je le conçois. Mais autant il eût été raisonnable pour toi de partir avec tout le monde, autant il le serait peu de partir seule... Tu fais-tu idée de la distance qui nous sépare des Saints-Lieux ?

— Il n'y a pas de distance quand on aime. Notre doux Sauveur Jésus-Christ me donnerait les forces nécessaires.

— Ensuite, songes-tu aux inconvénients de toutes sortes qu'entraîne un tel voyage : faim, soif, fatigues, chaleur, froid ?

— On est bien fort quand on aime. Mon fiancé a bien supporté tout cela : pourquoi ne le supporterais-je pas comme lui ?

— Tu ne songes pas qu'il est homme, qu'il est chevalier, qu'il est exercé, dès le bas âge, à tout ce qui fortifie les membres.

— A-t-il essuyé, comme moi, la pluie et le soleil, la faim et la privation ? A-t-il passé la nuit à la belle étoile, ou sous le porche d'une église ? J'ai fait tout cela, quand j'étais mendicante.

Ce trait de naïve humilité émut le cœur du sire. Il tenait ses yeux fixés sur cette douce figure, et se disait tout bas : C'est pourtant au Puiset qu'elle a dû tout cela !...

— Et puis, reprit-il tout haut, ton fiancé ne va pas là sans but ? C'est un motif puissant que celui qui le détermine ?

— Il n'en a qu'un, noble sire, et moi j'en aurais deux. Il va là pour Jésus-Christ, et moi j'irais pour Jésus-Christ et pour lui.

— Je vois, petite chatte, que ton parti est bien pris, et que tout ce que je pourrais objecter ne ferait que te confirmer dans ta résolution. Je le répète : cela me fait bien de la peine ; mais pourtant je ne m'y opposerai pas.

C'était un gros poids ôté de dessus le cœur de Roselle. Elle prit la main du sire, et la baisa avec tendresse. Une partie de ses vœux était déjà remplie ; mais il en restait encore une autre.

(4) Les grands vassaux, en guerre avec Louis le Gros, se plaisaient à lui dénier le titre de roi de France. La famille du Puiset, qui avait eu avec ce prince des démêlés particuliers, continuait à appeler son fils le comte de Paris.

— Que le Ciel vous bénisse, ô mon père ! car c'est aujourd'hui surtout que j'aime à vous donner ce nom. Vous ne pouviez m'accorder une plus grande preuve de tendresse. Et pourtant...

— Eh bien ! quoi ? veux-tu demander un guide ? des secours ? de l'argent ? J'espère que rien de tout cela ne te manquera.

— Je n'en ai pas le moindre doute, et je vous en remercie. L'excès de bonté que vous m'avez montré jusqu'ici me laisse sans inquiétude sur ce sujet. Mais, à vrai dire, c'est là le moindre de mes soucis.

— Comment ? T'imagines-tu qu'on fasse un si long voyage sans argent pour payer ses dépenses ?

— Je sais, mon bon père, comment on fait pour vivre aux frais de la Providence. Mon enfance et ma première jeunesse se sont passées à mendier mon pain de porte en porte ; et, vraiment, cela n'est pas aussi triste qu'on le croit. Il me semble qu'il serait convenable de m'en aller à Jérusalem en cet état ; le Dieu pauvre me reconnaîtrait plus aisément. Non, ce n'est pas là ce qui m'inquiète. Mais...

Elle secouait sa tête, et rougissait.

— C'est le défaut d'un guide, alors ? Je comprends qu'à ton âge on hésite à entreprendre un si long voyage, seule et sans conducteur. Choisis donc, parmi les gens de mon service, celui qui te plaît davantage : le plus robuste, le plus courageux, surtout le plus sage, et prends-le. Je l'attache dès ce moment à ton service.

— C'est une nouvelle faveur dont je vous remercie, et dont je profiterai sans doute.

— Eh bien ! que te manque-t-il encore ? Je vois que tu remues toujours la tête ; n'es-tu pas satisfaite ?

On comprendra l'hésitation de Roselle, si l'on se reporte un peu au temps, et si l'on fait attention à l'idée que se formaient alors les seigneurs de leur propre puissance. Arbitres à peu près absolus de leurs vassaux, ils n'attachaient de valeur qu'à la force. La société n'ayant point encore acquis cette constitution régulière qui assujettit chacun à l'empire de la loi, il s'ensuivait que chacun se faisait une loi à soi-même. Un tel principe, appuyé sur l'énergie propre aux barbares, aurait certainement entraîné la destruction de l'ordre social, ou plutôt l'aurait rendu impossible, si la religion chrétienne n'était venue jeter un frein à cette vigueur des volontés et des bras. Elle seule apprenait à l'homme qu'il existe un droit supérieur, un droit divin que tous doivent respecter ; elle seule apprenait aux grands qu'il y en avait UN plus grand qu'eux, et qui leur ordonnait de respecter la liberté des plus faibles. Malheureusement, ces enseignements sacrés n'étaient pas toujours écoutés. La force restait trop souvent le seul argument à l'usage du puissant ; la victoire semblait donner tous les droits sur un rival, sur un ennemi ; et le vaincu, une fois au pouvoir de son vainqueur, trouvait tout simple qu'on le traitât comme il eût traité, comme il avait peut-être traité lui-même ses victimes.

Ces idées, qui étaient celles de l'époque, étaient surtout celles d'Everard du Puiset. Nulle part, plus que dans sa famille, on n'avait exercé dans toute son

étendue le droit du plus fort. Le despotisme, porté à sa plus haute expression, semblait la devise de cette redoutable maison. A l'heure où nous parlons, à peine relevée de sa chute, elle reprenait l'empire sur ses voisins. Un système d'agressions successives avait peu à peu élargi ses domaines. Des événements, qu'il serait trop long de raconter, avaient écarté ou anéanti tous ceux qui lui faisaient ombrage. Et la malheureuse victime qui gémissait actuellement dans ses prisons, n'était que le dernier rejeton d'une de ces familles rivales, placées dans l'alternative de vaincre leur ennemi ou de périr.

Roselle donc sentait combien était délicate la mission que sa charité s'était imposée. Elle avait pitié de ce captif, elle avait pitié de sa mère ; elle voulait les rendre l'un à l'autre. Mais comment aborder le sujet ? La rigueur même de la captivité d'Étienne prouvait combien il serait difficile de l'en tirer. Chose plus terrible encore ! indiquer seulement qu'elle en était instruite, pouvait occasionner un orage dont plus d'un serviteur deviendrait la victime. Et elle avait vu, en cent circonstances, ce que c'était que la colère du sire. Le seul bruit de cette voix creuse, le seul froncement de ces sourcils épais produisaient sur elle l'effet du premier coup de tonnerre qui annonçait l'ouragan. Elle craignait donc de provoquer ses terribles éclats, d'appeler sur des têtes innocentes un arrêt de mort, peut-être même de hâter le meurtre de celui qu'elle voulait sauver. Et voilà ce qui la tourmente ; voilà le souci qui ronge ses nuits et ses jours ; voilà pourquoi l'incarnat de ses joues s'est effacé, pourquoi la tristesse est si souvent peinte sur sa figure virginale.

— N'es-tu pas satisfaite ? répéta le sire, en lui tendant de nouveau la main. Te manque-t-il quelque chose pour être heureuse ?

La vierge leva sur Everard des yeux remplis de larmes.

— Hélas ! oui, mon père, répondit-elle : je dois avouer que je ne suis point tout à fait heureuse.

— Ma chère petite, tu nous répètes souvent que le bonheur n'est pas de ce monde. Ta vieille folle de recluse ne t'enseignait-elle pas cette doctrine ? Au fond, elle en vaut bien une autre. Mais, en ce cas, tu t'écarterais des leçons que tu as reçues dans ton enfance. Parle donc : que te manque-t-il ? que voudrais-tu ?

Ces paroles étaient dites avec une tendresse de voix peu ordinaire chez le sire. Elles semblaient inviter l'enfant à découvrir son secret.

— Mon bon père, rien ne manque à mes besoins. Et croyez bien que ce n'est pas pour moi que je m'inquiète. Oh ! vraiment, j'ai plus qu'il ne me faut. Je ne saurais, sans ingratitude envers Dieu et envers vous, ne pas reconnaître combien ma situation ici est heureuse. Mais...

— C'est des autres, alors, que tu veux parler ? Ton bon cœur m'est connu. Aussi ai-je donné des ordres pour qu'on te laisse toute latitude de faire l'aumône. Quelqu'un, par hasard, contrarierait-il mes vœux ? Te gênerait-on dans les inspirations de ta bienfaisance ? Jamais, je te le jure, on n'a abordé aussi facilement le château du Puiset. On y voit plus de mendiants dans un jour qu'on n'y en voyait jadis

dans un an. Si, cependant, ce n'est pas encore assez.

— Les mendiants eux-mêmes se trouvent satisfaits. Je vous remercie du bien que vous me permettez de leur faire. Mais, mon père, il y a, il peut y avoir des gens plus malheureux que les mendiants.

— Sans doute, les malades, par exemple. Mais ne t'ai-je pas permis d'aller les voir ? Ne peux-tu pas leur porter des remèdes, des aliments, des vêtements, tout ce qui est propre à les soulager ? Qui donc, par hasard, t'empêcherait, ici, de suivre les impulsions de ton cœur ?

— Personne. J'ai la joie d'aller librement au chevet de ceux qui souffrent, et de leur porter tout ce qui peut alléger leurs maux. Mais, mon père, il y a encore des gens plus malheureux que les malades.

— Je ne te comprends plus. Ton langage devient une énigme. Je te prie de l'éclaircir.

Le rouge le plus foncé teignit subitement les joues de Roselle. Son cœur battait bien fort, et ses jambes tremblaient sous elle. Elle éleva cependant sa pensée vers Dieu, et demanda le courage d'aller jusqu'au bout.

— Mon père, je veux parler des... de... des prisonniers, de ceux qui n'ont plus la liberté; de ceux qui souffrent loin du soleil; loin de l'air pur.

— Des prisonniers ! répliqua le sire ; et qui t'a chargée des prisonniers ?

— Vous savez bien que c'est une œuvre de miséricorde... de visiter les prisonniers. Jésus-Christ lui-même ne dit-il pas : *J'étais prisonnier, et vous m'avez visité ?* Quand je vivais sous la direction de la bienheureuse Gudule, elle m'envoyait souvent dans les prisons de Chartres porter, de sa part, des paroles de consolation. Ainsi Norbert le lépreux.

— Ne prononce pas ce nom, il me déplaît. Va-t'en visiter les prisonniers de Chartres. Je te donne le petit cheval noir, que tu aimes tant ; je le mets à ton service. Vas-y aussi souvent que tu voudras ; je ne m'y oppose pas le moins du monde. Car, encore une fois, je veux te convaincre que tout ici est à ta disposition, et que je serais désolé de rien faire qui te déplaise.

Ces dernières paroles corrigeaient un peu les premières. L'espoir renaissait dans le cœur de Roselle. Elle leva sur le sire ses yeux humides, et pétillants de désir et d'inquiétude.

— Pardonnez-moi, mon père, si je pousse la liberté jusqu'au bout. Mais... sans aller jusqu'à Chartres, il y a ici un infortuné, sur qui notre pitié peut s'étendre. Un pauvre prisonnier.

— Que dis-tu ? qu'as-tu dit ? s'écrie le sire en fureur ; qui t'a parlé de prisonnier ? Quel est le traître qui t'a révélé ce secret ? Il sera pendu ce soir à mes fourches, et sa tête détachée et collée à la porte de mon château.

Et, se levant de son siège, il parcourut à grands pas l'appartement, frappant la terre du pied, et répétant :

— Pendu ! pendu cette nuit ! pendu sans pitié !

Roselle, épouvantée des suites que peut avoir son imprudence, court à lui, se jette à ses genoux, lui prend la main, en disant : — N'accusez personne ; je suis la seule coupable ; ne punissez que moi. —

Mais lui, se dégageant d'elle, va droit à la porte, et dit à un garde :

— Fais venir Onfroy.

— Entendez-moi ! entendez-moi ! noble sire, dit la vierge éplorée ; je ne vous demande qu'un petit moment d'attention. Prenez garde de faire tomber votre colère sur vos serviteurs ; car ils sont tous innocents. Aucun d'eux n'a trahi le secret ; c'est moi qui l'ai découvert, par hasard. Je vous en supplie : croyez à la sincérité de mes paroles ; je prends Dieu à témoin de leur vérité. S'il y a un coupable, c'est moi, et moi seule ; s'il faut un châtiment, je le réclame ; mais vous ne pouvez, en aucune façon, en punir d'autres que moi.

La fureur du baron était telle qu'il n'entendait rien des accents de cette voix touchante. Il tournait comme un lion dans sa loge, sans rien comprendre, sans rien voir. Il finit cependant par heurter un corps d'homme agenouillé dans un angle de la pièce, et ses yeux se fixèrent sur lui, pleins d'indignation et de menace.

— Est-ce toi, âne renforcé, stupide animal, est-ce toi ? Nieras-tu ton incapacité, ta suprême bêtise ? Ou plutôt ta méchanceté n'est-elle pas visible ? Ton maître a-t-il un plus cruel ennemi que toi ? Parle donc ! Oseras-tu parler ? Essaieras-tu de te disculper ?

A toutes ces phrases, interrompues ou accompagnées de gestes de fureur, le vieillard semblait ne prêter aucune attention.

— J'ai mérité tout cela, disait-il à voix basse. Un chevalier, quelque pauvre qu'il soit, ne doit pas se dégrader au point où me voici. Je n'ai que mon dû. Je paie le sang que j'ai versé pour lui. Le Seigneur est juste, très-juste.

— Réponds-tu, infâme coquin ? Ouvriras-tu la bouche ? Oseras-tu l'ouvrir ? Trouveras-tu une expression, une seule, pour justifier ta sottise ? Parle donc, avorton des Cressy !

A ce mot, le vieux serviteur tressaillit. Involontairement même, il releva la tête, et lança sur le sire un regard oblique. Puis, reprenant bientôt son attitude humiliée, et son monologue :

— Le Seigneur est juste ; il ne donne à chacun que sa mesure. De quoi te plaindrais-tu, misérable pécheur ? Ce petit agneau priera pour toi, quand tu auras payé de ta vie la longue série de tes crimes.

— Tu restes muet, scélérat ? Tu portes encore l'insolence jusqu'à refuser un mot à ton maître ? Est-ce orgueil ? Est-ce confusion ?

— Il n'est pas si menteur que sa mère, reprenait le vieillard, dont les idées suivaient un autre cours. Il a une meilleure mémoire qu'elle. C'est vrai, c'est le vrai du vrai, que cet Aboub avait la barbe blanche, des sandales violettes, un turban jaune et une ceinture rouge. Mais elle ment, dès qu'elle parle de cimetière et de manteau de sang. Elle ment. Il a meilleure mémoire qu'elle.

On n'entendait rien de ce soliloque ; mais on voyait remuer les lèvres du malheureux vieillard. Le sire du Puiset, s'imaginant que ce silence est un signe de mépris, se sent porté au paroxysme de la fureur.

— Que parlé-je de fourches ? s'écrie-t-il, et à quoi bon différer ma vengeance ? Puis-je me débarrasser trop tôt du rebut des Cressy ? Apprête-toi, misérable, à porter la peine de ton infidélité. Tu vas voir si l'on brave impunément le sire du Puiset.

Il décroche une lourde épée suspendue à la muraille, et se dispose à en frapper son serviteur. Mais celui-ci, par un mouvement aussi prompt que la pensée, met la main sur une longue hallebarde, et se trouve en arrêt. Le sang de la noblesse bouillonnait dans ses veines ; il oubliait son rôle d'esclave, pour se souvenir de celui de rival et d'ennemi. Sa figure a retrouvé l'expression altière, mais calme, de sa vieille valeur. La colère du sire en est aiguillonnée, et une lutte terrible va s'engager entre eux. Eperdue, hors d'elle-même, la pauvre Roselle, s'imputant le sang qui va couler, s'efforce de prévenir le combat. Elle s'attache au bras du sire, elle le serre, elle le presse, et le couvre de baisers.

— Oh ! mon père ! s'écrie-t-elle, étouffée par ses sanglots, pardonnez-lui, car il n'a pas fait de mal. C'est moi, c'est moi qui ai pénétré le secret que vous lui aviez confié. Il ne m'avait rien dit ; c'est le hasard, c'est la Providence qui a voulu...

Elle n'acheva pas ; un brusque mouvement du sire l'envoie rouler à quelques pas. A l'aspect de cet acte de brutalité, le vieux serviteur se sent ému ; ses yeux se portent sur cette douce et innocente enfant, si peu digne d'un pareil traitement. Jetant alors au loin sa hallebarde, il retombe à genoux, et quitta l'air orgueilleux, qui tout à l'heure se faisait lire sur sa figure :

— Frappez, sire du Puiset, dit-il, frappez sur votre coupable serviteur ; mais respectez la vertu de cette vierge. Ni vous ni moi, souffrez que je le dise, ne sommes dignes d'un regard de ses yeux, d'une parole de sa bouche. A tous les titres, je me reconnais criminel : au nom de Dieu, punissez-moi. Oui, c'est moi qui, par mégarde, ai laissé un soir la porte du cachot ouverte ; et cette pieuse enfant, guidée par sa charité, a pénétré le secret que vous désiriez cacher. Quel mal a-t-elle fait ? En quoi a-t-elle mérité votre colère ? Oh ! par pitié, par pitié, ne tuez pas cette innocente : c'est l'ange gardien de votre maison.

Mais Everard, lui aussi, avait porté les yeux sur la jeune fille ; et cet aspect avait eu la vertu de refouler le flot de sa colère. De tous les sentiments humains, le plus étranger à son âme était sans contredit la pitié. Mais cette pauvre abandonnée avait depuis longtemps trouvé le chemin de son cœur : il l'aimait avec une tendresse qu'il n'avait encore éprouvée pour personne, pas même pour ses propres enfants. Sa beauté, sa modestie, sa douceur, sa piété, sa haute sagesse, surtout le courage avec lequel elle avait supporté l'adversité, et plus que tout cela, peut-être, la pensée que c'était à son père et à lui que cette noble maison de Châtillon devait sa ruine : ces motifs divers s'étaient réunis pour lui rendre chère l'innocente colombe réfugiée sous son toit. Malgré lui donc, sa main tremble ; son bras, retenu par une force invisible, s'arrête au moment où il allait frapper son écuyer. Bien plus, il jette aussi son épée, il court re-

cueillir, relever celle qu'il a si brutalement repoussée, et peu s'en faut qu'il n'ait la larme à l'œil quand il la voit blême, les yeux fermés, étendue sans mouvement sur le sol.

— Amour de ma vie ! lui dit-il, en collant sa figure barbue sur la sienne, ma petite chatte, t'es-tu fait mal ? Quel vilain mouvement ai-je donc fait là, pour te rejeter aussi gauchement ? Roselle, ouvre, ouvre les yeux et souris-moi. Est-ce que tu es blessée ? est-ce que tu souffres ?

Et il la secoue doucement, et il la caresse, jusqu'à ce qu'enfin il voie ses yeux se rouvrir.

— Oui, chère petite, ouvre les yeux, et regarde-moi. Je suis toujours ton père, ton ami. Pardonne, si j'ai été si... maladroit. Tu ne m'en veux pas, j'en suis sûr. Tu sais bien que je t'aime, que personne ne t'aime comme moi. Ouvre donc bien les yeux, regarde-moi et dis que tu me pardonnes.

La jeune fille fixa sur lui un long regard, et se mit à sourire.

— Bien ! bien ! chérie de mon cœur ; tu remets la vie dans mon sang. Lève-toi donc, vieux gibier de potence, et va chercher cet élixir de longue vie, dont tu connais trop bien la vertu. Te lèves-tu ? Comprends-tu mon ordre ?

— Ni lui ni moi, murmurait le vieillard en hâtant ses pas, ni lui ni moi ne sommes dignes de toucher le bord de sa robe. Satan n'a rien de commun avec les anges, depuis qu'il a roulé de si haut, la tête en bas. Et pourtant c'est merveilleux que ce tison d'enfer éprouve enfin un mouvement de respect, lui qui n'a jamais su que haïr et blasphémer... Pauvre petite ! Eh bien ! oui, mon sort est à toi ; tu poseras ta main sur ma vieille tête criminelle, et je serai bon pour devenir soldat de Jésus-Christ... Je le dis...

Quand il revint, apportant le merveilleux élixir, Roselle, encore pâle et faible, était assise sur le fauteuil du sire, et reprenait peu à peu ses sens. Ses yeux levés vers la voûte le gracieux sourire qui courait sur ses lèvres, attestaient que sa pensée avait comme instinctivement pris le chemin du ciel.

— Verse-lui-en une gorgée, deux même... Doucement donc !... Pourquoi es-tu si gauche ? Pourquoi trembles-tu ? Retire-toi, âne à face humaine, et rends grâce à cette chère enfant, si je ne te fends pas en quatre. Fuis ! Tu pouvais me coûter la vie de cet ange... Tu pouvais me perdre... Retire-toi ! Je frémis en songeant au danger que j'ai couru.

Ainsi la farouche tyran oubliait la blessure que son orgueil venait de recevoir, pour ne penser qu'à celle qu'éprouvait sa tendresse. Il suivait, d'un œil attentif, les phases du retour à la vie ; il se suspendait, pour ainsi dire, à ces yeux, à ces lèvres épiait leurs mouvements, et cherchait à s'assurer que sa chère pupille lui était rendue tout entière. Ce fut chez lui un vrai transport lorsqu'il vit enfin les roses de ses joues reparaître avec la vivacité de son regard et la sereine douceur de sa voix.

— Je l'ai vue, disait-elle, et sa bouche m'a souri ! Oh ! qu'elle est belle dans son vêtement nouveau ! Que sa figure a revêtu de grandeur et de charme ! Mon père, l'avez-vous vue aussi ?

— De quoi parles-tu, ma rose ? Reviens à toi, ou plutôt reviens à nous. Ne dis point de rêveries ; répète nous seulement que tu nous aimes toujours . . .

— Ho ! ho ! s'écria Roselle, dont le regard venait de se reporter vers le ciel.

Il serait difficile de peindre l'espèce de transformation qui s'opérait subitement dans ses traits. Ses yeux semblaient contempler un objet invisible, dont la beauté la ravissait hors d'elle-même. Sa bouche souriait, comme on sourit à une personne aimée qu'on revoit après l'absence ; une sorte de transparence donnait de l'éclat à son teint, et le revêtait d'une splendeur toute céleste. Ses deux mains croisées sur sa poitrine exprimaient la contemplation, pendant que son haleine plus profonde, ses longs soupirs indiquaient combien les facultés de son âme étaient vivement intéressées à ce qui s'offrait surnaturellement à ses regards. Ses lèvres se remuaient, de temps en temps, doucement, pour prononcer des paroles, des interjections, que personne ne pouvait entendre. C'était, sous une forme plus jeune, plus touchante peut-être, le spectacle que la sainte recluse Gudule avait tant de fois donné dans les jours de sa vie mortelle. Le sire, stupéfait, considérait cet étrange phénomène, trop inexplicable pour son intelligence grossière et impie. Cependant cet aspect l'émuovait ; il devinait une opération mystérieuse sous cet état si singulier ; et, malgré lui, il respectait le doigt tout-puissant qui opérait ces merveilles.

— Elle s'en va, elle fait bien, murmurait tout bas un homme agenouillé près de la porte. Oui, je dis qu'elle ferait bien de s'en aller, et de m'emmener avec elle. Il ne fait pas bon ici. Elle ne s'y plaît pas, ni moi non plus. Nous nous en irons, la petite . . . Ne partez pas sans moi, c'est tout ce que je vous demande . . . Sans doute, le vautour cruel et souillé de sang n'est pas digne de suivre la blanche et innocente colombe ; mais, ma petite fille, qu'est-ce que je deviendrais sans vous ? . . . Ne me laissez pas traîner dans cette misérable vie . . . Oiseau du paradis, faites-m'en ouvrir la porte . . . Oh ! la voilà qui redescend de là-haut . . . Dieu soit loué ! lui qui la renvoie encore par pitié pour nous . . .

En effet, la chère enfant revenait à elle-même ; ses yeux, détachés de la voûte, rentraient dans le cercle des choses mortelles, et exprimaient cette surprise, cette sorte d'incertitude qui marque le passage du monde invisible au monde visible. Le sourire humain, si je puis parler ainsi, reprenait sur ses lèvres la place de cet autre sourire, qu'on prend et qu'on laisse dans le ciel. Mais ses yeux se trouvèrent remplis de larmes ; la nature déchargeait l'émotion profonde qu'elle venait de subir, par le moyen qui correspond chez elle à la joie comme à la douleur. Et la première chose que Roselle sent, c'est une bouche collée sur sa main, c'est un souffle brûlant qui la réchauffe.

— Ne vous en allez pas, enfant, non, ne vous en allez pas ; ou, si vous voulez partir, emmenez avec vous un vieux pécheur, qui se repent de toutes ses iniquités. Oiseau du paradis, laissez-nous encore entendre votre voix ; nous n'en sommes pas las, tant s'en faut ; elle nous charme, elle nous soutient, elle

nous console . . . Que votre vieille Gudule demeure au ciel, je le veux bien : elle l'a certainement mérité . . . Mais vous, vous n'avez pas encore accompli votre tâche sur la terre . . . Il y a beaucoup de mal à y réparer, beaucoup de bien à y faire : attendez un peu ; vous avez le temps d'aller là-haut, puisque l'éternité vous y attend . . . Mais ne nous quittez pas, non, ne nous quittez pas ! . . .

Quant à Everard, les bras croisés, le regard fixé à terre, il paraissait ne plus comprendre ce qui se passait autour de lui. C'était à son tour d'errer aussi dans un monde invisible : mais quelle différence ! Le lecteur devine de quel genre étaient les pensées qui l'occupaient. La Providence s'était sans doute servie de cet incident, pour exciter des remords dans son âme endurcie. Toujours est-il qu'il n'osait plus relever les yeux sur cette virginale figure, comme s'il eût craint d'y lire sa propre condamnation. Il fallut que plus d'une fois Roselle lui adressât la parole, pour rappeler son esprit égaré. Enfin, faisant un soubresaut, il saisit vivement la main de sa fille, la serra contre son cœur, et s'éloigna. Mais à peine était-il près de la porte qu'il se retourna, et s'écria :

— Prends-le : il est à toi !

Et il disparaît.

— Lève-toi ! lève-toi ! mon vieux, dit la jeune fille, transportée de bonheur. Le pauvre prisonnier est à nous oh ! mon cœur est plein d'une joie que je ne puis exprimer. Oui, tu as raison : restons encore un peu sur la terre, puisque le bon Dieu nous permet d'y faire du bien. Mais hâtons-nous, ne perdons point de temps ; ne laissons pas au sire le loisir de la réflexion, du repentir, peut-être ; surtout souvenons-nous que tous les instants que cet infortuné passerait encore dans sa prison, pèseraient sur nous comme des crimes, comme des remords : car nous avons le droit de le rendre libre.

Et elle entraîne le vieil écuyer hors de la salle.

(A suivre)

Mon traitement vous offre la santé



Femme, j'ai subi comme vous maux de tête, maux de reins, constipation, attaques de nerfs et insomnies. L'expérience et l'étude m'ont enseigné les remèdes à ces maux. Je puis maintenant vous venir en aide. Envoyez-moi simplement des détails sur votre compte et je vous expédierai absolument gratuit, un traitement d'essai de dix jours. Je suis venue en aide à des centaines de femmes.

MME. M. SUMMERS

a/s Vanderhoof & Co.

R26F

BOITE 50

WINDSOR, ONT.

En vente chez les meilleurs pharmaciens